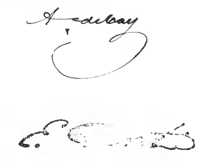
PHYSIOLOGIE DESCRIPTIVE

DES

TRENTE BEAUTÉS

DE LA FEMME



Paris. — Imprimerie de E. DONNAUD, rue Cassette, 1

PHYSIOLOGIE DESCRIPTIVE

DES

TRENTE BEAUTÉS

DE LA FEMME

ANALYSE HISTORIQUE
DE SES QUALITÉS PHYSIQUES ET MORALES,
DE SES PERFECTIONS ET DE SES IMPERFECTIONS,
TEMPÉRAMENTS, PHYSIONOMIES,
CARACTÈRES, CONSEILS HYGIÉNIQUES POUR LA CONSERVATION
DE LA SANTÉ ET DE LA BEAUTÉ,
SOINS DE TOILETTE,
CHOIX DE FORMULES DE PARFUMERIE HYGIÉNIQUE

PAR A. DEBAY

NEUVIÈME ÉDITION



PARIS
E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR
PALAIS-ROYAL, 15-17-19, GALERIE D'ORLÉANS

1879

LA FEMME

CHAPITRE PREMIER.

DESCRIPTION DES TRENTE BEAUTÉS DE LA FEMME.

La femme est, sans contredit, un des chefs-d'œuvre, une des gloires de la création. C'est la brillante fleur qui relève le coloris de la nature et féconde le genre humain de ses doux parfums; c'est le rayon d'amour qui dissipe l'indifférence, qui réchauffe les sens et l'âme. Dieu, en créant la femme, la dota de toutes les richesses de l'organisation, de toutes les perfections de la forme, afin qu'elle fût la plus belle et la plus charmante des créatures. Et, en effet, nul être sur la terre

n'offre autant de grâces, d'élégance et d'attraits. Examinez ce beau corps de jeune femme: quel ensemble harmonieux! quelle délicatesse de détails! partout la ligne glisse sur des surfaces veloutées ; partout elle ondule mollement, se renfle, s'arrondit en relief, ou se déprime et se cache avec mystère; jamais d'angles ni de saillies brusques, toujours des courbes, suaves, ravissantes et de moelleux contours. Admirez cette longue et soyeuse chevelure qui ondule sur l'ivoire de ses épaules; regardez ces beaux yeux pleins de tendresse et d'amour ; et sur sa jolie bouche, qu'embellit le sourire, ne devinez-vous pas une promesse de bonheur ? car, ainsi que la fleur sur le rameau promet un fruit, de même le sourire sur des lèvres de femme promet un plaisir. Et puis, la douceur de sa peau, la délicatesse de sa main, dont le contact vous fait tressaillir ; la souplesse de sa taille, la légèreté de sa marche, la grâce répandue dans ses moindres mouvements, tout annonce en elle un être fait pour charmer, pour plaire et être aimé. Oui, la femme possède, au suprême degré, cette beauté gracieuse et attrayante qui, en inspirant l'amour et l'admiration, lui assure à jamais le doux empire des cœurs.

Ce fut particulièrement chez la nation et les colonies grecques que la beauté de la femme de-

vint l'objet d'une éducation toute spéciale Les enfants des deux sexes étaient conduits au gymnase pour s'y livrer aux exercices du corps. Des lois réglaient les âges les plus favorables au mariage, et prohibaient strictement les unions disproportionnées. Aussi ne voyait-on pas, comme aujourd'hui, la vieillesse s'unir à la jeunesse, les nains aux géants, les êtres difformes aux êtres bien conformés, des sujets malingres et portant les germes d'affreuses maladies, se marier entre eux! De cet état de choses et de la vie réglée des femmes enceintes, il résultait une génération saine, robuste et parfaitement constituée. Si l'on ajoute à ces conditions de perfectionnement physique, les soins incessants que prenaient les mères d'écarter de leurs filles tout ce qui pouvait nuire au développement de leurs charmes et de les entourer de tout ce qui pouvait leur être favorable ; si l'on tient compte de ces fameux *concours de la beauté*, où la femme jugée la plus belle était couronnée avec solennité aux yeux d'une foule immense, on croira sans peine aux prodiges opérés par la beauté des femmes grecques.

Appréciateurs enthousiastes de la beauté physique, les Grecs furent les premiers qui déifièrent la perfection des formes féminines, sous

les traits d'*Aphrodite* (Vénus); ils élevèrent de nombreux autels à cette déesse, et leurs artistes multiplièrent en tous lieux ces charmantes images. Pygmalion, Zeuxis, Scopas, Praxitèle, Phidias, Polyclète, Lysippe, ces grands maîtres de l'art plastique, fixèrent invariablement les lignes, proportions et rapports des diverses régions du corps humain.

La beauté d'Hélène, qui eut un si grand retentissement dans l'antiquité, servit de base à Zeuxis pour établir les qualités, proportions et rapports qui constituent la beauté parfaite, selon l'art. Le portrait qu'il fit de cette princesse célèbre, réunissait, d'après Scaliger, les trente beautés suivantes :

Trois choses blanches :

La peau, les dents et les mains.

Trois noires :

Les yeux, les cils et les sourcils.

Trois roses :

Les lèvres, les joues et les ongles.

Trois longues :

Les cheveux, la taille et les doigts.

Trois courtes :

Les dents, les oreilles et les pieds.

Trois étroites :

La bouche, la ceinture et le fait.

Trois larges :

Le bassin, la poitrine, et l'entre-seins.

Trois grosses :

Le bras, la cuisse et le mollet.

Trois moyennes :

Les seins, le nez et la tête.

Trois minces :

Les doigts, le poignet et le bas de la jambe.

Un de nos poëtes du dix-septième siècle composa sur ce thême le morceau suivant :

Trente points à la femme il faut pour être belle :
Trois de blancs, trois de noirs, trois de rouge couleur,
Trois de courts, trois refaits, trois de longue valeur,
Trois grêles, trois serrés, trois de large modèle,
Et trois moyens encor, le tout parfait en elle.
La peau blanche et les dents ; l'œil noir est le meilleur,
Cils noirs et noirs sourcils, nez droit dans sa longueur,
Longs cheveux, longues mains et limpide prunelle ;
Pied court, oreille et dents, ceinture et fait étroit,
La bouche tout ainsi que l'entre-œil large soit.
Le bras et le mollet doivent s'offrir, en elle,
Arrondis, potelés ; et la lèvre et le crin,
Et les doigts déliés ; chef, col et tétin,
Moyens et compassés comme Hélène fut telle.

La réunion de ces trente qualités, exigées pour une beauté accomplie, se rencontre rarement chez la même personne ; mais lorsqu'une ou plusieurs qualités font défaut, la nature établit toujours de larges compensations ; en sorte que les charmes de telle région du corps suppléent aux imperfections de telle autre. La femme est, d'ailleurs, l'être gracieux par excellence, et, à ce titre seul, elle aura toujours des adorateurs.

Milton reconnaissait cette vérité, et l'attestai ans ces vers :

De la divinité, douce et fidèle image,
O toi ! son plus parfait et son dernier ouvrage

O toi, qui fais briller tous ces dons précieux
Qui charment, à la fois, et le cœur et les yeux,
Grâces, gaîté, candeur, tendresse, modestie;
Toi qui sèmes de fleurs le sentier de la vie,
Assemblage touchant de beauté, de vertus,
Qui peut te résister, ô femme!
. . . .

A plusieurs siècles de distance, Corneille Agrippa et Dechesnel eurent la même idée sur l'excellence de la femme.

Dieu mit six jours à former l'univers,
Et pour régner sur tant d'êtres divers,
Il créa l'homme à sa divine image.
Content de tout, il le trouva si bien,
Que par la femme achevant son ouvrage,
A ce chef-d'œuvre il n'ajouta plus rien.

Dans un corps bien proportionné, les mesures suivantes se trouvent être d'une justesse remarquable :

La hauteur du corps est égale à cinq fois le diamètre de la poitrine, d'une aisselle à l'autre.

Dix fois la longueur de la main donnent également la hauteur de l'individu.

Le centre de la figure humaine doit être placé à la symphyse pubienne. De ce point le corps se divise en deux parties égales; l'une supérieure, l'autre inférieure.

Tête. — Selon les règles de l'art, une tête de

femme, bien proportionnée, forme la septième partie de la longueur du corps ; c'est-à-dire que la hauteur de sa taille est égale à sept *têtes* ou *faces*. Chez l'homme, la taille ou hauteur du corps est égale à huit têtes.

Comme siége de l'intelligence, la tête est la plus noble région de toute l'économie. La somme des facultés intellectuelles se trouve en rapport avec la belle conformation de la tête et du cerveau. Une tête trop grosse ou trop petite s'éloigne également du type de beauté adopté par l'art et l'expérience.

Visage. — Sa hauteur, de la naissance des cheveux au menton, doit être équivalente à la distance comprise entre les deux extrémités temporales des sourcils.

L'ovale du visage le plus gracieux, est celui dont les lignes, s'élargissant peu à peu, vont se rejoindre au sommet du front par un arc de cercle.

Chevelure. — Une longue chevelure est un des plus beaux ornements que la nature ait départi aux femmes. Les cheveux doivent être régulièrement implantés dans la peau du crâne, de manière à laisser un espace convenable aux belles proportions des régions frontale et temporales. Un front trop couvert est disgracieux ; un front trop

découvert est aussi un défaut ; il en est de même pour les tempes. — Les couleurs les plus estimées sont la noire et la blonde : selon les goûts, on donne la préférence à l'une ou l'autre ; mais, en principe, elles sont également belles, et il est difficile de décider à laquelle des deux on doit donner la préférence.

Le Front. — La beauté du front dépend de ses proportions en rapport avec l'ovale du visage. Trop large ou trop étroit, trop élevé ou trop bas, sont des imperfections qui nuisent à l'ensemble des traits. La peau du front, d'un blanc mat, exempte de replis, de sillons, de creux et de reliefs, sera parfaitement unie dans toute son étendue ; au calme et à la pureté de ses lignes, on juge de la douceur du caractère et de la sérénité de l'âme.

Les Yeux, ces brillants miroirs où viennent se réfléchir nos affections, doivent avoir un *module* de longueur et être fendus horizontalement. Les *yeux noirs* ont plus de vivacité, font jaillir plus de feux que les *yeux bleus ;* mais ceux-ci annoncent plus de tendresse et des passions tranquilles. Les yeux fendus en amande sont réputés les plus beaux.

Les Sourcils bien marqués et terminés en pointe filiforme vers l'extrémité temporale, sont

les plus estimés. Des sourcils épais et fortement arqués, impriment à la physionomie quelque chose de sévère et de dur; au contraire, les sourcils délicats qui s'éloignent peu de la ligne droite, donnent au visage beaucoup de douceur et de franchise.

Les Cils longs et soyeux, régulièrement implantés et parfaitement isolés les uns des autres, forment la bordure indispensable aux deux paupières. Les yeux, ainsi encadrés, sont remplis de charme et rien ne résiste à leur puissance.

Les Joues. — C'est dans leur parfaite symétrie, c'est dans l'harmonie des courbes, dans la teinte rosée et la fraîcheur, que réside leur beauté. La ligne qui limite la joue et s'étend de l'aile du nez au menton, doit être délicatement dessinée pour donner au visage la grâce et l'expression.

Le Nez est la partie la plus saillante du visage; sa longueur doit être égale à celle du front et sa grosseur proportionnée aux autres traits de la face. Le nez grec est le plus parfait, parce qu'il conserve la ligne droite et s'ouvre par deux narines de médiocre longueur, arrondies en arrière, légèrement cintrées à leur partie moyenne et terminées en pointe mousse. Pour être irréprochable, le contour intérieur des narines exige une grande délicatesse.

La Bouche. — C'est le charmant asile du sourire, le siége de l'éloquence et le trône du baiser : sa forme la plus parfaite est celle d'un arc détendu que les artistes grecs comparaient à l'arc de l'Amour. Deux lèvres fraîches et vermeilles, dont les lignes vont se rejoindre en mourant dans les commissures, sont les plus belles ; cette fusion des lignes doit être parfaite pour former ces gracieux enfoncements où se cache l'essaim des ris, en attendant que le plaisir leur donne l'essor. — **Des Gencives** fraîches et vermillonnées, dans lesquelles sont enchâssées **des Dents** blanches et bien rangées, composent les traits principaux d'une jolie bouche.

La houppe **du Menton,** délicatement arrondie, doit être exempte de fossette ; car cette fossette interrompt l'harmonie des lignes et nuit à la pureté du contour.

Le Cou, véritable pivot de la tête, doit offrir, en hauteur, deux longueurs de nez, et, en circonférence, deux grosseurs de poignet. Un cou dégagé des épaules, exempt d'empreintes tendineuses et de veines, mince à sa partie supérieure, large à l'inférieure, réunit toutes les conditions de beauté.

Les Épaules charnues, égales en hauteur, légèrement arrondies, et dont les courbes insensibles vont se perdre dans la gouttière dorsale, sont

une des régions les plus attrayantes du corps de la femme.

La Poitrine. — Contrairement à l'opinion du jour, née de la funeste mode du corset, la poitrine doit être plus étroite à son sommet qu'à sa base, afin de loger commodément le cœur et les poumons, organes essentiels à la vie (1).

C'est sur la poitrine que naissent et se développent ces deux hémisphères d'albâtre, vrais trésors de l'organisation féminine : **les Seins**!... A ce nom, le désir de contempler, d'admirer, naît dans tous les cœurs ; car ces organes réunissent en eux toutes les richesses, toutes les voluptés de la forme : délicatesse de lignes, suavité de contours et ravissante blancheur. Leur perfection exige cette élastique fermeté, devenue si rare depuis l'usage du corset. La gouttière inter-mammaire, c'est-à-dire l'espace qui sépare les deux seins, équivaudra à la largeur d'un de ces organes. Les plus beaux seins doivent offrir une large base et se terminer en un cône arrondi, ainsi que ceux de la Vénus de Médicis, type luxuriant de beauté féminine.

Les Bras, moelleusement attachés aux épaules,

(1) Voyez, à ce sujet, l'*Hygiène de la Poitrine*, ouvrage que devraient consulter toutes les mères de famille, chez Dentu, Palais-Royal, à Paris. Prix : 2 fr. 50 c.

seront exempts d'empreintes tendineuses et d'une rondeur irréprochable ; leur grosseur ira en diminuant d'une manière insensible, de l'attache du coude. A partir **des Coudes,** les lignes devront se renfler, puis diminuer et se perdre dans l'articulation du poignet.

La Main doit être allongée, potelée et armée de doigts bien articulés, gros à leur naissance, effilés à leur bout et arrondis dans toute leur longueur. L'extrémité libre des doigts sera garnie d'ongles cintrés, roses et transparents. La blancheur et la douceur de la peau sont deux conditions nécessaires à la beauté de la main.

Le Bassin doit être large, évasé, pour laisser un champ libre aux mystères de la reproduction. — La chute des reins doit être accusée par une légère cambrure, pour faire ressortir le renflement arrondi qui termine le buste.

Les Jambes servent de colonnes à l'édifice humain ; il est nécessaire qu'elles soient douées d'une solidité en harmonie avec le poids du corps et avec l'énergie des divers mouvements de progression et de saltation. Elles seront donc solidement attachées au bassin ; leur grosseur ira toujours en diminuant jusqu'au genou, dont la rotule devra rester cachée dans le tissu cellulaire. — **Le Mollet** naîtra insensiblement du jarret, se

renflera peu à peu, atteindra son plus fort développement vers le tiers supérieur du tibia, puis diminuera de même jusqu'à ce que ses lignes se perdent insensiblement autour des malléoles. Ainsi construite, la jambe aura toute la finesse désirée.

Les Pieds seront petits, étroits, garnis d'orteils bien gradués. La plante du pied formera une voûte légère, du talon à l'éminence tarsienne.

Tels sont les principaux traits qui caractérisent la beauté physique ; mais la beauté parfaite exige encore deux autres qualités : le coloris et l'expression. La blancheur de la peau, la teinte rosée des joues, l'incarnat des lèvres, la fraîcheur de la carnation, l'animation des traits par les sentiments et passions, etc., sont le complément indispensable à sa perfection.

La beauté exige encore une dernière condition : la *symétrie*, c'est-à-dire l'exacte ressemblance des organes doubles et la régularité des parties simples. L'irrégularité fait manifestement sentir toute l'importance de la symétrie. Ainsi, deux seins de différent volume, deux joues, deux yeux dissemblables, deux bras d'inégale longueur, une épaule plus élevée que l'autre, un nez qui dévie de la ligne droite, etc., sont des vices incompatibles avec la beauté. Les femmes savent instinctivement cela ;

celles qui sont affligées de quelques-uns de ces défauts emploient des moyens plus ou moins ingénieux pour les dissimuler.

Les moyens de cultiver la beauté, de conserver la fraîcheur et le coloris de la peau, de traiter les diverses maladies qui en ternissent l'éclat, de combattre, enfin, toutes les altérations de formes et de couleur, sont indiqués dans nos ouvrages sur l'hygiène des régions du corps, nous y renvoyons nos lectrices (1).

Dans le double intérêt de leur beauté et de leur santé, nous donnons aux dames le conseil de rejeter de leur toilette cette foule de cosmétiques prônés, dans les journaux, par le charlatanisme. Les prôneurs de ces eaux, lotions et pommades merveilleuses, sont, en général, des gens de bas étage, dont l'unique but est le gain sordide. Lisez, Mesdames, à ce sujet, l'intéressant ouvrage intitulé : *Les Parfums de la toilette*, et vous serez éclairées sur la mauvaise foi de cette parfumerie charlatane, véritable fléau de la beauté.

(1) Sous le titre d'*Encyclopédie hygiénique de la Beauté*, sont compris : 1° Hygiène des cheveux; — 2° Hygiène du visage; — 3° Hygiène des pieds et des mains; — 4° Hygiène des baigneurs; — 5° Hygiène de la voix; — 6° Hygiène de la beauté humaine, dans ses formes et sa couleur; 7° Hygiène vestimentaire; — 8° Hygiène du mariage; — 9° Hygiène alimentaire, indiquant des moyens rationnels pour maigrir et engraisser.

Les personnes intelligentes comprendront facilement que l'art de préparer les produits favorables à la chevelure et à la peau, exige des connaissances médicales et chimiques ; or, il est rationnel de rejeter, comme pouvant être dangereux, tous les produits qui n'offrent point cette garantie scientifique.

Il existe, heureusement, quelques grandes maisons de parfumerie où s'est réfugiée la bonne foi ; c'est donc à elles qu'on doit s'adresser pour tous les articles de toilette. Parmi ces grandes parfumeries, on cite, en première ligne, la maison Ed. Pinaud, connue depuis longtemps par sa loyauté, par la supériorité de ses produits et par l'excellente composition de ses formules, faites selon les règles de l'art. Nous en donnerons la preuve en relatant, à la fin de cet ouvrage, quelques-unes des recettes les plus usuelles et qui pourront être d'une grande utilité à nos lectrices.

CHAPITRE II.

ORGANISATION PHYSIQUE ET MORALE DE LA FEMME.

SECTION PREMIÈRE.

ORGANISATION PHYSIQUE.

L'organisation physique de la femme, loin d'être inférieure à celle de l'homme, ainsi que l'ont prétendu certains philosophes qui n'étaient ni anatomistes, ni physiologistes, se trouve en tous points semblable, hormis les organes qui constituent la féminité; mais elle lui est supérieure par le développement et la délicatesse du système nerveux. Le tableau des évolutions de la vie, dans l'un et l'autre sexe, en fournira la preuve.

Dans la première enfance, les deux sexes semblent se confondre : même faiblesse, mêmes besoins, même son de voix, même constitution;

l'homme et la femme entrent tous deux dans la vie d'un pas chancelant, et le nom d'enfant leur est commun. A mesure qu'ils dépassent, l'un et l'autre, leur premier septenaire, des goûts différents se manifestent : la jeune fille, quoique aussi bruyante que le jeune garçon, est plus sédentaire, plus docile, plus caressante, plus affectueuse. Elle devine déjà que c'est par la douceur, par la modestie et les grâces qu'elle doit régner un jour. Le goût de la parure semble inné chez elle; son instinct pour tout ce qui est coquet et joli se montre de bonne heure; elle parle plus tôt et mieux que le petit garçon ; l'esprit et le jugement sont plus précoces ; sa gentillesse et la légèreté de ses mouvements contrastent avec la brusque pétulance du petit garçon. — Lorsque la jeune fille approche de son second septenaire, elle s'élance et croît comme une fleur aux chaudes émanations du printemps ; les formes empâtées de l'enfance se résolvent en lignes élégantes; les courbes se dessinent, les contours s'arrondissent, la puberté s'établit. A cette époque, la jeune fille oublie les jeux qui la charmaient naguère; elle devient pensive, rêveuse ; souvent elle est en proie à d'indéfinissables inquiétudes et s'attriste aux signes de la puberté qui, jusque-là, lui étaient inconnus. Des rêves fatigants interrompent son sommeil, son cœur se remplit d'alarmes sa

peau devient le siége d'efflorescences passagères, elle pâlit et rougit tour à tour ; elle éprouve parfois des mouvements fébriles, des éblouissements, des vertiges ; tout concourt à la jeter dans un trouble inexprimable. Mais ces signes de la puberté se régularisent bientôt, et la jeune fille a franchi pour toujours les limites qui la séparaient de la femme. Alors, chaque jour ajoute à ses attraits ; plus timide, plus réservée, un sentiment la possède tout entière, le sentiment de la pudeur. A ce sentiment, qui la retient sous ses lois, un autre succédera bientôt, celui de l'amour ! car la nature imposa aux femmes le but de la maternité, et celles qui veulent s'y soustraire se préparent, avec d'affreuses maladies, un avenir de tristesse et de douleurs.

L'âge de l'amour est l'âge de la vigueur physique et de l'énergie morale ; le cœur bat si vite et si fort, stimulé qu'il est par tant d'émotions, qu'il se briserait s'il n'était doué d'une vitalité puissante.

A cette phase de la vie où la nature appelle la femme à perpétuer sa race, un léger embonpoint comble les cavités, efface les saillies de sa charpente osseuse ; les lignes et les contours s'arrondissent délicieusement ; la peau, en conservant sa première fraîcheur, revêt une teinte plus chaude, ses yeux lancent des feux plus vifs, son sourire est plus éloquent, les mouvements de son corps mieux assu-

rés, plus gracieux; c'est alors que la femme est dans tout l'éclat de ses charmes, dans toute la splendeur de sa beauté.

Nous ne nous arrêterons pas davantage sur les perfections de la forme féminine, cette question ayant été traitée, avec tous les développements et détails qu'elle comporte, dans notre ouvrage intitulé : *Hygiène et perfectionnement de la beauté humaine, spécialement chez la femme;* nous y renvoyons le lecteur.

SECTION II.

ORGANISATION MORALE. — APTITUDES INTELLECTUELLES.

Si le cerveau est l'organe de la pensée, si la somme des facultés intellectuelles est en raison du développement normal et des fonctions de cet organe, la femme doit nécessairement être égale à l'homme, quant à l'intelligence, car l'anatomie physiologique démontre qu'il existe une parfaite conformité entre le cerveau de l'un et de l'autre sexe.

Mais, s'il en était ainsi, objectera-t-on, pourquoi les femmes ne marchent-elles pas les égales des hommes dans le domaine des arts et des

sciences? Si quelques femmes les cultivent avec fruit, ce n'est qu'exceptionnellement; et, dans ce cas encore, pourquoi celles-ci sont-elles inférieures à ceux-là? Pourquoi, je vais vous le dire.

Le sexe masculin est le plus fort, et, de tous temps, la loi du plus fort s'imposa au plus faible. Les hommes ont fait les lois sans la participation des femmes; il est hors de doute que si elles eussent été du conseil, les choses se seraient passées autrement; elles n'auraient manqué ni de bonnes raisons ni d'adresse pour faire valoir leurs droits. Mais cette loi du plus fort, qui pesait incessamment sur elles, ne leur laissa aucune liberté d'action. Ensuite, les préjugés, les coutumes, l'habitude, les assujettirent peu à peu aux hommes, et c'est ainsi qu'elles ont vécu dans cette dépendance, depuis le commencement des sociétés.

Ce n'est donc ni à l'infériorité d'intelligence, ni au défaut d'aptitude, qu'il faut attribuer cette inégalité, mais c'est à l'éducation qu'on donne à la jeune fille, c'est aux diverses influences organiques, et surtout à l'instinct de la maternité si puissant chez la femme; car il est à remarquer que la femme stérile, ou qui se voue au célibat, perd les attributs de son sexe et se virilise; alors elle peut entreprendre et consommer les travaux qui semblent être l'apanage de l'homme.

La femme possède les mêmes aptitudes intellectuelles que l'homme, et, de même que lui, peut réussir dans les diverses branches de l'art et de la science. Il existe, néanmoins, une différence à l'avantage de la femme, c'est qu'elle conçoit plus rapidement que l'homme et apprend avec plus de facilité.

Les occupations domestiques dévolues à la femme absorbent une grande partie de son temps et s'opposent aux travaux soutenus de l'esprit; mais en supposant qu'elle voulût s'affranchir des soins domestiques pour consacrer tout son temps aux spéculations de la pensée, il nous paraît hors de doute qu'elle égalerait l'homme, puisque l'esprit n'a point de sexe. — Si l'on demande pourquoi il y a moins de savantes que de savants, la réponse est facile ; c'est parce que les occupations intérieures, les soins de la maternité éloignent la femme de l'étude des sciences, et nullement par cause d'infériorité intellectuelle. — Je ne veux pas conclure de là que toutes les femmes sont capables d'études sérieuses, transcendantes; mais n'en est-il pas de même pour les hommes? Le nombre des savants n'est-il pas fort restreint ; et cependant une foule d'hommes étudient les sciences. Il est très-présumable que si l'instruction était la même pour les deux sexes, il

y aurait moins de fruits-secs parmi les femmes que chez les hommes.

Des philosophes, complétement étrangers à la physiologie du cerveau, ont refusé aux femmes la faculté de généraliser les idées ; émettre une opinion n'est pas en donner la preuve ; or, cette assertion est fausse. Si l'on ne rencontre que peu de femmes qui possèdent la faculté de généraliser, on peut en dire autant à l'égard des hommes.

Je reste convaincu avec les philosophes naturalistes, de l'aptitude des femmes à atteindre tout ce qui est grand, à surmonter tout ce qui est difficile. L'esprit, je le répète, n'a point de sexe ; la prétendue infériorité d'intelligence dont on accuse la femme n'a d'autre source que son éducation ; et dans cette éducation on reconnaît la loi du plus fort, l'orgueil et le despotisme de l'homme.

SECTION III

ÉDUCATION.

Chez presque tous les peuples, tant anciens que modernes, l'éducation de la femme a toujours été très-imparfaite ; pour peu qu'on réfléchisse à cet état de choses, on découvre l'expression permanente du sexe fort, qui veut maintenir sous sa

dépendance le sexe faible. On voit d'un côté la tyrannie sous les dehors polis, et, de l'autre, l'esclavage sous des chaînes dorées. Aujourd'hui, quoique les lumières de la civilisation aient rendu à la femme la place qu'elle mérite, son éducation se traîne encore dans l'ornière de la vieille routine, et son instruction est restée très-imparfaite. En effet, la jeune fille passe les plus belles années de son adolescence dans un pensionnat, où on lui enseigne, tant bien que mal, la grammaire, le calcul, l'écriture, le dessin, la musique, la danse, un peu d'histoire, de géographie, de rhétorique, etc. Mais, dans cet enseignement on ne voit point figurer la logique, la philosophie, l'économie domestique, les éléments d'histoire naturelle, de physique, de physiologie, de médecine et d'hygiène privée; cette dernière surtout devrait être le complément de toute bonne éducation féminine.

On fait perdre un temps précieux aux jeunes demoiselles à leur apprendre des futilités, à leur farcir l'esprit de subtilités grammaticales et de fleurs de rhétorique, tandis que l'enseignement essentiel est complétement oublié. En effet, qu'importe au mari que sa femme soit versée ans les *tropes*, qu'elle sache ce que c'est qu'une *métonymie*, une *synecdoque*, une *catachrèse!...* cette

science de mots et de figures, qui ne fait ordinairement que des pédantes ou des précieuses ridicules, est d'une parfaite inutilité dans l'administration de la maison.

La première faculté à développer, c'est le JUGEMENT, qui nous dirige et nous conduit dans toutes les positions de la vie. Le jugement s'applique à tout, et c'est cette précieuse faculté qu'on néglige le plus d'exercer. Tous les efforts de l'instruction convergent vers ce qu'on appelle l'esprit; et, cependant, qu'est-ce que l'esprit sans le jugement? une plante sans culture, poussant des rameaux çà et là, mais dont les fruits plaisent aux yeux, et manquent de saveur. Or, ce qu'il faudrait cultiver, en première ligne, c'est le jugement; ce qu'il faudrait apprendre aux jeunes filles, ce serait les diverses branches de l'art et de la science qui peuvent tourner au profit, au bonheur de la famille; là devrait être le but de toute bonne éducation. Hélas! il en est toujours autrement; soit habitude ou préjugé, soit par une barbare politique, le sexe faible est éloigné des études sérieuses, de ces études qui, en élargissant son intelligence, élèveraient la femme au niveau de l'homme.

Après six ou huit années de pensionnat, la jeune fille rentre chez ses parents, sachant tant bien que mal ce qu'on lui a toujours enseigné,

mais complétement étrangère à l'art de raisonner et de se diriger dans la vie de femme où elle doit bientôt entrer. Au lieu d'éclairer son esprit, de former son jugement, on n'a développé que l'imagination et la mémoire; au lieu d'élargir le cercle de ses idées, par l'enseignement d'une saine philosophie à sa portée, on s'est, au contraire, efforcé de le rétrécir, en lui inculquant, dès le bas âge, des croyances superstitieuses, de folles, d'absurdes terreurs; d'où résulte cette intolérance qui rend les vieilles filles haineuses, médisantes, insupportables. Enfin, au lieu de donner aux demoiselles une instruction solide, on les éloigne de toute occupation sérieuse; on les entretient de mille bagatelles, de mille futilités; de telle sorte que leur jugement étant resté inculte, elles sont presque toutes superficielles, frivoles, irréfléchies. Lorsqu'elles entrent dans le monde, les hommes mettent le comble aux défauts de cette éducation par leurs compliments insidieux et leurs fallacieux hommages. Les femmes dont l'âge a refroidi les prétentions, ajoutent encore aux tristes effets de cette éducation, en flattant leur amour-propre. C'est un ange de beauté, un chérubin, que cette jolie enfant! expressions banales, qu'on se croit obligé d'employer, parce que madame telle, qui donne le ton et la mode, s'en sert à tous moments. Remar-

quez-le bien, cela veut dire que la jeune fille est belle, charmante, qu'elle aura des adorateurs. Cette comparaison s'applique aux qualités physiques et non aux vertus. A quoi peut conduire une telle adulation? A la vanité, à la coquetterie, et souvent, hélas! à d'affreuses déceptions.

Objets de soins empressés et de louanges le plus souvent perfides, les jeunes demoiselles aspirent l'encens qu'on leur prodigue, sans songer à l'ivresse, et peu à peu l'ivresse arrive. Alors, pressées par le besoin d'être admirées, louangées, adorées, elles suivent la pente qui les entraîne vers la coquetterie ; leur temps se passe entre le miroir et la toilette ; elles cultivent incessamment l'art de parler aux yeux et se composent un arsenal de minauderies, de ruses, de malices, pour s'entourer d'adorateurs. A la coquetterie succède bientôt la dissimulation, la vanité, la sottise et tous les vices de l'amour immodéré de plaire. Alors, toute idée sérieuse s'est enfuie du cerveau de la femme, elle ne pense plus qu'à augmenter le nombre de ses jupons, de ses rubans et de ses dentelles ; son occupation favorite est d'essayer les nouveautés venant de chez la couturière et la modiste; son unique étude est de briller par ce fade esprit de salon, auquel se laissent prendre les gens superficiels ou de peu d'expérience, mais qui fait dire aux hom-

mes sensés : « Je ne voudrais point de toi pour ma femme. »

Lorsque l'époque du mariage est arrivée, pour les jeunes personnes ainsi élevées, c'est bien souvent une époque d'amères déceptions ; car, loin de considérer l'avenir tel qu'il sera, elles ne l'aperçoivent qu'à travers le prisme de leur imagination. Les unes se prennent au mariage comme dans un filet ; les autres s'y jettent follement comme elles se rouleraient sur un tapis de fleurs, sans prendre garde aux épines qu'il cache ; et lorsque la réalité vient détruire les beaux rêves de la veille, l'inévitable désillusion s'opère, les peines arrivent, les chagrins se multiplient, et le cœur s'ulcère, hélas ! bien souvent sans espoir de guérison.

Les considérations précédentes prouvent clairement que l'éducation physique et morale des jeunes filles, est de la plus haute importance pour leur règle de conduite et leur bonheur dans l'avenir. Que l'éducation faite dans les pensionnats n'atteint pas le but désiré, dans ce sens qu'elle tend à développer l'imagination au détriment de la raison.

Une des causes de cet état vicieux de choses se rencontre dans le programme de l'Université relativement aux jeunes personnes qui se destinent à la profession d'institutrice ; ce programme, nous

n'hésitons pas à le dire, n'exige que des connaissances tout à fait accessoires, sinon inutiles à la femme, et garde le silence sur des connaissances indispensables, telles que des cours élémentaires d'hygiène et de médecine domestiques; des notions sur l'économie intérieure, l'art culinaire, la nature et les qualités des divers aliments, etc., dont l'application se fait tous les jours (1).

Une autre cause, non moins active, se trouve dans l'énorme influence qu'exerce le clergé sur les institutions de demoiselles; cette influence arrive à un tel degré, surtout dans les villes de province, qu'une institutrice qui déplairait à ce corps verrait, en peu de temps, ses élèves diminuer, et perdrait bientôt son établissement.

L'éducation de l'enfance doit être complétement exempte de tout ce qui peut fausser le jugement et porter atteinte au développement de la raison. On doit en exclure ces récits merveilleux qui inspirent la crainte; car le merveilleux engendre la superstition, et celle-ci gâte le cœur et porte le trouble dans le cerveau.

C'est pendant le jeune âge que les idées superstitieuses se greffent plus profondément dans l'es-

(1) Voyez la *Philosophie du Mariage*, où se trouve exposé le plan d'éducation rationnelle le plus favorable au développement de l'intelligence.

prit ; une fois qu'on en est infecté, c'est pour toute la vie : les terreurs naissent, la raison avorte, l'être humain s'abrutit et marche aveuglément aux ordres du terrible fantôme qui le pousse. Oh ! c'est un affreux malheur pour l'humanité que cette éducation. Les philosophes et moralistes de toutes les époques ont bien senti que l'éducation superstitieuse du jeune âge retentit sur la vie entière, et que la volonté la pus forte ne peut se débarrasser de ses langes ; c'est pourquoi ils n'ont cessé de demander une éducation exempte de mystères, une éducation en rapport avec l'âge et dépouillée de tout ce qui est incompatible avec la raison ; la raison, ce divin flambeau que l'orgueil et l'intérêt de quelques-uns cherchent incessamment à éteindre.

Mères de famille, retenez bien ceci : la morale est le soutien des sociétés, de même que la superstition en est le fléau. C'est donc la morale, rendue sensible par l'exemple, qu'il faut apprendre de bonne heure aux enfants ; mais la vraie morale, celle qui développe les beaux sentiments de l'amour du prochain, de la solidarité humaine ; là est le secret de leur bonne et utile conduite dans l'avenir.

L'instruction religieuse ne doit se faire qu'à l'âge où l'enfant peut en comprendre l'importance, et doit être, en tout, conforme au but humanitaire,

Les idées religieuses inculquées à l'adolescence seront riantes, douces et sublimes de pureté; jamais tristes, jamais terribles et portant l'effroi dans les cœurs. L'idée de la cause première doit être environnée de toutes les perfections, et complétement isolée de ces petites passions humaines, telles que la colère, la vengeance, qu'on n'a pas craint d'attribuer à l'Être Suprême. C'est la raison et la reconnaissance qui doivent dresser des autels au souverain auteur de toutes choses, et jamais la crainte, jamais la superstition; car la superstition, en favorisant la pente naturelle des femmes vers l'exagération, les livre à une sorte de démence. C'est le Dieu qui brille dans le soleil, qui se manifeste dans la verdure et les fleurs, qui sourit à la nature, que l'on doit adorer; c'est le Dieu de paix et de bonheur. La plus entière confiance dans sa bonté est un devoir; le plus léger doute serait un blasphème!

Si la vie est un bienfait, nous devons reconnaissance à l'Être tout-puissant qui nous l'a donnée; mais cette reconnaissance doit exclure toute idée, toute manœuvre superstitieuse, et se concentrer dans une muette et profonde adoration. Cette reconnaissance du bienfait de la vie doit aussi se manifester dans la pratique incessante des vertus so-

ciales ; sans cette pratique, la reconnaissance et l'adoration restent stériles.

Cette digression sur l'éducation des jeunes filles tend à démontrer, d'une part, que l'éducation étroite, bornée, routinière, telle qu'on la donne dans les couvents, sans exception, et dans la grande majorité des pensionnats, ne peut qu'abâtardir la raison et mettre obstacle au libre développement des facultés intellectuelles ; d'où la profonde ignorance des femmes sur leurs devoirs sociaux ; d'où l'atonie du cœur, l'intolérance, la haine envers ceux qui ne professent pas les mêmes croyances. Lisez l'ouvrage du professeur Michelet sur *le Prêtre, la Femme et la Famille*, et vous y verrez se dessiner en relief les trop fâcheuses conséquences d'une semblable éducation.

D'une autre part, nous croyons que c'est à l'enseignement imparfait qu'on doit attribuer le petit nombre de femmes qui entrent en lice avec les hommes dans la carrière des sciences et des arts ; car, nous le répétons, même organisation cérébrale, et, par conséquent, même aptitude intellectuelle. De plus, un système nerveux plus impressionnable et des facultés plus promptes à saisir. Qui oserait nier que la jeune fille n'apprendrait ni aussi vite, ni aussi bien que l'adolescent, le grec, le latin, la physique, les mathématiques et

tout ce qu'on enseigne dans les colléges; si, comme lui, elle passait huit à dix années sur les bancs, à écouter les divers professeurs enseignant? Évidemment, si l'enseignement était le même pour l'un et l'autre sexe, les résultats intellectuels seraient les mêmes.

Restez-en persuadées, Mesdames, c'est l'instruction frivole du pensionnat qui vous laisse en arrière de l'homme; si au lieu de farcir votre esprit de futilités, on eût développé votre jugement, votre raison, vous arriveriez, sans nul doute, à cette parité intellectuelle que l'homme vous refuse.

C'est, nous le répétons encore, c'est la superstitieuse éducation de votre jeune âge qui vous rend craintives, intolérantes, quelquefois impitoyables.. Si, au lieu de fausser votre raison et d'exalter votre imagination, on eût cultivé cette précieuse faculté qu'on nomme *le bon sens*, oh! n'en doutez pas, vous seriez cent fois plus douces, plus tolérantes, moins pusillanimes et plus heureuses que vous ne l'êtes.

SECTION IV.

RÉSUMÉ ANALYTIQUE.

Ainsi donc, parité intellectuelle entre l'homme

et la femme ; en maintes circonstances, supériorité de celle-ci sur celui-là, et cette supériorité lui est acquise par le fait même de son organisation. L'imagination étant la partie dominante de l'esprit des femmes, leur dictionnaire est, par cette raison, plus étendu que celui des hommes. Le monde réel ne saurait leur suffire, elles s'élancent incessamment dans un monde illusoire qu'elles embellissent des plus riantes couleurs.

La femme conçoit avec rapidité et juge sainement, plutôt par instinct que par réflexion. D'après une disposition particulière de son esprit, qui la porte à envisager les choses telles qu'elles se présentent, la femme fait généralement preuve de bon sens, qualité qui manque à beaucoup d'hommes. Elle saisit du premier abord tout ce qui est agréable et léger, trouve des rapports entre les objets les plus distants, aperçoit une foule de circonstances qui déterminent ou empêchent le succès ; elle remonte rarement aux causes, mais elle devine les effets d'une manière prophétique. Son langage est prompt, son élocution facile, parce que, n'ayant jamais en vue que l'objet présent, sa mémoire lui en fournit plus nettement les qualités et les défauts ; sa conversation est brillante, ses plaisirs sont assaisonnés de délicatesse et de bon goût. — Ses sentiments sont élevés et toujours tendres ; son

amour n'est jamais entaché d égoïsme comme celui de la plupart des hommes, parce qu'elle donne plus de bonheur qu'elle n'en reçoit. — Elle aime à se parer, à se rendre aimable, attrayante, c'est son droit; et, si elle sacrifie aux préjugés, à la mode, c'est afin d'être plus belle, plus jolie, plus séduisante; car son ambition est de plaire et d'être adorée. — Enfin, dans tout ce qu'elle entreprend, elle est fine, adroite, persévérante; elle montre une sagacité et un tact, une prudence qui la conduisent toujours au but qu'elle veut atteindre. C'est pourquoi la femme, portée tout à coup des degrés inférieurs aux premiers rangs de la société, sait mieux prendre le ton et les allures de sa nouvelle condition, que l'homme qui, presque toujours, fait des gaucheries et montre le bout de l'oreille.

Sans cesse occupée à observer, par le double intérêt d'étendre et de conserver son empire, la femme possède une parfaite connaissance du cœur humain ; elle sait démêler tous les plis de l'amour-propre, les faiblesses secrètes, la fausse pudeur, les prétentions déguisées, la vanité, l'orgueil empruntant les couleurs de la modestie, la sensibilité factice, l'hypocrisie et tous ses artifices. Habile dans l'art de plaire à tous, elle réunit et fixe autour d'elle une société d'admirateurs. Indulgente pour la faiblesse qui se montre, discrète pour celle

qui se cache, elle sait également respecter les défauts, les volontés et les désirs. Elle devine les besoins, encourage les espérances, partage la joie des uns, calme les peines des autres. Elle déguise ses propres avantages, lorsqu'ils doivent froisser des susceptibilités présentes ; elle met dans ses manières cette grâce qui séduit les plus indifférents ; elle seule pratique l'art des égards et des ménagements avec cette délicatesse qui permet de renvoyer, sans les blesser, les personnes désagréables ou importunes. En un mot, la femme possède le secret d'attirer les plus indifférents, de policer les êtres les plus grossiers, et d'adoucir les plus âpres caractères.

Tout est amour et sentiments tendres chez la femme ; ce n'est point l'esprit, c'est le cœur qui donne l'impulsion ; la voix du cœur fait presque toujours taire la voix de la raison. La femme vit d'amour, son imagination s'exalte, se passionne pour l'objet aimé ; elle en fait une idole et en devient l'esclave ; les misères, les souffrances d'autrui l'impressionnent vivement et l'attendrissent ; les plus petits malheurs excitent sa compassion, et il est rare qu'un acte de bienfaisance n'accompagne point sa pitié.

Les femmes ont une grande influence sur les destinées des nations ; tous les philosophes et les

hommes politiques en conviennent; c'est donc un fait parfaitement démontré. Il résulte de cette influence que plus les femmes sont appréciées et estimées à leur haute valeur, plus la civilisation avance; au contraire, plus elles sont comprimées ou méconnues, plus les peuples languissent dans les langes de l'ignorance et de la barbarie. Les femmes, ainsi que nous venons de le dire, polissent les mœurs âpres, adoucissent les caractères farouches, disposent à la clémence, et font abolir les usages barbares; âme de la société, qu'elles vivifient, elles en sont le plus bel ornement. Leurs vertus concourent à la puissance des empires, leurs déportements en précipitent la décadence. Ainsi, Cornélie représente Rome forte et glorieuse; Messaline, Rome lâche et flétrie. La femme n'est jamais plus heureuse qu'aux époques où sa douce influence a dégrossi les mœurs et développé les sentiments; alors, ses grâces, ses manières séduisantes, son charmant langage, exercent leur magique pouvoir sur l'homme, qui devient, à son tour, son esclave et met son bonheur en elle; alors, c'est l'âge d'or pour les femmes, elles sont reines comme à Paris!

Pour connaître à fond et apprécier la femme, il faut étudier son rôle dans les deux civilisations, ancienne et moderne, ainsi qu'aux diverses pha-

ses de ces civilisations. Cette étude a déjà été faite *ex professo* par l'académicien Thomas, dans son *Essai sur les femmes;* nous ne saurions rien ajouter aux observations profondes de cet auteur, nous nous contenterons d'en faire ressortir les points principaux qui ont trait aux femmes de notre nation.

Chez les Gaulois et les Francs, peuples guerriers, la femme n'est d'abord qu'un instrument de propagation; ce n'est qu'en devenant *Druidesse* qu'elle a droit aux respects, plutôt superstitieux que galants du sexe barbu. — Les Romains envahissent les Gaules et y sèment des idées nouvelles; la femme se sent attirée vers le vainqueur, et plus d'une Velléda immole sa nationalité à son amour. Cependant l'Empire romain penche vers sa ruine; des flots de barbares l'inondent de toutes parts et s'en partagent les débris; une religion nouvelle vient détrôner les dieux païens, le Christianisme est accepté avec enthousiasme, surtout par les femmes, qui le considèrent comme un moyen d'affranchissement. La doctrine chrétienne leur sourit parce qu'elle est toute d'amour, et que l'amour exclut l'esclavage. L'esprit fera valoir ses charmes; elle aura droit d'émettre son opinion dans les assemblées publiques, et la persuasion coulera souvent de ses lèvres.

Pendant les quatre siècles que durèrent les invasions des peuples guerriers, on s'accoutuma à voir les femmes marcher libres et suivre les armées. Les anciennes mœurs qui les condamnaient à la réclusion étaient tombées, des mœurs nouvelles les remplaçaient; les femmes ressaisissaient habilement la puissance attachée à la beauté et faisaient pressentir l'ère de la chevalerie, lorsque l'établissement de la féodalité vint reconstituer de nouveau la servitude féminine. Le donjon renferma la craintive châtelaine, et la *serve* tremblante devint le jouet des caprices de son seigneur et maître.

Mais le triomphe de la femme va bientôt se manifester; déjà les Trouvères chantent ses grâces et sa beauté. Les dames tressent de leurs mains l'écharpe des chevaliers qui surgissent de toutes parts, pour les protéger contre la tyrannie et leur rendre hommage. L'Europe entière devient une lice immense où les chevaliers, parés des rubans et des chiffres de leurs maîtresses, combattent pour leur plaire et mériter leur amour. Les donjons sont attaqués, leurs nobles captives sont rendues à la liberté; partout on défend les droits du sexe opprimé, et le courtois chevalier ne demande, pour prix de son sang versé, qu'un regard de celle qu'il adore. Alors, l'amour développait le courage,

et la fidélité était inséparable de l'honneur ; alors les femmes, fières de leur empire, s'honoraient des grandes actions de leurs amants et en partageaient la gloire.

Telles furent les mœurs des temps de la chevalerie, où le même homme se montrait tour à tour poëte et guerrier, maniait alternativement la lyre et la lance, chantait sa maîtresse et combattait pour elle. Ces fréquents exemples de l'amour et du courage réunis communiquèrent aux femmes une noble émulation ; on vit un grand nombre d'entre elles quitter les paisibles occupations de leur sexe pour endosser la cuirasse et voler aux combats : elles attaquent et défendent les places ; elles accompagnent aux croisades leurs maris et leurs amants, vainquent avec eux ou meurent à leurs côtés. Dans nos guerres de province à province, triste conséquence du morcellement féodal du territoire, partout et toujours la femme joue un rôle ; sa main est forte dans le combat et sa parole éloquente dans le conseil. Elle s'appelle Jeanne d'Arc et Jeanne Hachette pour défendre son roi, Agnès Sorel pour le relever de son voluptueux abattement.

Aux âges de la chevalerie succédèrent les siècles des arts et des lettres, et la femme prouva en mille circonstances, que la faiblesse de son sexe ne l'ex-

cluait pas plus des grands travaux de l'intelligence que des actions héroïques. Dès le treizième siècle, on voit des femmes soutenir publiquement des thèses, haranguer en grec et en latin. Aux quatorzième et quinzième siècles, elles occupent avec distinction des chaires de droit, d'éloquence, de philosophie et de théologie ; l'astronomie, la physique et la médecine sont étudiées par elles avec succès. En Italie, surtout, la femme contribue puissamment à la renaissance des arts et des lettres ; elle se distingue dans la poésie et les œuvres d'imagination ; elle brille dans les académies ; de son aiguille elle fait un pinceau et brode sur la toile des chefs-d'œuvre ; ses mains délicates ne craignent pas de s'attaquer aux métaux, de façonner la terre brûlante pour enfanter des merveilles céramiques.

Ainsi la femme traverse les siècles, laissant sur son passage le lumineux sillon qui atteste son triomphe. Si parfois son éclat paraît s'effacer c'est qu'une influence grossière, une force brutale, la replonge dans une servitude dont elle pourrait s'affranchir, mais qu'elle préfère supporter avec résignation.

Sous Louis XIV, la femme semble abandonner les études utiles et sérieuses pour diriger l'activité de son esprit vers les agréments futiles de la

société ; elle affiche une politesse exagérée, une coquetterie de manières qui font craindre la licence ; elle suit son penchant pour les plaisirs, et personnifie, dans mademoiselle de la Vallière, le respect pour les idées religieuses et le remords à la suite de l'amour.

Sous Louis XV, le caractère des femmes devien de plus en plus léger ; on met de l'audace dans les désirs ; on s'affranchit peu à peu du voile de la décence ; on secoue toute contrainte ; la séduction devient plus aisée, plus hardie, on veut plaire quand même, et, pour ne point rougir des intrigues amoureuses devenues à la mode, on prend le parti d'en rire ; la tête et le cœur des hommes sont vides, leurs passions licencieuses, leurs goûts inconstants ; ils ne s'inquiètent plus de l'opinion publique, ils contagionnent les femmes et leur inculquent une foule de vices ; les deux sexes n'ont d'autre occupation que celle du plaisir. Mais la femme se retrempe dans la sanglante époque de 93 ; elle retrouve le génie, le courage et les vertus des temps antiques ; elle efface toutes les hontes du passé par ses actes d'héroïsme et de dévouement.

Sous le Directoire, elle retombe dans la mollesse, mais elle règne toujours par l'esprit et les grâces.

Napoléon, qui ne l'estime que par le nombre des soldats qu'elle lui donne, subit deux fois son influence et se montre plus irrité de quelques lignes de madame de Staël que des forfanteries des généraux étrangers et des félonies des siens.

De la chute de l'Empire à nos jours, le nombre des dames françaises qui se sont illustrées dans les arts libéraux est très-considérable. Jamais à aucune époque de l'humanité et dans aucun pays du monde, elles ne montrèrent autant d'aptitude et ne réunirent, comme aujourd'hui, tous les genre de mérites.

Après cette esquisse générale et rapide des qualités de la femme, nous allons dans le chapitre suivant, décrire en particulier les mérites, vertus et perfections dont la nature s'est plu à la combler.

CHAPITRE III.

DES PERFECTIONS ET DES VERTUS DE LA FEMME

On a toujours exagéré les vertus et les défauts de la femme; parmi les écrivains qui ont traité cette question, les uns ont voulu établir sa supériorité, les autres son infériorité relativement à l'homme; cette exagération des deux côtés a laissé la question indécise. Nous pensons que la femme complète l'homme et que l'homme complète la femme; nous croyons aussi que, pour le bonheur de l'un et de l'autre, il doit y avoir égalité entre eux; car la supériorité, commandant le respect et l'obéissance, exclut l'amour; l'infériorité, annonçant une valeur moindre, exclut pareillement l'amour. L'égalité qui existe entre les deux sexes doit être considérée comme le résultat des com-

pensations ; c'est à dire que, si l'homme est supérieur à la femme en telle circonstance, la femme lui sera supérieure en telle autre. Nous n'avons donc aucun avantage sur la femme dans une partie, qu'elle ne le regagne sur nous dans une autre. Chaque sexe a sa destination particulière qui dépend de son organisation physique, et ne peut être, en général, détournée de son but. Cependant, s'il est vrai qu'une plus grande somme de forces ait été dévolue à l'homme qu'à la femme, on sera forcé d'admettre qu'à mérite égal la femme est plus digne d'éloges que l'homme, et qu'elle lui est supérieure, par le fait qu'il lui a fallu surmonter plus d'obstac'`s, et par conséquent faire plus d'efforts pour arriver à cette égalité. En effet, si cette femme guerrière a égalé les exploits de ce héros ; si cette poëtesse est arrivée sur la même ligne que ce grand poëte ; si cette femme artiste riv lise avec les artistes les plus renommés, etc., etc on ne saurait conclure autrement qu'à l'avan du sexe faible.

C'est donc pour démontrer la vérité de ce prin c que nous allons parcourir rapidement les ri annales des femmes célèbres.

SECTION PREMIÈRE.

CHARITÉ. — BIENFAISANCE. — GÉNÉROSITÉ.

La femme a positivement le cœur plus tendre, plus compatissant que celui de l'homme ; elle est plus sympathique aux souffrances d'autrui, et partant plus charitable. Douée d'une exquise sensibilité, elle suit la généreuse impulsion de son cœur et agit avant de raisonner, aussi arrive-t-il presque toujours que la femme a secouru les malheureux quand l'homme est encore à délibérer.

Pour la bonté, l'aménité envers les inférieurs, la pitié à l'égard de l'infortune, la vénération vis-à-vis les personnes âgées, la tendresse et le respect pour les parents ; enfin, pour tous les sacrifices qu'impose la charité, l'homme est de beaucoup inférieur à la femme.

De combien d'égards la jeune fille environne les auteurs de ses jours ! de quels soins empressés la femme n'entoure-t-elle pas son mari que la maladie a frappé ! Malgré sa faiblesse, elle prolonge ses veilles, multiplie ses forces, résiste à la fatigue, ne prend aucun repos, tandis que l'homme se borne à faire quelques courtes visites de con

venance. On a bien raison de dire qu'il n'y a que la femme pour soigner les malades.

Les souffrances morales, les douleurs physiques d'autrui l'impressionnent vivement et font couler ses larmes. Tout cœur, tout dévouement, voyez-la dans les hôpitaux, les galetas, les prisons, braver ce que l'excessive misère et l'affreuse maladie ont de plus repoussant, de plus fétide.

Demandez aux moribonds s'ils ne préfèrent pas être soignés par des femmes?

La pitié de l'homme est bien froide, bien pâle devant celle de la femme. Celui-ci se fatigue promptement des cris, plaintes et supplications des malheureux, tandis que celle-là montre un zèle à toute épreuve, une infatigable persévérance dans les secours qu'elle prodigue, et met une délicatesse inappréciable dans ses bienfaits.

Les élans de la générosité sont très-fréquents chez la femme; elle est toujours la première à organiser les actes de bienfaisance. S'agit-il de soulager la veuve et l'orphelin, c'est la femme qui prend l'initiative; s'agit-il d'une contrée dévastée par l'inondation ou l'incendie, c'est la femme qui quête et force l'homme à donner son aumône pour relever de leur ruine les pauvres habitants. Et, dans les grandes circonstances, elle se dépouille de ses diamants, de ses bijoux, de tout ce qu'elle a de

plus cher; enfin, partout où il y a une noble action, un sacrifice à faire, un acte de dévouement à effectuer, une douleur à calmer, on rencontre toujours la femme. O femmes! honneur et gloire à votre sexe; car, dans toutes les circonstances dont nous venons de parler, vous laissez les hommes bien loin derrière vous!

SECTION II.

VERTUS DOMESTIQUES. — BONTÉ. — ESPRIT D'ORDRE. — TRAVAIL.

La femme brille surtout par les vertus domestiques; c'est là son triomphe. Elle est modeste, chaste, et possède un fonds d'inépuisable bonté. Remplie d'attentions et d'égards pour toutes les personnes qui l'entourent, elle sait se faire aimer et respecter. Elle entre dans les plus petits détails de son administration intérieure, parce qu'ils ont une grande influence sur la prospérité de la famille. L'ordre, la propreté, l'économie, mère de l'abondance; les commodités de la vie, la moralité et la décence règnent autour d'elle. Enfin, elle est la mère de la famille et l'âme de la maison.

Si la femme n'est point née pour commander, elle est au moins née pour gouverner celui qui

commande ; parce qu'elle sait, dès le bas âge, que la douceur, les caresses, les matières insinuantes sont des armes auxquelles l'homme ne résiste pas ; elle sait très-bien que le mari le plus bourru est forcé de céder aux enchantements de sa voix si tendre et de ses regards si doux ! La persuasion habite sur ses lèvres, les promesses de bonheur sont dans ses yeux. Le gouvernement domestique est un de ses triomphes ; car les maisons les mieux tenues, les familles les plus heureuses sont celles où la femme a le plus d'autorité.

Pratiquez-les toujours, ces vertus domestiques, ô femmes ! faites-les valoir à votre avantage et au nôtre ; l'exemple que vous donnerez sera suivi de tous, parce qu'il est en votre pouvoir de changer le mal en bien et de donner à la société la forme que vous voulez qu'elle prenne.

SECTION III.

ESPRIT. — GRACES. — MODESTIE.

L'ESPRIT est l'étincelle divine qui allume et entretient la vie intellectuelle ; semblable au rayon de lumière qui chasse les ombres de la nuit, l'esprit dissipe les ténèbres de l'ignorance, élargit et recule les horizons de la vie. L'esprit anime la

beauté physique et la fait briller d'un plus vif éclat; c'est lui qui double nos plaisirs, adoucit nos chagrins et nous aide à supporter le fardeau de l'existence.

Les Graces forment le cortége obligé de la beauté; mais les grâces sont boiteuses sans l'esprit. Une femme sans grâces a été comparée à un hameçon sans appât. Les grâces se rencontrent sur toutes les régions et les divers mouvements du corps : dans le sourire, le regard, le maintien, les attitudes, les poses, la marche, etc.; enfin, tout ce que fait une femme aimée ou aimable, est gracieux pour ceux qui l'adorent.

La Modestie est une éminente qualité qui donne du relief au vrai mérite; c'est le parfum des cœurs bien élevés, c'est la plus belle parure de la femme; car rien ne sied mieux aux femmes que la modestie dans leurs habits et dans leurs paroles.

Quelques détracteurs ont dit que plus une femme avait d'esprit, moins elle avait de raison; plus elle visait à l'amabilité, moins elle était aimable. Ce paradoxe revient directement à son auteur, qui était un esprit superficiel, et lui est parfaitement applicable. En effet, l'esprit implique la facilité des idées, la comparaison, le jugement, et par conséquent la raison; d'un autre côté, les femmes étant naturellement aimables, n'ont pas besoin de

se forcer pour le devenir. Les femmes privées d'amabilité sont des cas exceptionnels, et, en bonne logique, on ne généralise jamais sur des exceptions.

L'auteur de ce paradoxe, homme d'esprit lui-même, a sans doute entendu parler de ces intelligences nulles qui visent à l'esprit par la pointe, le lardon, les calembours ! par les jeux de mots surannés, par les épaisses facéties et autres banalités semblables ; mais, tout cela n'a aucun rapport avec l'esprit. S'il en était autrement, l'épithète d'homme ou de femme d'esprit serait une injure, puisqu'elle annoncerait un cerveau vide et une intelligence ne produisant que des scories.

La femme qui fait profession de *bel esprit*, c'est-à-dire de cet esprit de salon si stérile en résultat, est rarement bonne épouse et bonne mère ; la tête a gâté le cœur. La vanité, l'orgueil de passer aux yeux des autres femmes pour une femme d'esprit, la rend insupportable aux personnes de bon sens ; et l'on se dit tout bas, en la voyant arriver : Armons-nous de patience, elle va encore nous fatiguer de son esprit.

Les paroles âpres, caustiques, mordant à droite et à gauche et faisant rire les oisifs et les niais, appellerez-vous cela de l'esprit ? non ; c'est un des malheureux travers de l'esprit. Ainsi que le vin

tourné à l'aigre n'est plus du vin, de même la méchanceté n'est pas de l'esprit.

Le langage prétentieux et colorié du *bas-bleu* qui prend en dédain le prosaïsme de la vie et se nourrit de poésie, ce langage fréquemment vide n'est pas non plus de l'esprit; c'est de l'imagination folle, de cette imagination qui n'est pas dirigée par la raison.

Le véritable esprit de la femme, c'est de se faire aimer de son mari, d'être agréable à ses amis et à ceux qui l'entourent ; c'est de diriger sa maison avec ordre, économie et propreté; c'est de bien élever ses enfants, et de leur inculquer dès le bas âge les vertus qui doivent, plus tard, en faire des citoyens utiles et distingués; c'est de posséder les qualités de bonne épouse, d'excellente mère de famille, et d'être citée par tous ceux qui la connaissent comme un modèle à suivre. Tels sont les beaux résultats que donne un esprit débarrassé des entraves de la mode et des langes du préjugé. Cet esprit-là vaut bien, je pense, celui du calembour et de la facétie. Heureux! mille fois heureux! l'homme à qui le ciel donna pour compagne une femme dotée de cet esprit.

Les grâces relèvent la beauté et souvent y suppléent. Les attraits des grâces sont plus faciles à sentir qu'à définir; inséparables de la personne

qui les possède, les grâces l'accompagnent partout et sont l'âme de toutes ses actions. En général, les affections tendres ajoutent aux grâces et aux charmes d'une femme; les passions violentes, au contraire, la privent complétement de ses grâces naturelles. La douceur et la modestie donnent aux grâces un attrait inexprimable : l'expression dominante de la Vénus de Médicis est la modestie; aussi tout charme, tout séduit dans cette charmante figure :

L'art de plaire, c'est l'art suprême;
Il ouvre les cœurs à son gré.
Un bel objet n'est qu'admiré,
Mais ce sont les grâces qu'on aime.

O femmes! restez à jamais convaincues de cette vérité : rien ne résiste à l'esprit qu'accompagnent les grâces et la modestie. Que tous les instants de votre vie soient donc consacrés à acquérir et à conserver ces précieuses qualités.

SECTION IV.

POLITESSE. — URBANITÉ. — AMABILITÉ.

Il faut l'avouer à la gloire des femmes, elles possèdent naturellement la politesse, l'urbanité,

les bonnes manières, la délicatesse du langage, qui sont aux mœurs ce que le fini est à un ouvrage; tandis que les hommes n'acquièrent ces qualités que par une longue fréquentation du monde élégant et en se faisant les écoliers des femmes. Douées de plus de pénétration, de plus de tact que nous, les femmes aperçoivent du premier coup d'œil ce qui convient à chacun, et saisissent une foule de nuances qui nous échappent. L'homme pratique bien, en général, les convenances; mais ces observations fines et profondes, ce don de pressentir, de faire entendre sans s'expliquer, de contenter tout le monde, de plaire à tous, n'appartieut qu'à la femme. Plus douces, plus aimables de caractère, plus gracieuses dans leur vie publique et privée, les femmes possèdent, à un degré supérieur, toutes les qualités sociales qui manquent à beaucoup d'hommes; et l'on convient que c'est toujours par le commerce des femmes que l'homme se dégauchit, se civilise et apprend à devenir aimable.

Ce sont surtout les dames françaises qui brillent par leur urbanité, leurs grâces et leur amabilité. Elles ont perfectionné la politesse, l'aménité des idées, l'aisance des manières, l'élégance des expressions, et l'heureux talent de se rendre in-

téressantes à tous, d'apporter dans le commerce de la vie un trésor inépuisable d'agréments ; ce talent, qui leur est naturel, suffirait presque à contre-balancer la frivolité de leur caractère, l'inconstance de leurs goûts. On oublie volontiers tous les petits incidents qu'amène leur légèreté ou leur inattention, pour payer le tribut de reconnaissance qu'on leur doit, en échange des heures délicieuses passées auprès d'elles et du bonheur qu'elles ont procuré.

L'histoire des civilisations anciennes et modernes, nous démontre clairement le rôle important des femmes. Voyez Socrate, Périclès, Cléon, Alcibiade et autres grands personnages d'Athènes, demander à la belle Aspasie des leçons de grâces et de politesse. La maison de Laïs, à Corinthe, ne fut-elle pas une académie de bon goût et de galanterie? Un fait remarquable de la vie de cette charmante Corinthienne, est celui qui nous la montre polissant en quelques années les rustres habitants d'une ville de Thessalie. — Et notre célèbre Ninon de Lenclos ne fut-elle pas aussi, chez nous, un modèle d'urbanité, de grâces, d'élégance et d'amabilité? Il suffisait aux plus maussades, aux plus gauches, de fréquenter quelque temps l'hôtel des Tournelles, pour devenir hommes aimables et de bon ton; et c'était pourtant

une femme qui opérait ces étonnantes métamorphoses (1).

SECTION V.

AMOUR. — FIDÉLITÉ. — DÉVOUEMENT CONJUGAL.

L'histoire de tous les peuples fournit les preuves convaincantes que la fidélité conjugale est mieux observée du côté de la femme que du côté de l'homme. Le père Lemoine dit, dans la *Galerie des femmes fortes* : « J'avoue qu'en quelque pays et en quelque siècle que j'aie consulté l'histoire, elle m'a fait voir, par troupes, des femmes héroïques se dévouant à la mort par amour et fidélité pour leurs maris; mais, quand j'ai cherché des maris possédant de pareilles vertus, le nombre m'en a paru bien petit. »

Si l'antiquité nous offre les Alceste, les Porcie, les Pauline, les Arrie, etc., se donnant courageusement la mort pour ne point survivre à leur époux, les annales de la première révolution française fourmillent de nobles dévouements, de

(1) Dans l'intéressant ouvrage : *Laïs de Corinthe et Ninon de Lenclos*, le lecteur trouvera les plus curieux détails sur ces deux femmes célèbres. *Les Soirées de Laïs*, complément de cet ouvrage, offrent le plus vif intérêt.

morts sublimes qui n'ont point d'analogues dans les fastes historiques des autres nations. En jetant les yeux sur cette longue liste de femmes dévouées, dont plusieurs ont été immortalisées par des plumes éloquentes, nous prenons au hasard les noms de mesdames Roland, Tallien, Grimaud, Lavergne, Boyer, de Mouchy, Malezey, Desmarets, Ruvilly, Payssac, Rosambo, Clavière, etc. Cette dernière, surtout, se donna la mort avec ce sang-froid qui caractérise les femmes fortes. Madame de Clavière ayant appris que son mari s'était suicidé dans sa prison, pour échapper au fer de ses bourreaux, mit ordre à ses affaires, consola ses enfants, leur donna un tuteur ; puis, s'étant enfermée dans sa chambre à coucher, prit un poignard, et, avec un calme catonique, se le plongea dans le sein, en prononçant ces derniers mots : *Ami, ils nous ont séparés, mais je vole te rejoindre !*

Madame de Rosambo, marchant à la mort, rencontre mademoiselle de Sombreuil et lui dit : « Vous avez eu le bonheur de sauver votre père, et moi j'ai la consolation de mourir avec le mien. »

Madame Roland, inaccessible à la peur, paya de sa tête le refus de dénoncer la retraite où se cachait son mari. En passant devant la statue de la Liberté, cette femme, forte et sublime, s'inclina et prononça à haute voix ces paroles : « O Liberté !

que de crimes ils commettent en ton nom, les infâmes! »

Qui de nous ne s'est attendri aux touchantes histoires des demoiselles Cazotte et Sombreuil! Ces courageuses filles s'élancèrent vingt fois au milieu des bourreaux, et vingt fois bravèrent la mort pour sauver la vie de leurs pères!

Citerons-nous le trait d'audace, de dévouement et d'amour conjugal de madame Lefort, pendant les sanglantes journées de 1793! Madame Lefort achète la permission de pénétrer dans le cachot d'où son mari ne doit sortir que pour marcher à l'échafaud. Elle échange ses vêtements contre ceux de son mari, et, à la faveur de ce déguisement, le prisonnier peut s'échapper de sa prison. Le lendemain la fraude est découverte : on traîne madame Lefort aux pieds du farouche représentant du peuple qui, en la voyant, s'écrie, saisi d'une secrète admiration :

— Malheureuse! qu'avez-vous fait?

— Mon devoir, répondit-elle ; bourreau, fais le tien.

A une époque plus rapprochée de nous, en 1815, madame de Lavalette renouvela ce trait de dévouement, et sauva son mari d'une mort certaine.

On ne cite jamais l'amour et le dévouement conjugal sans rapporter le trait suivant :

L'empereur Conrad III assiégeait, dans Weinsberg, Henri-le-Superbe, duc de Bavière; l'assaut étant donné et la ville sur le point d'être prise, les femmes allèrent se jeter aux pieds de l'empereur, le suppliant de leur accorder la grâce de se retirer et d'emporter ce qu'elles pourraient; ce qui leur fut immédiatement accordé. Mais, quelle fut la surprise de Conrad de les voir emporter leurs maris sur leurs épaules; ce spectacle l'attendrit, il pardonna à la ville et au duc.

Devant le nombre prodigieux de faits analogues, l'homme est forcé de convenir que la femme l'emporte sur lui de beaucoup dans les actes d'amour, de fidélité, de dévouement conjugal, et que le besoin de se consacrer à ceux qu'elle affectionne, de se sacrifier pour eux, semble être un instinct de son organisation. Dans toutes les classes de la société, les femmes ont donné et donnent journellement la preuve qu'elles peuvent affronter les plus rudes travaux, supporter, sans murmurer, la plus affreuse misère, et mourir, pleines de joie, pour ceux qu'elles aiment. A ce point de vue, l'homme comparé à la femme n'est qu'un faible enfant; car, malgré sa supériorité de forces, à peine supporterait-il un jour les terribles épreuves auxquelles la femme se soumet pendant des années entières.

SECTION VI.

FORCE DE VOLONTÉ. — FERMETÉ DE CARACTÈRE. — DISCRÉTION.

Quoique la femme ait plus d'activité de sentiment que d'énergie de volonté, il est cependant des circonstances où la volonté se manifeste en elle avec une opiniâtreté, une puissance que rien ne saurait ébranler.

On rapporte l'exemple d'une dame, qui fut tellement affligée d'avoir apostrophé grossièrement son mari devant une réunion d'amis, qu'elle s'imposa, pour châtiment, un silence absolu jusqu'à son dernier soupir. Les supplications de son mari et de ses enfants, les prières de ses parents et amis, les surprises de la joie, les élans de l'âme et du cœur, ne purent rien contre la fermeté de sa résolution ; elle mourut cinq ans après, sans avoir proféré une seule parole.

La femme, dans les situations graves, sait garder un secret tout aussi bien et peut-être mieux que l'homme ; elle s'arme alors d'une volonté presque surhumaine.

Au début d'une conspiration contre les fils de

Pisistrate, tyrans d'Athènes, une courtisane nommée Léona, s'immortalisa par son héroïque opiniâtreté à garder le secret des conspirateurs. Arrêté et livrée à la torture, cette femme courageuse se broya la langue et avala les morceaux, dans la crainte que la violence des tourments qu'on lui faisait endurer ne lui arrachât quelques révélations.

Plutarque rapporte que le corps sacerdotal d'Athènes et d'Éleusis ayant donné l'ordre de maudire solennellement Alcibiade, qui s'était moqué de leurs mystères, une seule femme s'y refusa : ce fut l'Hiérophantide Théano. Au risque de sa vie, elle répondit aux prêtres qu'elle était faite pour former des vœux en faveur de ses concitoyens, et non pour prononcer contre eux des imprécations.

L'histoire romaine fournit également plusieurs traits remarquables : Épikaris, femme de condi tion obscure, compromise dans la conspiration de Pison contre Néron, fut livrée au supplice du feu et du fouet avec plusieurs autres conspirateurs. Pendant que les hommes avouaient leur secret, Épikaris restait muette, inébranlable, au milieu des tortures les plus atroces. L'historien Tacite rapporte que cette femme, ayant su que Lucain avait dénoncé sa propre mère pour se soustraire

aux tortures, préféra s'étrangler plutôt que de devoir la vie à une dénonciation.

Dans les chroniques du moyen âge, on trouve un trait semblable aux précédents, mais avec des circonstances qui le rendent plus sublime encore :

Pendant ces guerres à outrance de seigneur contre seigneur, une noble dame se refusa obstinément à faire connaître l'asile où son époux et ses frères conspirateurs s'étaient cachés. Plongée dans un cachot infect, les bourreaux exercèrent sur son faible corps d'horribles tortures pour obtenir un aveu. Ce fut en vain ; le dévouement l'emporta sur les douleurs, et, dans ce corps déchiqueté, soir et matin, par des ongles de fer, l'inébranlable volonté persévéra jusqu'au dernier moment. Enfin, un jour que ses bourreaux la torturaient plus violemment, cette femme sublime, craignant qu'un moment de faiblesse ne lui arrachât son secret, se coupa la langue avec les dents et la cracha au visage du monstre qui lui faisait donner la question.

Mais l'heure de la justice sonna, le monstre reçut le châtiment qu'il méritait ; et, lorsque l'époux et les frères vinrent délivrer la victime, celle qui avait pu résister à d'incroyables tortures mourut de joie en les embrassant.

Hommes ! répondez, s'en trouverait-il beaucoup

parmi vous qui, pour leurs femmes, renouvelleraient ce trait de dévouement?

Les exemples de volonté forte, de profond attachement et de sacrifices sublimes, sont si fréquents parmi les femmes, que les annales de tous les peuples en sont remplies. Au milieu des prisons, des cachots infects, et jusqu'au pied de l'échafaud, on voit la femme se dévouer pour l'homme : ici, ce sont des larmes qu'elle tarit, des blessures qu'elle ferme, des aumônes qu'elle prodigue ; là, c'est une victime qu'elle arrache aux bourreaux ; plus loin, c'est la mort qu'elle partage avec l'objet de son amour ; enfin, partout où l'homme a promené des ravages, la femme se présente pour les réparer.

SECTION VII.

CHASTETÉ. — PUDEUR.

La femme est chaste de sa nature ; la pudeur est un de ses plus beaux ornements.

L'instinct de chasteté est souvent porté chez elle à un si haut degré, que beaucoup d'entre elles considèrent la souillure comme ineffaçable et se donnent la mort, pour ne pas y survivre.

Les filles de *Phédon*, se jetant dans un puits pour sauver leur honneur ;

Lucrèce, se poignardant pour ne pas survivre à la souillure de Tarquin ;

Digna, se précipitant d'une fenêtre pour éviter les violences d'Attila ;

Sophronie, préférant se poignarder que de céder aux poursuites de Maxence ;

Maritza Callidéïs, jeune Grecque de noble famille, se faisant sauter la cervelle pour se soustraire aux outrages d'une soldatesque turque effrénée.

Coronel, s'enfonçant un fer rouge dans les entrailles pour ne point être infidèle à son mari.

Et une multitude d'autres femmes qui n'ont pas hésité à faire le sacrifice instantané de leur vie pour échapper aux brutalités de l'homme. Cet admirable instinct de chasteté, qui fait préférer la mort à un outrage, n'existe que chez la femme.

SUCTION VIII.

AMOUR. — DÉVOUEMENT A L'OBJET AIMÉ.

L'amour de la femme est beaucoup plus pur, plus désintéressé que celui de l'homme. La raison de cette différence est celle-ci : l'amour est le point central de l'organisation féminine où viennent aboutir tous ses penchants ; tandis que chez l'homme la passion amoureuse semble n'être qu'un besoin de l'organe. Une femme ne peut réellement vivre sans aimer ; moins altérée de voluptés sensuelles que de bonheur moral, son amour est beaucoup plus profond et plus durable que celui de l'homme. Rien ne coûte à la femme pour prouver son amour ; elle s'impose d'incroyables sacrifices et franchit des obstacles contre lesquels l'homme se briserait comme un verre.

Si l'on ouvre les annales de l'amour malheureux, on s'étonne de ne trouver que des noms de femmes parmi les suicides causés par cette passion ; les noms d'hommes sont si rares qu'on peut facilement les compter. Depuis la célèbre Sapho, qui tenta le saut de Leucade ; depuis la jeune Thisbé et la tendre Héro, une multitude de femmes ont cherché dans la mort le remède suprême

aux chagrins d'une passion déçue ou d'un amour sans espoir. Ces annales, disons-nous, fournissent peu d'exemples d'hommes se laissant mourir de douleur sur la tombe d'une amante; tandis qu'elles nous font connaître une foule de femmes dont la vie s'est lentement éteinte au milieu de l'affliction et des regrets. Dans un violent paroxysme de délire amoureux, quelques hommes ont pu avoir recours au suicide; mais dénombrerait-on les femmes qui se sont élancées dans les abîmes de l'éternité, pour aller rejoindre l'objet de leur amour!

Parmi le grand nombre de traits sublimes enfantés par l'amour, nous choisirons le suivant :

La jeune Tricline, épouse du sieur Guillaume de Seilan, aimait d'amour chaste un gentil troubadour, nommé Cabestan. Son mari, furieux de ce qu'un poëte chanteur osât soupirer pour la femme d'un haut baron, assassina le malheureux Cabestan, lui arracha le cœur, et le fit servir en ragoût à Tricline.

Après qu'elle eut fini de manger :

— Comment trouvez-vous ce mets? lui demanda-t-il.

— Excellent, lui répondit sa femme.

— Certes, je le crois, ajouta le mari; car, sa-

chez, Madame, que c'est le cœur de votre amant que vous venez de dévorer.

Et, au même instant, il lui présenta la tête de l'infortuné troubadour, qu'il tenait cachée sous son manteau.

Glacée d'horreur, atterrée à cette vue, la pauvre Tricline tomba évanouie sur le sol. Revenue à elle et fixant sur l'assassin ses flamboyants regards :

— Guillaume, s'écria-t-elle d'une voix forte, le mets que vous venez de me servir était si bon, que je jure devant Dieu de n'en jamais manger d'autre !

Alors, saisissant un couteau à lame effilée, elle se l'enfonça jusqu'au manche dans la poitrine.

La biographie de Gabrielle de Vergy nous offre un trait analogue. Nous pourrions en citer plusieurs autres encore, si l'espace ne nous manquait.

SECTION IX.

AMOUR MATERNEL.

Sous le rapport de l'étendue et de la force du sentiment qui l'attache à sa progéniture, la femme est tout à fait au-dessus de l'homme ; sa supério-

rité est absolue, incontestable. La mère se sacrifie pour son nouveau-né, tandis que le père se montre parfois d'une indifférence affligeante. Combien voit-on d'hommes, parfaitement aimables, aux courtoises manières, au doux langage, qui s'introduisent hypocritement au sein des familles, et, après avoir trompé une honnête fille, l'abandonnent au jour même où elle devient mère ! Le misérable suborneur renie son enfant, tandis que toi, pauvre femme, que l'on dit si faible, tu montres un courage, une force extraordinaires ; tu fais pour cet enfant le sacrifice de ton repos, de ton honneur, et, s'il le faut, celui de ta vie !..... Hélas ! au milieu de tes longues nuits sans sommeil, les yeux rouges de larmes, le sein gonflé de regrets amers, tu penses au perfide qui t'a si lâchement abandonnée, au parjure (1) que les lois devraient frapper de toutes leurs rigueurs ; au lieu de le maudire, de lui jeter ton mépris et ta haine, tu lui pardonnerais, tu l'aimerais encore s'il revenait à toi..... O femme doublement sublime, en cette circonstance, que l'homme est petit devant toi !

(1) Voyez la *Philosophie du Mariage*, ouvrage des plus utiles, où la femme mariée trouvera les conseils indispensables à son bonheur et à celui de sa famille. — Chez Dentu, éditeur, Palais-Royal, à Paris.

Pour ses enfants que ne ferait une mère ! L'ingratitude, l'oubli des plus saints devoirs, ne sauraient éteindre l'amour maternel ; car cet amour est exempt des haines, des fureurs et des vengeances que l'amour charnel traîne souvent à sa suite.

L'amour maternel, si puissant dans le cœur des femmes, ne connaît ni obstacles, ni sacrifices, ni bornes à son dévouement.

SECTION X.

COURAGE GUERRIER. — ACTIONS HÉROÏQUES. — VERTUS MILITAIRES.

La femme n'est point faite pour le métier des armes, car son rôle sur la terre est de donner la vie et non de l'éteindre ; son règne doit être un règne d'amour et non de terreur. Sa force réside dans sa faiblesse ; ses grâces, sa douceur, son esprit, sa beauté, forment sa puissance, et cette puissance est cent fois plus solide que celle des conquérants. Telle doit être la femme.

Cependant il est des circonstances où les femmes, oubliant pour quelque temps le rôle que leur imposa la nature, s'élancent dans la carrière des armes et surpassent en courage les plus illustres guerriers. Il n'est point de peuple qui n'ait quel-

ques héroïnes à citer, et qui ne leur attribue le gain d'une bataille ou le salut de la patrie; souvent elles ont rendu le courage aux vaincus et ont relevé des trônes renversés.

En prenant au hasard des noms parmi cette phalange de femmes qui, à toutes les époques, ont manié l'épée, nous voyons:

HARPALICE, fille de Lycurgue, qui, à la tête d'une faible troupe, tomba sur les Gètes et délivra son père qu'ils emmenaient prisonnier.

CRATÉSIPOLIS, princesse de Sicyone, chassa les insurgés de cette ville.

ARCHIDAMIE força Pyrrhus de lever le siége de Sparte.

TÉLÉSILLE, à la tête d'une troupe de femmes, chassa Démarate et Cléomène, généraux lacédémoniens qui saccageaient la ville d'Argos.

THOMYRIS, reine des Massagètes, vainquit Cyrus en bataille rangée.

VICTORINE, femme de Victorin, que Posthume associa à l'empire, était si connue par sa bravoure qu'on la surnommait la déesse des armées.

Les femmes gauloises ne le cédaient point en courage aux héroïnes grecques et romaines. Dans plusieurs circonstances elles firent preuve d'une telle intrépidité et d'un si grand patriotisme, que le peuple, pénétré d'admiration, établit un tribunal de femmes qui décidait de la paix ou de la guerre. Le moyen âge et les siècles qui lui succédèrent sont peut-être encore plus fertiles en femmes guerrières que l'antiquité. On voit, en Europe, les femmes attaquer et prendre des places, commander des armées et remporter d'éclatantes victoires.

Jeanne d'Arc, la terreur des Anglais et la gloire de la France, égala par sa valeur les plus intrépides chevaliers de son temps.

Jeanne Hachette défendit courageusement la ville de Beauvais. Montée sur les remparts, elle en chassa les assaillants qui les escaladaient.

Jeanne de Montfort, à la tête d'une faible armée, reprit plusieurs villes sur le comte de Blois.

Marguerite d'Anjou, grand général, intrépide soldat, soutint longtemps un mari faible, brisa

deux fois ses fers, livra douze batailles, fut faite prisonnière, et supporta courageusement la captivité jusqu'au moment où Louis XI lui rendit la liberté.

Sans le génie et le courage de CATHERINE, peut-être Pierre-le-Grand eût-il été arrêté dans sa brillante carrière.

FRANCESCA, jeune Italienne, se distingua au siége de Casal. Le maréchal qui commandait l'attaque, témoin de son courage, lui fit allouer la paie de quatre soldats et la plaça dans les chevau-légers.

RITA, intrépide Espagnole, chassa les Anglais de la Corogne.

BONNA, fille de basse extraction, se signala dans plusieurs combats, prit le château-fort de Pavane et défendit Négrepont contre les Turcs.

Les exemples multipliés de courage donnés par les femmes des îles de l'Archipel et de la Hongrie, lors de l'invasion turque, méritent attention. Dans les deux siéges de Rhodes et de Malte, les femmes secondèrent parfaitement le zèle des chevaliers ; non-seulement elles montrèrent le cou-

rage impétueux de l'attaque, mais le courage froid qui affronte la mort. A l'assaut de Lemnos, une jeune fille repoussa les Turcs, qui forçaient une porte, et les chassa jusque sur le rivage. Pendant le siége d'une ville de l'île de Chypre, les femmes coururent en foule sur la brèche, combattirent et chassèrent les assaillants. Ainsi, les descendantes des anciennes Grecques se montrèrent dignes de leurs ancêtres.

A la grande époque de 1793 et sous le Consulat, beaucoup de femmes, cachant leur sexe, s'enrôlèrent dans les armées de la République et se firent remarquer par leurs actions d'éclat. Plusieurs reçurent des armes d'honneur, et plus tard des décorations ; quelques-unes obtinrent des grades ; d'autres, ayant été blessées et leur sexe reconnu, furent renvoyées.

Une de ces femmes, nommée CATHERINE FIGUEUR, dont la biographie a été publiée dans l'*Écho français*, a fait presque toutes les campagnes de la République, du Consulat et de l'Empire. Ses brillants états de services portent qu'elle était toujours la première au feu, qu'elle a sauvé la vie à plusieurs généraux, qu'elle a reçu six blessures, trois coups de sabre, deux coups de feu et un coup de lance ; de plus, ces mots pro-

noncés par l'empereur Napoléon : Mademoiselle *Figueur est un brave.*

Le nombre des femmes qui ont endossé la cuirasse, manié l'arc, l'épée, la lance, le fusil, est plus élevé qu'on ne le pense généralement; nous nous bornerons aux citations précédentes, qui sont plus que suffisantes pour établir que le courage, le patriotisme, ne font point défaut aux femmes; que beaucoup d'entre elles ont déployé une intrépidité sans égale et se sont placées à côté des plus valeureux capitaines.

Mais, hâtons-nous de le dire, ce n'est point par la force physique, ni par un mâle courage que la femme établit son empire; c'est, au contraire, dans sa faiblesse et sa douceur, c'est dans son esprit, ses grâces et sa beauté que réside sa toute-puissance. La douceur est son talisman, la pudeur et la modestie composent sa couronne. Dieu la créa pour inspirer l'amour et calmer les sauvages fureurs de l'homme.

SECTION XI.

DÉVOUEMENT A LA PATRIE.

Pour quelques hommes qui se sont sacrifiés au salut de leur patrie, on compte des milliers de

femmes. Aux noms des Codrus, des Décius et des Quintus que les écrivains mâles citent toujours lorsqu'il s'agit de dévouement patriotique, pourquoi n'opposent-ils pas les noms des trois filles de Léos : Praxitée, Eubule et Théope? des deux filles d'Érecthée : Pandore et Protogénie? les noms de Macaire, d'Embarie, celui de la mère de Cléomène, et de tant d'autres courageuses femmes qui, de sang-froid, se sont vouées à la mort pour sauver leur patrie?

Parlerons-nous des Phocéennes, qui, au commencement d'un siége où il s'agissait de la destruction de leur ville, jurèrent de s'ensevelir dans les flammes si la ville était prise, et couronnèrent de fleurs celle qui avait donné ce conseil?

Au temps de Brennus, les dames romaines sauvèrent Rome du pillage et de l'incendie en donnant pour rançon tout l'or et les bijoux qu'elles possédaient. Après la bataille de Cannes, elles renouvelèrent le sacrifice de toutes leurs richesses pour le salut de la ville.

Quintia Crispilla, femme de l'empereur Maxime, assiégée dans Aquilée, donna l'exemple aux femmes de la ville de couper leurs cheveux et d'en tresser des cordes pour remplacer celles des arcs et des machines de guerre usées par leur service.

SECTION XII.

GOUVERNEMENT. — POLITIQUE

Pourquoi les femmes ne seraient-elles point aptes à la direction des affaires publiques, au gouvernement d'un État?... Les uns pensent que la force, la vigueur nécessaires leur manquerait; les autres prétendent qu'elles s'égareraient sans cesse entre des actes de despotisme et de faiblesse. Le P. Lemoine dit : « Il y a des hommes politiques qui ne sont point pour le gouvernement des femmes; mais, je sais bien aussi que l'opinion de ces politiques n'est point parole d'évangile. Les États ne se gouvernent pas, ajoute-t-il, avec la barbe seule; ils se gouvernent par l'adresse de l'esprit et la force de la raison : l'esprit peut bien être aussi délié et la raison aussi forte dans une tête de femme que dans une tête d'homme. Ce n'est point de la masse des muscles, de la force des bras et des épaules que relève l'intelligence; ce n'est pas la partie végétale qui fait les grands princes ; les législateurs et les sages de la Grèce ne se sont jamais rencontrés parmi les athlètes. La main qui manie la rame n'est point celle qui dirige le gouvernail, de même que les mains qui tiennent le sceptre se-

raient inhabiles à se servir de la cognée. L'aigle femelle a la vue aussi perçante que l'aigle mâle ; le cœur de la lionne est aussi grand que celui du lion. La prudence, la prévoyance et la ruse, qui sont les principaux instruments de la politique, sont de l'un et de l'autre sexe ; par conséquent les femmes sont aussi aptes à gouverner que les hommes. »

Nous pensons aussi que la politique n'est pas au-dessus des forces de la femme. L'histoire nous démontre qu'il n'est pas de nations qui n'aient à s'enorgueillir de quelques grandes reines. L'on pourrait même s'adresser cette question : si, à nombre égal de grands rois et de grandes reines, l'avantage ne resterait point à ces dernières.

En tête des femmes qui ont gouverné avec éclat, nous citerons les noms suivants :

Sémiramis-la-Grande, dont la gloire remplit l'ancien monde.

Didon, fondatrice de Carthage, digne d'un meilleur sort.

Agariste, reine d'Athènes.

Cléophée, qui osa résister aux armes d'Alexan-

dre, et que ce héros jugea digne de sa haute estime.

THOMIRIS, reine des Amazones, qui vainquit Cyrus.

CAMILLE, reine des Volsques.

BOADICÉE, qui battit les Romains.

CLÉOPATRE, reine d'Égypte, aussi célèbre par ses talents que par sa beauté.

ZÉNOBIE, qui conquit l'Égypte et osa se mesurer avec les Romains.

YOLANDE, reine de Constantinople.

VALASCA, qui fonda, en Bohême, une république de femmes aussi redoutable que celle des Amazones.

MARGUERITE WALDEMAR, surnommée la Sémiramis du Nord, qui égala, par la vivacité de son génie et l'étendue de ses connaissances, les plus grands politiques de son époque.

VANDA, reine de Pologne, combattit, à la tête

de ses troupes, le prince Ritagor, et le défit en deux batailles rangées.

Isabelle de Castille, qui contribua à la découverte du Nouveau-Monde et à l'expulsion des Maures d'Espagne.

Catherine de Foix, qui disait au roi de Navarre, son époux . « Don Juan, si vous étiez né, vous Catherine et moi Juan, nous n'aurions jamais perdu la Navarre. »

Jeanne d'Albret, *Élisabeth d'Angleterre*, *Marguerite d'Anjou*, *Catherine*, impératrice de Russie, *Marie-Thérèse de Hongrie*, et tant d'autres qui, par leur intelligence, leur courage et leur magnanimité, ont mérité le nom de grandes reines.

SECTION XIII.

ÉLOQUENCE.

Dans l'ancienne Grèce, trois femmes se rendirent célèbres par leur éloquence : Agariste, reine d'Athènes ; Aspasie, qui composa plusieurs harangues pour Périclès, et Laïs de Corinthe, dont l'histoire a été écrite par Aristophane de Byzance.

Au sujet de cette dernière, nous citerons le fait suivant :

Le poëte Euripide, marié deux fois et deux fois divorcé, avait voué aux femmes une haine qui lui fait peu honneur, et qui lui attira les sarcasmes de plusieurs satiriques, entre autres d'Aristophane. Euripide décochait toujours, dans ses compositions, quelques traits envenimés contre les femmes ; c'était pour ce motif que Laïs lui avait refusé l'entrée de sa maison. Un jour, la Corinthienne s'étant trouvée dans une réunion dont Euripide faisait partie, une discussion s'engagea entre elle et lui. Euripide, attaqué, avec autant de bienséance que de tactique, par une femme qu'il détestait, balbutia une faible défense devant un auditoire choisi ; le rouge de la hont lui monta d'abord au visage ; puis il se mit en colère et, à l'exemple de ceux qui ont tort, finit par lancer des injures. Laïs, au contraire, qui avait conservé tout son sang-froid, battit notre poëte et sortit victorieuse de la discussion, à la gloire des femmes. — Tout Corinthe apprit bientôt la déconfiture du bilieux Euripide, qui fut forcé de quitter la ville. Les flatteurs de Laïs élevèrent bien haut ce petit triomphe et proclamèrent qu'elle avait autant d'esprit que de beauté (1).

(1) Voyez tous les détails de cette aventure dans l'ouvrage

L'histoire romaine fournit un trait remarquable de l'éloquence des femmes : pendant que le second triumvirat ensanglantait Rome et se gorgeait d'or, une contribution fut frappée sur les femmes. Aucun orateur ne s'étant présenté pour s'opposer à cette contribution inouïe, Hortensia, fille du célèbre Hortensius, monte à la tribune, et défend la cause des femmes avec tant d'éloquence et d'intrépidité, que les tyrans rougirent et révoquèrent leur décret. La jeune Hortensia fut reconduite en triomphe et eut la gloire d'avoir donné, dans le même jour, un exemple d'éloquence, de courage aux hommes, et aux tyrans une leçon d'humanité.

Tullie, fille de Cicéron, possédait l'éloquence à l'égal de son père.

Cornélie, mère des Gracches, enseigna la rhétorique à ses fils.

Licinia, fille de Crassus, parlait avec tant d'éloquence et de facilité, qu'elle effaçait les plus grands orateurs de son temps.

intitulé : *Laïs de Corinthe*, ou les *Mœurs galantes de l'antiquité.*

Cornificia excellait également dans la poésie et la rhétorique.

Amasia Sentia, accusée d'un délit capital, plaida sa cause devant le préteur romain, et la gagna par son éloquence.

Afrania, femme d'un sénateur, composa des plaidoyers qui furent admirés des orateurs de son temps.

Isotta Nogarolla, de Vérone, composait et débitait des plaidoyers si éloquents, si pathétiques, que tous les magistrats accouraient pour les entendre.

Élisabeth de Rosarès et Élisa de Joya, célèbres prédicatrices de Barcelone, firent un grand nombre de conversions par leur éloquence mâle et erveuse. La foule se pressait à leurs sermons, et évêque de Barcelone demanda au Pape leur canonisation.

Francoise Lebrixa, savante rhétoricienne, avait obtenu une chaire d'éloquence à l'Université d'Alcala.

Agala, de Corfou, possédait des connaissances fort étendues sur la grammaire et la rhétorique, elle professait publiquement l'éloquence et avait un grand nombre d'élèves des deux sexes.

Cornilla Morelli, fut célèbre par son éloquence et surtout par son talent d'improvisation. Comme Pétrarque, elle eut l'honneur d'être couronnée au Capitole.

Maria Fernandez mérita également et obtint cet honneur.

L'éloquence est aussi naturelle aux dames française que l'amabilité; l'habitude du monde leur donne une pénétration, une sagacité qui n'est nullement inférieure à celle des hommes, même dans les affaires qui sont l'apanage de ces derniers. Elles s'y distinguent souvent par des traits de capacité dont s'honorerait un homme habile. Les femmes ont partout beaucoup plus d'éloquence naturelle que les hommes; mais les Françaises en ont encore plus que les femmes des autres pays. Quoiqu'elles aient le défaut d'une grande volubilité de langue, la variété, la vivacité et le

piquant de leurs discours tempèrent ce défaut et le rendent presque imperceptible. Si la persuasion est le but de l'éloquence, les Françaises en méritent le prix, car elles sont si versées dans l'art de s'insinuer, si habituées aux secrets d'émouvoir les cœurs, qu'il est impossible de résister et de n'être pas vaincu, lorsqu'elles ont entrepris votre conquête. Les étrangers qui ont visité la France, charmés et vaincus par l'éloquente et douce parole des Françaises, les proclament partout les plus charmantes, les plus aimables.

SECTION XIV.

SCIENCES. — PHILOSOPHIE. — POLITIQUE.

L'esprit de la femme s'élève rarement, dit-on, aux sphères de la science pure; cette étude exige un enchaînement d'observations, de faits, et une série de raisonnements trop longtemps soutenus pour que son organisation délicate n'en soit point fatiguée. Descartes et Malebranche n'étaient point de cette opinion; ils prétendaient, au contraire, que, s'il y avait autant de femmes que d'hommes qui se livrassent, dès le bas âge, à l'étude des sciences, l'avantage resterait peut-être aux premières.

Le nombre des femmes qui, chez les anciens et les modernes, se sont fait un nom dans les sciences, est assez considérable pour confirmer l'opinion de Descartes et de Malebranche.

Aganice, de Thessalie, se livra à l'étude des astres, et, par ses observations astronomiques, étonna les plus savants astronomes de son siècle.

Hipparchie, femme du philosophe Cratès, composa plusieurs ouvrages de philosophie qui lui valurent la réputation de savante.

Léontium, maîtresse d'Épicure, enseignait et commentait la philosophie de son maître ; elle étonnait ceux qui l'écoutaient, par la finesse de ses jugements et la facilité de son élocution.

Diotime fut célèbre par ses connaissances philosophiques. Socrate aimait à s'entretenir souvent avec elle.

Laïs, de Corinthe, réunissait chez elle les grands hommes de la Grèce, et discutait avec eux sur différentes questions de philosophie et d'économie sociale.

ARÉTIE, fille d'Aristippe, étudia la philosophie sous son père; elle ouvrit, à son tour, une école d'où sortirent plusieurs hommes remarquables, entre autres le philosophe MÉTRODIDACTUS.

ASPASIE, de Milet, fut également versée dans la littérature, la philosophie et la politique. On lui dut, en partie, les merveilles du siècle de Périclès.

CLÉOBULINE, fille d'un des sages de la Grèce, possédait toutes les connaissances de son père.

HYPATHIE, fille du philosophe Théon, avait fait de si profondes études philosophiques et littéraires, que l'évêque Synésius ne craignait pas de la nommer sa maîtresse en philosophie.

ATHÉNAÏS, simple fille d'Athènes, porta si haut ses connaissances en physique et en morale, que l'empereur Théodose, saisi d'admiration, lui fit partager sa main et son trône, sous le nom d'Eudoxie, qui signifie *vraie gloire*.

THÉANO, fille de Pythagore, philosophe et poëte, mit en vers la philosophie de son père.

LAURE DE BASSI, femme extraordinaire par l'é-

tendue de ses connaissances et sa brillante élocution ; elle soutint publiquement des thèses de physique, de philosophie et de théologie. L'Université de Bologne, étonnée de sa vaste érudition, lui décerna, avec solennité, les honneurs du doctorat.

Maria Agnesi, très-savante en mathématiques, fut nommée professeur à la même Université.

Isabelle de Cordoue possédait le grec, le latin, le syriaque et l'arabe ; elle reçut aussi le titre de docteur.

Louise Sigea, de Tolède, très-versée dans la philosophie et la théologie, écrivit au pape Paul III une lettre en cinq langues : latin, grec, hébreu, arabe et syriaque.

Émilie de Breteuil, marquise du Châtelet, éclaircit Leibnitz, traduisit et commenta Newton, et composa, en outre, des institutions physiques où se révéla toute la profondeur de son esprit mathématique.

Dona Oliva de Nantès se rendit célèbre par la découverte d'un nouveau système philosophique et médical.

Dorothée Bucca, remarquable par sa vaste érudition, professa la philosophie à Bologne; ses concitoyens lui érigèrent une statue.

Agnès de Milan eut une grande renommée comme algébriste.

Piscopia Cornaro subit avec éclat les épreuves du doctorat en philosophie.

Laure Patin reçut également le grade de docteur en philosophie.

Maria Ardhingoli commenta la Statique de Hales ; le célèbre Boissier de Sauvages lui dédia sa Nosologie méthodique.

La comtesse Malateste publia un traité de sphère armillaire, et un autre traité sur les infiniment petits de Newton. Ces deux ouvrages la firent placer par les savants de l'époque à côté de Descartes et de Filanghieri.

Jeanne de Montaigut étudia avec succès la physique, les mathématiques et l'histoire naturelle; de plus, elle se livrait à la poésie, et fut

couronnée plusieurs fois aux Jeux floraux de Toulouse.

Catherine Cockburne, versée dans les sciences physiques et mathématiques, défendit très-ingénieusement les opinions de Locke.

Lady Fulham écrivit, en chimiste habile, sur la combustion, et inventa de nouveaux procédés de teinture et de dorure.

Miss Priscilla Wackfield a rédigé un charmant petit ouvrage sur la botanique.

Plusieurs dames françaises, après avoir suivi assidûment les cours des professeurs du Muséum d'histoire naturelle, ont produit d'excellents ouvrages sur la botanique et l'horticulture.

Vers le commencement de notre siècle, la célèbre accoucheuse, madame Boivin, passa ses examens à la Faculté de médecine de Paris, et soutint sa thèse d'une manière fort remarquable. Les examinateurs, en lui confiant le diplôme de docteur en médecine, lui décernèrent une médaille d'encouragement.

Lady Brigham a prouvé, dans son Traité élé-

mentaire d'astronomie, que la mécanique céleste n'était point inabordable à l'intelligence des femmes.

Madame de STAEL, femme de génie, fit l'admiration des savants de son époque. Le théâtre, la littérature, la philosophie et la politique lui servirent alternativement à faire briller ses talents, et à prouver que l'aptitude de la femme est égale à celle de l'homme dans les sciences comme dans les arts.

MARY WOLLSTONECRAG a élucubré un gros volume intitulé : *Défense des droits des femmes,* où elle prouve logiquement que la femme n'est inférieure à l'homme qu'à cause de la pauvre éducation et de l'instruction très-bornée qu'on lui donne. Elle démontre la tyrannie des législateurs qui relèguent toujours la femme au fond du gynécée, comme s'ils craignaient sa supériorité. Elle fournit la preuve que si les hommes recevaient une éducation analogue à celle des femmes, ils seraient de beaucoup inférieurs aux femmes. D'où elle conclut que la prééminence de l'homme sur la femme est un paradoxe, un affreux mensonge. Cet ouvrage fut dédié au prince de Talleyrand-Périgord, ancien évêque d'Autun.

Mistress Chapone et miss Macaulay ont produit des ouvrages sur l'éducation des femmes, où l'esprit d'observation, la finesse des aperçus et la philosophie brillent à chaque page. Cette dernière, surtout, était regardée en Angleterre comme réunissant les talents les plus distingués.

Madame Gati de Gamond a écrit un livre très-philosophique sur la condition des femmes au dix-neuvième siècle ; les éclaircissements qu'elle a donnés sur le système de Fourier, ont démontré que les questions sociales et politiques n'étaient pas au-dessus de l'esprit des femmes.

On pourrait prolonger la liste des noms féminins illustres dans les sciences physiques et morales ; c'est ce que nous nous proposons de faire un jour dans un travail plus étendu ; pour le moment, il nous suffit d'avoir nettement démontré que les hautes facultés intellectuelles se rencontrent également dans les deux sexes.

SECTION XV.

POÉSIE. — LITTÉRATURE. — ÉDUCATION. — MORALE.

Les lettres et les arts montrent avec orgueil, dans leurs annales, une longue série de noms de

femmes célèbres ; mais c'est surtout la poésie et la musique qu'elles cultivent de préférence. Cela tient, sans doute, à la vivacité de leur imagination et à la prédominance de l'organe du coloris sur les autres organes du cerveau ; nous ajouterons : à la pureté de leur amour, à la délicatesse de leurs sentiments et à la richesse de leur organisation physique et morale.

Aux âges héroïques de la Grèce, la poëtesse Myrtis enseigna l'art des vers à Pindare, et une autre femme, la célèbre Corinne, entra cinq fois en lice, aux Jeux olympiques, avec ce prince de l'ode, et remporta sur lui cinq couronnes. — Daphné, fille du divin Tyrésias, rendait des oracles en vers si beaux, que le divin Homère les jugea dignes de figurer dans ses poëmes. — A Mytilène, une femme excella dans l'ode et l'élégie, l'immortelle SAPHO ! Ses concitoyens la surnommèrent la dixième muse et frappèrent des médailles en son honneur.

L'histoire grecque nous a transmis les noms d'un grand nombre de femmes qui se rendirent célèbres dans les lettres :

MYRE, de Byzance, louée par Athénée ;

Nossidé, regardée par Antipatre comme la femme la plus savante de son temps;

Clitugora, célébrée par Aristophane;

Parthénis, citée dans l'anthologie grecque;

Théano, fille de Pythagore, grande poëtesse;

Cléobuline, fille du roi de Rhodes, qui refusa le trône de son père pour se livrer entièrement à la poésie;

Haydilie, d'Athènes;

Praxille, de Sicyone;

Phaneta, inventeur du vers hexamètre;

Damophile, de Lesbos;

Thargélie, de Milet;

Phylénis, de Leucade;

Léontium, élève d'Épicure;

ASPASIE, de Milet;

LAÏS, LASTHÉNIE, etc.;

et tant d'autrės femmes célèbres, qu'il serait trop long de nommer, cultivèrent avec succès la poésie, l'éloquence et la philosophie.

Dans les premiers temps de la fondation de Rome, la sibylle *Carmenta* composait et débitait des vers si harmonieux que les Romains lui bâtirent un temple et lui décernèrent les honneurs divins.

CORNÉFICIE, fille du poëte Cornéficius, égala son père en poésie.

AGALA occupa une chaire de belles-lettres à Corfou.

ELVIS composa des hymnes sacrées qui se chantaient dans la basilique de Saint-Pierre de Rome. Les poëtes d'Italie honorèrent sa mémoire.

Le nombre des femmes qui, au moyen âge, s'illustrèrent dans la poésie et les arts, est si grand, qu'il faudrait des volumes pour les dénommer. Il nous suffira de dire qu'en Italie, surtout, il n'était

pas de petite ville qui ne possédât sa femme savante ou son *Bas-bleu.*

CASSANDRA FEDELE, au seizième siècle, remplit toute l'Italie de sa réputation, et Politien lui écrivait :

« Vous écrivez des lettres ingénieuses, élégantes, empreintes d'une grâce virginale, et néanmoins pleines de sagesse et de gravité. J'ai lu aussi vos discours, qui brillent par le coloris des expressions, la richesse et l'harmonie du style ; j'ai même appris que vous avez le talent d'improviser, talent qui a manqué à plusieurs orateurs. On dit que dans la dialectique vous savez compliquer des nœuds que personne ne saurait dénouer, et vous avez la sagacité de trouver la solution de ce qui paraissait devoir rester insoluble. Dans les combats philosophiques, vous savez également défendre vos propositions et attaquer celles des autres, *et, vierge, vous osez vous mêler aux guerriers.* Enfin, dans cette belle carrière des sciences et de la littérature, le sexe ne nuit point en vous au courage, ni le courage à la pudeur, ni la pudeur au génie ; et, tandis que le monde retentit de vos ouvrages, vous baissez les yeux et conservez cette rare modestie, noble apanage des intelligences d'élite. »

L'Italie, l'Allemagne, l'Angleterre, la Russie, la Pologne, la Suède, la Prusse, toutes les nations enfin, possèdent leurs femmes de lettres et leur accordent des hommages mérités ; mais, de tous les pays du monde, aucun ne fut plus fertile en femmes savantes ou lettrées que la France, et il nous suffira d'en citer quelques-unes pour prouver que notre pays l'emporte sur les autres dans ce genre de gloire.

Madame DACIER était si profondément versée dans les langues grecque et latine, que les plus grands hellénistes et latinistes de son temps venaient la consulter sur les difficultés qu'ils rencontraient. Elle traduisit Homère, Térence, Horace, et joignit à ses traductions des notes qui font encore aujourd'hui l'admiration des savants.

Mesdames de Genlis, de Sévigné, Deshoulières, de Riccoboni, de Ville-Dieu, de la Suze, de la Sablière, de Thianges, de Lambert, de Puisieux, de Sommery, de Graffigny, de Sabran, de Montausier, de Bourdic, de Montenclos, Cottin, Labé, Laféraudière, Vanoz, Polier, de Chatenay, Guichelin, Robois, etc., etc. ; mademoiselle Scudéry, qui remporta le premier prix d'éloquence que proposa l'Académie française ; madame Verdier,



qui fut louée par Voltaire et Laharpe ; mesdames de Montansier et de Longueville, panégyrisées par Fléchier.

Madame de Stael, dont la célébrité fut européenne, aborda avec un égal succès les questions d'art, de politique et de philosophie.

Cornélie Knight, d'origine française, a écrit un ouvrage plein d'érudition, et il est exact de dire qu'elle a fait pour Rome ancienne ce que fit Barthélemy pour Athènes, dans son *Voyage du jeune Anacharsis*.

Madame Guizot, qui s'est fait remarquer par la finesse de ses critiques, par la profondeur de ses jugements et son érudition philosophique, a pris rang parmi les grands moralistes de l'époque.

Une circonstance très-remarquable, c'est que la plupart des femmes auteurs ont consacré leur plume à l'importante question de l'éducation des demoiselles ; leurs écrits ont un caractère particulier, qu'on ne trouve point dans ceux des hommes qui ont traité la même question ; ils respirent cette tendresse maternelle si active, si vigilante, et à laquelle aucun autre sentiment ne saurait être comparé.

Mademoiselle de Sommery a écrit sur l'éducation des jeunes demoiselles, des pages que toutes les mères devraient lire.

Mesdames de Rémusat, Leprince de Beaumont, et plusieurs autres, ont laissé d'excellents ouvrages sur l'éducation des demoiselles, et de précieux enseignements sur la conduite que doivent tenir les femmes.

L'Angleterre s'honore de beaucoup de femmes qui ont écrit ce genre d'ouvrages.

Miss Moore a publié des *Éssais sur l'éducation des jeunes demoiselles*, où l'on trouve des observations très-utiles.

Le *Traité d'éducation pratique*, de miss Edgeworth, est un des ouvrages les plus remarquables sur cette importante matière.

Les *Lettres pratiques* et les *Principes élémentaires de l'éducation*, de madame Hamilton, sont de la plus grande utilité aux jeunes personnes.

Les *Promenades champêtres*, de madame Smith, particulièrement destinées aux jeunes demoiselles, ont pour but de leur inspirer des goûts simples et l'amour de la famille.

L'*Ami des jeunes demoiselles*, de madame Rowson.

Le *Mentor des enfants*, de madame Bonhotte.

Les *Anecdotes pour la jeunesse*, de miss Wackfield.

Les *Lettres sur le bonheur des jeunes demoiselles*, de madame Wells.

Les *Essais adressés aux jeunes femmes*, de madame Griffith, et beaucoup d'autres ouvrages propres à inspirer l'amour de la vertu et l'horreur du vice.

Plusieurs femmes russes, allemandes, italiennes et espagnoles, ont aussi consacré leur plume à des traités spéciaux d'éducation des jeunes personnes. Il est à regretter qu'elles aient été étrangères à la physiologie, à la gymnastique, et surtout à l'hygiène domestique, si utile, si nécessaire aux mères de famille.

L'art dramatique n'est point exclusivement réservé à l'homme, plusieurs femmes l'ont exploité avec succès.

Hrowita, religieuse allemande, a laissé des drames en langue latine rimée ; ces drames ont

été traduits en français par M. Charles Magnin, de l'Institut.

Mesdames Cowley, Inchbald, Griffith, Lenox, Lée Baillie, ont composé de très-bonnes tragédies et comédies.

Anna de Caro, de Séville, et Anna de Castro, ont écrit des comédies estimées des connaisseurs. Mesdames de Genlis, de Graffigny, Motteville, Scudéry, Bawr, ont laissé plusieurs comédies remarquables par l'élégance du style. De nos jours, mesdames George Sand, Ancelot, Waldor, Ségalas, ont prouvé, par d'immenses succès, que la femme pouvait, aussi bien que l'homme, aspirer aux honneurs de la couronne dramatique.

Au nombre des poëtes distingués de notre époque figurent, en première ligne, mesdames Duffrenoy, Tastu, Desbordes-Valmore, Sophie Gay, Émile de Girardin, Anaïs Ségalas, Louise Colet, Eugénie Foa, Mélanie Waldor, Élisa Voïart, Flora Tristan, Clémence Robert, et tant d'autres muses, aux tendres accents, aux vers harmonieux, qui ont révélé à leur siècle combien un cœur de femme recélait d'éloquence, d'amour et de poésie.

Et parmi ces beaux noms, dont se glorifie la France, un nom s'élève plus brillant encore, GEORGE SAND ! C'est qu'en effet, cette femme extraordinaire est arrivée, de plein saut, à ces hautes régions qu'habitent les grandes intelligences, le Génie ! Jamais pinceau ne broya de plus riches couleurs ; jamais plume ne traça des lignes plus harmonieuses, plus poétiques ; et si, parfois, on lui reproche une parole acérée, un amer dédain des choses sociales, on est forcé d'avouer qu'elle possède, au plus haut degré, l'art de peindre les mouvements passionnés du cœur et de l'âme, qu'elle excelle à donner une forme éloquente et sublime aux questions les plus arides de la philosophie. Artiste, poëte, philosophe et politique à la fois, réunissant en elle tous les genres de mérite, cette femme, à jamais célèbre, a éclipsé les plus brillantes réputations des âges anciens et modernes.

Parmi les femmes de génie, nous en avons déjà cité plusieurs, qui se sont proposé, dans leurs écrits, de prouver que les deux sexes étaient égaux par nature, et que, s'il existait une infériorité relative chez la femme, il fallait en accuser l'égoïsme des hommes, qui leur refusent l'instruction, arbitrairement réservée au sexe mâle. Elles se récrient contre la tyrannie de l'homme qui les prive de leur part dans les affaires publiques et les con-

fine dans leurs foyers. Ces femmes-là ont raison de soutenir et de réclamer leurs droits; mais elles ont tort de juger la généralité des femmes d'après elles; car si, en se posant comme principe, elles, qui ne sont que des exceptions, prétendent tirer une conclusion générale, elles pèchent, par cela même, contre la faculté de généraliser.

Il est physiologiquement démontré que les dispositions naturelles de la femme sont différentes de celles de l'homme, non dans l'essence, mais dans les modifications. Certaines facultés sont beaucoup plus actives chez la première que chez l'homme, tandis que certaines autres sont plus développées chez celui-ci que chez la femme: cette différence dépend exclusivement de l'organisation physique, et constitue la loi des compensations.

SECTION XVI.

PEINTURE. — SCULPTURE.

La sculpture, et particulièrement la peinture, ont été cultivées avec succès par un grand nombre de femmes.

Timarète fut, dit-on, la première qui mania le

pinceau ; elle peignit une Diane qu'on plaça dans le temple d'Éphèse.

LALA, femme peintre et sculpteur, jouissait chez les Grecs d'une grande réputation.

JEANNE CORTÉSI fut très-habile dans la miniature.

VICTORINE SIRIÈS, peintre d'histoire, honorée de la protection du grand-duc de Florence.

MARIE MÉRIAN excellait dans l'art de peindre les insectes et les fleurs.

MARIA OSTERWICK peignait également, avec une exquise délicatesse, les insectes, les animaux et les fleurs.

HÉLÈNE PANZACHIE, célèbre paysagiste.

ROSA BONHEUR, dont les tableaux justement estimés, figurent avec honneur aux expositions annuelles.

JULIE ROZÉE, ses peintures très-estimées, brillent surtout par la finesse du coloris.

Propertia Rossi, de Bologne, sculpta des bas-reliefs très-estimés des connaisseurs.

Mademoiselle Collot modela le buste colossal de Pierre-le-Grand.

Il existe aujourd'hui un assez grand nombre de femmes sculpteurs, qui, chaque année, exposent au Musée leurs charmantes créations. Parmi elles, on distingue mademoiselle Zimmerman et mademoiselle de Beauvau.

Mademoiselle Vallayer-Coster fut reçue, à dix-neuf ans, membre de l'Académie de peinture ; ses tableaux sont très-estimés.

Madame Lebrun s'est fait une grande réputation par son talent pour le portrait.

Madame de Mirbel a été surnommée la reine de la miniature ; ses portraits sont estimés à une haute valeur.

Madame Jaquotot, justement célèbre par ses admirables peintures sur porcelaine. Outre son talent supérieur en ce genre de peinture, elle était excellente musicienne.

Mademoiselle Adèle Ferrand, citée pour ses tableaux de genre.

Nous ne saurions dénommer toutes les charmantes artistes qui honorent le pinceau. Dans la seule ville de Paris, on pourrait en compter plus de cent, dont le mérite est incontestable. Cependant, nous ne saurions oublier mademoiselle Wagner, dont les peintures de fleurs sont ravissantes. — Mademoiselle Bianchi, qui pour ses pastels, a obtenu la médaille d'or et plusieurs mentions honorables.

SECTION XVII.

ART DRAMATIQUE. — CHANT. — MUSIQUE. — DANSE.

Considérée sous un autre aspect, la femme est beaucoup plus vraie que l'homme, beaucoup plus énergique dans la manifestation extérieure de ses sensations intimes ; c'est pourquoi elle excelle dans la déclamation, la musique, la danse et la mimique. Nos contemporaines, Duchesnois, Georges, Rachel, Mars, Fix, Brohan, Plessy, Déjazet, ces reines du théâtre ; — Malibran, Alboni, Tédesco, Grisi, Cruvelli, Sontag, Damoreau-Cinti, Falcon, Stolz, Pauline Garcia, Laborde, Ugalde, Wertemberg, Darcier, Ponchard, Miolan, Lefè-

vre, Duprez, Nau, Daubrée, Poinsot, ces muses aux notes pures et mélodieuses; — Taglioni, Carlotta Grisi, Cerrito, Essler, Rosati, Dumilâtre, Priora, ces gracieuses déesses de la danse, sont une preuve vivante de l'excellence de la femme dans les arts scéniques.

A égalité de talents, le meilleur acteur ne provoquera point un aussi ardent enthousiasme que l'actrice. Cette supériorité de la femme sur l'homme dépend de son esquise sensibilité, de son impressionnabilité, de la puissance irrésistible de ses yeux, de l'inépuisable jeu de sa physionomie, de l'étonnante flexibilité de sa voix; enfin, de sa facilité à saisir la pensée du poëte ou du compositeur, à s'en pénétrer et à la rendre comme si elle lui appartenait. Cette harmonieuse éloquence de l'organisation féminine, qui la rend le miroir fidèle des impressions du cœur et de l'âme, est la source des plaisirs variés que nous procure la société des femmes.

La composition musicale a aussi ses illustrations féminines.

Madame Jaquet de la Guerre a laissé un opéra, plusieurs cantates admirées de Mozart, et un *Te Deum*.

Mademoiselle Bertin fit jouer, il y a déjà plusieurs années, un opéra de sa composition, où l'on remarquait de délicieuses mélodies ; il est à regretter que cette dame n'ait pas persévéré dans la carrière musicale.

Mademoiselle Pujet a produit un opéra-comique, et nous donne, chaque année, un charmant album de romances qui font les délices des soirées.

Madame Victoria Arago marche heureusement sur les traces de sa devancière, et a déjà publié plusieurs albums pleins de sentiment.

Madame Mélanie Dentu, dont les compositions offrent de si remarquables contrastes de grâce touchante et d'énergie puissante, a pris rapidement sa place parmi nos musiciennes en réputation.

Le piano et l'orgue comptent une foule de sujets distingués parmi les femmes ; il suffira de nommer mesdames Pleyel, Farrenc, Wartel, Coche, Massart, de Barival ; mesdemoiselles Martin, Clauss, de Halleville, Matmann, Goddillon, de Lalanne.

Plusieurs femmes se sont fait un nom comme violonistes. Les jeunes Milanollo, à peine âgées de dix et onze ans, étonnèrent, il y a quelques années,

le public parisien, et le charmèrent en exécutant, sur le violon, avec une pureté remarquable, les morceaux les plus difficiles. — Mademoiselle Bertrand opère sur la harpe de véritables prodiges.

Notre Conservatoire couronne tous les ans de jeunes demoiselles du premier mérite en musique vocale et instrumentale. — La musique faisant aujourd'hui partie de l'éducation des jeunes demoiselles, il n'est point de ville, en France, qui ne possède une ou plusieurs pianistes de très-bonne force.

SECTION XVIII.

CONCLUSION ANALYTIQUE.

Ainsi, partout et en tout, la femme égale l'homme, et très-souvent le surpasse. Nous croyons fermement que si l'éducation des jeunes demoiselles, si étroite, si routinière, si défectueuse en tout pays, devenait plus large, plus sérieuse, et développait les élans de la raison au lieu de les comprimer, nous croyons que le nombre des femmes lettrées et philosophes (ce qui ne les empêcherait pas d'être bonnes épouses et bonnes mères), augmenterait considérablement.

Le burin de Clio a gravé, au Temple de Mémoire, les noms de toutes les femmes célèbres de

l'antiquité et des temps modernes : mais selon nous, ce n'est point encore assez ; leurs concitoyens auraient dû leur élever un monument qui témoignât de leur admiration et de leur reconnaissance ; un monument sur lequel chaque femme, jetant les yeux en passant, eût retrempé son âme et fortifié son esprit à de glorieux souvenirs. Les grands hommes, en France, ont bien leur *Panthéon*, pourquoi en priver les femmes ? Le courage, l'intelligence, le génie n'ont point de sexe ; l'immortalité est pour tous ceux qui l'ont méritée.

Résumons notre éloge des femmes par une rapide analyse de leurs facultés, de leurs vertus et de leurs défauts. — La femme, excellente et dangereuse créature, ange de douceur et de sensibilité, type frappant de bonté, de malice, d'attachement et d'inconstance, de modestie et de vanité ; toujours excessive dans ses passions, bonnes ou mauvaises. Douée de finesse et de perspicacité, la femme supplée à la force qui lui manque par les ressources de son esprit ; elle possède un arsenal complet de répliques et d'à-propos ; dans les circonstances difficiles, elle conserve un admirable sang-froid, un aplomb imperturbable, et, au be-

soin, le mensonge sort si gracieux de sa bouche, qu'on est forcé de le prendre pour une vérité.

Tantôt rusée, coquette, sylphide séduisante et légère, elle vous attire, vous entraîne et vous échappe au moment où vous croyez la saisir; si, fatigué de l'inutilité de vos poursuites; si, maudissant ses dédains ou ses caprices, vous lui jetez une menace d'abandon, nouvelle Circé, d'un sourire elle vous ramène à ses pieds, vous entoure de ses enchantements, fait glisser sur vos nerfs les joies du ciel ou les tortures de l'enfer. Tantôt, vertu sévère, d'un geste elle vous intimide et vous glace d'un regard; c'est lorsque vous la croyez vaincue qu'elle se relève plus fière, plus superbe que jamais, et vous commande, en reine, obéissance et respect; d'autres fois elle s'abandonne à vous comme un enfant.

Ouvrez l'histoire du genre humain, observez attentivement les femmes dans les mille nuances qu'elles offrent, et cherchez si quelque autre être, sur la terre, subit d'aussi nombreuses, d'aussi complètes métamorphoses. Nymphes séduisantes, vous les voyez former des chœurs de danse sur les rives fleuries de l'Ilyssus. — Chastes et timides, elles marchent les yeux baissés dans les cérémonies du culte et jonchent le sol de fleurs. — Bacchantes échevelées, l'œil en feu, elles font bruyamment

retentir l'air de leurs cris aux fêtes de Bacchus. — Odalisques voluptueuses dans les harems d'Orient, et vertus austères dans les cloîtres d'Occident. — Épouses et mères, bravant la mort pour leurs maris ou leurs enfants. — Guerrières intrépides, audacieuses, ou faibles créatures s'évanouissant au moindre bruit. — Esclaves résignées chez les peuples barbares, et maîtresses impérieuses chez les nations civilisées. — Anges créant et détruisant tour à tour, allumant la vie par l'amour, et l'éteignant dans l'abus des voluptés; les femmes sont tout ce qu'on veut qu'elles soient, et finissent par faire tout ce qu'elles veulent.

La femme, étonnant assemblage de force et de faiblesse, de résignation, de dévouement, de haine et d'amour; sous sa frêle et délicate enveloppe se cache une âme pétrie de nobles sentiments ou de noires perfidies, bat un cœur plein de courage, de folles terreurs et de superstitions. Telle femme affronte aujourd'hui les plus grands dangers, qui demain se brisera au moindre choc, frissonnera au contact d'un duvet. Telle femme qui ne s'imposerait point aujourd'hui le sacrifice d'un léger plaisir pour vous sauver d'un grand péril, demain exposera sa vie pour une bagatelle.

Oh! qui se flatterait de connaître à fond une nature de femme! quel observateur assez péné-

trant pourrait sonder les abîmes de son cœur ! quel peintre assez habile pourrait arrêter des traits aussi mobiles, fixer des formes et des nuances si vaporeuses ! La synthèse et l'analyse tombent elles-mêmes devant ce caractère, insaisissable dans ses rapides transformations, dans ses oscillations et ses contrastes, dans tous ses mystérieux détails.

La Chaussée a écrit :

La femme est une espèce à qui rien ne ressemble ;
C'est tout bien ou tout mal, ou tous les deux ensemble.
Est-elle vertueuse, elle l'est à l'excès,
Sa sagesse devient un véritable accès ;
La modération lui paraît insipide,
C'est toujours à l'extrême où son penchant la guide.

Portons d'un autre côté nos regards, examinons le rôle sublime de la femme à l'égard de l'homme, sa sollicitude, ses bienfaits et son dévouement perpétuel.

C'est la femme qui nous porte dans son sein, qui nous donne la vie, nous allaite et veille sur notre berceau ; c'est elle qui dirige nos premiers pas et nous apprend à balbutier nos premiers mots ; c'est elle qui reçoit et nous rend notre premier sourire, qui essuie nos premières larmes ; elle éloigne les dangers qui entourent notre enfance, dissipe nos chagrins et prépare nos plaisirs ;

c'est elle qui, plus tard, partage nos travaux, en allége le poids et devient une moitié de nous-même ; ses bras nous ont tenus dans l'enfance, ils nous servent d'appui dans la vieillesse. Lorsque les derniers horizons de la vie se déroulent à nos yeux, c'est sa main que nous pressons dans une dernière étreinte, et, sur notre tombe déserte, c'est elle encore qui vient répandre des larmes et jeter quelques fleurs. O femme ! la nature semble avoir confié l'homme aux inépuisables soins de ta tendresse ; l'humanité entière s'honore de tes bienfaits, et l'ingratitude même est forcée de les reconnaître.

Pour sentir la douleur d'autrui, elle n'a qu'à la voir ; les paroles qui consolent, les prévenances, les soins qui soulagent, elle les possède naturellement. Quiconque souffre a droit à son intérêt, à sa pitié. Lorsqu'elle ne peut aider matériellement l'infortune, elle la soulage moralement. Jetées au milieu de nos haines, de nos passions, les femmes cherchent toujours à les modifier, à les endormir. C'est par la femme que les nobles sentiments, les élans généreux et les procédés pleins de délicatesse s'acclimatent dans un pays, se naturalisent chez un peuple ; ce sont elles qui adoucissent les mœurs farouches et civilisent les instincts grossiers. Que deviendrait la société si les femmes s'en reti-

raient?... Alors, que de maux, que de souffrances sans pitié; que d'angoisses et d'infortunes sans espoir de soulagement!

Oh! de combien de respect, d'admiration et d'hommages devrait être entourée la femme qui guérit les plaies de notre cœur et jette quelques fleurs sur le sol aride de la vie; de combien d'amour et de reconnaissance ne devrait-elle pas être l'objet? Providence de la famille, déesse tutélaire du foyer, la femme prévoit tout et veille à tout. L'homme ne peut se passer d'elle; un instinct puissant lie son existence à la sienne; il a besoin de la voir, de l'entendre; il franchit tous les obstacles, se résigne à des années de souffrance pour mériter et obtenir son amour. C'est pour elle qu'il convoite la fortune et la gloire, car elle est le but de ses désirs; c'est elle qui prolonge ses veilles et remplit son sommeil de rêves délicieux; c'est elle qui parfume l'air qu'il respire; enfin, elle est le charme de son cœur, l'idole de son âme, l'espoir et le bonheur de sa vie.

Enfant, qu'elle est gentille, intéressante dans ses jeux, préludant, avec ses poupées, aux tendres soins qu'elle doit donner un jour.

Vierge, qu'elle est pure! On admire la fraî-

choeur de ses charmes naissants; on aime à respirer les parfums d'innocence qui l'environnent; on envie le bonheur de lui plaire et de fixer son choix.

Amante, qu'elle est belle, ravissante! que d'éloquence sur ses lèvres et de mélodie dans sa voix! Son sourire, qu'il est enivrant! et ses yeux!... l'étincelle en jaillit, vous frappe et vous consume.

Mère, qu'elle est sublime! Tendrement expansive dans ses joies et résignée dans sa souffrance; on aime à la voir, au sein de sa famille, prévenir, écarter les dangers, veiller et satisfaire à tous les besoins.

Ainsi, on l'aime dans son enfance; elle plaît par sa gentillesse, amuse par son babil. Oh! qu'il est intéressant le babil de cette jolie petite fille; ses questions multipliées, ses sauts d'une idée à l'autre, ses phrases commencées et interrompues, ses inflexions de voix, ses mille démonstrations bruyantes, annoncent qu'elle commence la vie et que tout est beau pour elle; heureux âge!...

On l'aime à seize ans, mais c'est d'amour; on l'idolâtre, on lui prodigue l'encens de l'adoration

Qu'elle est puissante! alors qu'elle résume dans un baiser, toutes les jouissances, toutes les voluptés de la vie... qu'elle verse dans nos cœurs cette ivresse délirante qui réduit nos sens à un seul, celui du bonheur... Alors, qu'elle est puissante! Homme, tu n'es que son esclave! à ses pieds, prosterné, tu l'admires, tu l'adores plein de soumission et d'espoir; elle est l'ange de tes rêves et la divinité qu'invoque tes ardentes prières.

On l'aime à l'âge mûr, mais c'est d'amitié; on l'estime, et les doux souvenirs qu'elle a laissés dans notre âme nous la rendent encore plus chère.

Dans son enfance elle intéresse,
On doit l'aimer dans son printemps,
La soutenir dans sa vieillesse,
La respecter dans tous les temps.

Compagne inséparable de l'homme, ô femme! tu es la fleur qui sourit à sa naissance, qui parfume sa vie et se penche sur sa tombe : l'homme doit t'aimer toujours, te bénir, te glorifier!

Il faut t'aimer dès qu'on te voit paraître,
C'est un désir qu'on ne peut modérer;
Plein du bonheur que ta beauté fait naître,
L'homme vaincu te reconnaît pour maître,
O femme! il faut t'aimer, soupirer, t'adorer.

Il faut t'aimer lorsque tu prends ta lyre
Et qu'on l'entend sous tes doigts murmurer;

Lorsque ta voix suavement soupire
Un chant d'amour; alors, avec délire,
O femme! il faut t'aimer, t'écouter, t'adorer.

Il faut t'aimer, t'aimer à la folie,
Quand tes beaux yeux nous ont dit d'espérer.
En te voyant si tendre, si jolie,
Le cœur s'enflamme et la tête s'oublie...
O femme! il faut t'aimer, te plaire, t'adorer.

Il faut t'aimer lorsqu'un charmant sourire
Vient mollement sur tes lèvres errer,
Nouvelle Armide en l'art de nous séduire,
A toi des cœurs, à toi le doux empire,
O femme! il faut t'aimer, t'obéir, t'adorer.

COMME ON DOIT AIMER.

Essayons maintenant de dire comment les femmes veulent qu'on les aime; apprenons à ceux qui l'ignorent, combien il faut de délicatesse et de poésie dans notre amour pour toucher leur cœur et nous en faire aimer. Choisissons l'exemple d'un jeune homme qui aime pour la première fois et qui, transporté de bonheur, dit à l'objet de son chaste amour :

Je t'aime!

Ce mot renferme toutes les joies du ciel; c'est la note la plus harmonieuse qui ait jamais caressé

nos oreilles. Je t'aime comme la jeune fille aime ses longs cheveux, sa fraîcheur et les trésors de sa beauté ; comme l'abeille aime l'ambroisie des fleurs et Zéphyre à parfumer ses ailes au sein des roses. Je t'aime comme les oiseaux aiment le printemps ; comme l'alcyon aime les tièdes rivages ; comme l'odalisque aime ses parures ; comme le prisonnier aime la liberté ; comme Narcisse adorait sa ressemblance ; enfin, je t'aime comme mes yeux et plus que ma vie ; car tu résumes tous les bonheurs que j'ai rêvés, et, sans toi, la vie me serait un fardeau.

Oh ! à ton tour, aime-moi comme je t'aime, de toutes les puissances de ton cœur et de ton âme. Il est si doux d'aimer ; si doux de voir son amour partagé !

Aimons, aimons-nous, ma charmante ; aimer, c'est la science divine dont nous ne connaissons que les premiers mots.

CHAPITRE IV.

PENSÉES, MAXIMES ET RÉFLEXIONS CONCERNANT LES FEMMES, TIRÉES EN PARTIE DE DIVERS OUVRAGES, ET, EN PARTIE, PROPRES A L'AUTEUR.

Partant du principe de la conformité et de l'homogénéité cérébrale chez l'un et l'autre sexe, la plupart des physiologistes et des philosophes reconnaissent à la femme une aptitude intellectuelle égale à celle de l'homme ; d'où il résulte que la femme peut remplir tous les emplois, hormis ceux qui sont opposés à la délicatesse de sa constitution. Mais, il faut dire encore à l'avantage de la femme, qu'elle surpasse l'homme par la vivacité de sa conception, par sa promptitude à tout saisir ; elle apprend sans étude ce que l'homme n'acquiert qu'avec beaucoup de travail. Nous croyons inutile de faire observer que toutes les femmes, de même que

tous les hommes, ne sont point propres aux arts et aux sciences; mais, dans le cas d'aptitude égale des deux côtés, si l'on poussait la femme dans la voie des arts comme on pousse l'homme, il est très-probable qu'elle deviendrait au moins aussi habile que lui. Or, si les femmes sont inférieures aux hommes sur ce point, c'est l'éducation routinière qu'on leur donne qu'il faut en accuser, et non le défaut d'aptitude. Voyez, dans tous les pensionnats de jeunes demoiselles, si l'on ne s'applique pas davantage à développer l'esprit superstitieux que la liberté de penser ; dès le bas âge, on étouffe la raison en développant presque exclusivement la mémoire et l'imagination ; on sature le cerveau de faits merveilleux, impossibles; on y incruste d'absurdes croyances, tandis que le jugement est condamné au repos; alors, et pour toute la vie, les hautes facultés intellectuelles sont frappées de stérilité ; car la croyance au merveilleux, autrement dit la superstition, est l'éteignoir de l'esprit.

Le reproche de légèreté, d'inconstance, de versatilité, qu'on adresse aux femmes, est-il fondé? Oui, s'il porte sur certaines choses, certains objets, tels que rubans, bijoux, parures, modes, bals, théâtres, etc. ; mais, pour ce qui regarde les choses de sentiment, les affections du cœur, nous répondrons: Non! En effet, qu'on se donne la peine

de compulser les fastes de l'amour, de la tendresse filiale et maternelle, du dévouement conjugal, et l'on acquerra la certitude que, pour une femme inconstante, égoïste, on rencontre des milliers d'hommes entachés de ces vices. L'ingratitude de la fille envers ses père et mère est fort rare, tandis que l'ingratitude des garçons n'est malheureusement que trop commune. L'indifférence de la femme pour ses enfants est si exceptionnelle qu'on la regarde comme une monstruosité, pourrait-on en dire autant de messieurs les hommes? Enfin, dans les cas d'inconstance de la femme, si l'on remonte à la source, on découvre que c'est l'homme qui en est, presque toujours, la cause occasionnelle. De même pour la jalousie : les femmes jalouses sont peu nombreuses ; et il n'est peut-être point d'homme qui n'ait senti, au moins une fois en sa vie, le poison de la jalousie lui dévorer le cœur.

—

Nous avons vu que le cerveau des femmes était parfaitement semblable à celui des hommes ; mais, dans le cœur des premières, il y a une fibre de plus? celle du sentiment.

—

En fait de sentiment, les femmes sont inappréciables; en fait de tendresse, elles ne sauraient être trop appréciées.

—

La femme est entraînée instinctivement vers tout ce qui est beau, élégant et soigné. Dès l'enfance elle aime à se parer, et son goût pour la parure ne fait qu'accroître avec les années; elle se façonne promptement et avec facilité aux usages du monde; elle acquiert de bonne heure ces formes agréables et élégantes, ces manières douces et polies qui charment les plus indifférents; enfin, elle est l'ornement des sociétés, dans un âge où les jeunes gens sont ordinairement grossiers et livrés à un embarras qui tient de la gaucherie.

—

L'empire de la femme est un empire de douceur et d'amour, ses ordres sont des caresses; ses menaces des pleurs; elle doit régner dans la maison comme un ministre dans l'État.

—

Les femmes sont la plus fine porcelaine du genre

humain; très-casuelles, il faut les ménager et ne point les mettre à de trop fortes épreuves.

—

La femme est un trésor inappréciable de tendresse et d'amour; c'est la fleur qui exhale le plaisir, le calice qui contient le bonheur.

—

Si l'homme est la plus belle fleur de la création, la femme en est le parfum.

—

La femme est la manne divine, le rayon d'amour qui féconde et vivifie; elle est la douce lumière dont le reflet dore l'existence de l'homme.

—

Entre les choses les plus parfaites de la nature, il n'y a rien qui plaise plus aux yeux des hommes que la vue d'une belle et jolie femme.

—

Les charmes de la femme ont un effet tellement sûr, qu'un moraliste a eu raison de dire: Qu'on

donne à une femme aimable l'homme le plus indifférent, le plus impérieux, elle fera de lui tout ce qui lui plaira de faire, pourvu qu'elle ait de l'esprit, assez de beauté et peu d'amour.

—

Pourquoi Dieu aurait-il donné aux femmes l'amabilité, les grâces et la beauté, si ce n'était pour rendre heureux les hommes?

SUR L'ESPRIT.

Les grâces et l'esprit donnent la vie à la beauté; la femme qui n'est que belle ressemble à ces bijoux faux, montés avec art, qui fixent les regards par leur éclat, mais dont on reconnaît bientôt le peu de valeur.

—

Ce qu'on nomme l'esprit est plus naturel aux femmes qu'à l'homme.

—

L'esprit et le savoir des hommes sont plus souvent en défaut que le simple bon sens des femmes.

—

L'esprit des femmes est comme les arbres d'Eden, qui produisaient de beaux fruits sans culture.

—

L'esprit des femmes ressemble à leur corps ; il est beaucoup plus délicat que celui des hommes.

—

L'esprit est comme la lumière du soleil : il éclaire les uns, éblouit les autres, et répand autour de quelques individus un éclat de réverbération qui les décore.

—

Les femmes embellissent leurs écrits du coloris de leur amabilité.

—

Chez les femmes, les idées s'arrangent plutôt par sentiment que par réflexion.

—

Les femmes ont naturellement l'avantage de

mieux parler que les hommes, leurs expressions sont fines, délicates, tendres et spirituelles.

—

Les femmes doivent se défier du bel esprit; car, s'il les fait voguer un moment à pleines voiles, pour elles le naufrage est à craindre.

—

La femme qui vise incessamment au bel esprit fatigue ses auditeurs et se rend à charge.

—

Une femme d'esprit sans amour-propre fait les délices de ceux qui la fréquentent.

—

On peut briller par les parures, mais on ne saurait plaire que par l'esprit. C'est l'esprit qui vivifie le corps, qui anime et embellit la physionomie.

—

Les agréments de l'esprit sont aussi nécessaires

à la beauté que les désirs sont nécessaires à l'amour.

—

Le cœur et l'esprit ne mettent pas toujours leurs intérêts en commun.

—

Le cœur devrait être le sanctuaire de la vertu, et il ne l'est souvent que du vice.

—

On fait plus d'heureux par le cœur que par l'esprit.

—

L'on a dit, avec raison, que les femmes faisaient les mœurs d'une nation. Donnez aux femmes les talents qui leur conviennent, les mœurs et les vertus qu'elles doivent avoir, et les hommes seront vertueux.

—

Les femmes sont les protectrices naturelles de l'homme : elles veillent sur son enfance, se dé-

vouent pour lui et la famille; dans l'âge mûr elles le soignent, et le soutiennent dans sa vieillesse.

—

Une femme qui remplit bien sa destinée de femme est pour l'homme un ange tutélaire.

—

Les femmes ont cela de commun avec les fruits : si on les entasse, elles se gâtent. Aussi, une femme de bon sens évite les réunions composées exclusivement de femmes.

—

Une femme aimable ne vieillit jamais.

—

Il y a des femmes qui sont belles sans en avoir la réputation ; d'autres qui professent l'état de jolie femme sans aucun titre pour y prétendre; cela dépend du rôle qu'on a pris et du but qu'on s'est proposé d'atteindre en entrant dans le monde.

—

Les femmes qui ont passé l'âge de plaire ne

savent comment remplir le vide qu'elles remarquent autour d'elles, vide affreux qui augmente chaque jour. Elles éprouvent l'amer chagrin de n'être plus louangées, de n'être plus aimées, et sont aux prises avec les ennuis d'une vie oisive. C'est pourquoi il meurt beaucoup plus de femmes du monde, à l'âge de retour, que de femmes du peuple.

SUR LA PUDEUR ET LA MODESTIE.

La pudeur est cet instinct naturel que possède la femme, afin de réfréner les besoins trop impérieux de l'homme. La pudeur sert à jeter un voile sur les intentions finales de la nature. La pudeur est une qualité si essentielle au beau sexe, qu'on ne saurait voir sans dégoût les femmes qui s'en dépouillent.

—

La vraie pudeur est une des perfections de la femme ; mais la pudeur qui s'effarouche au moindre chuchotement est une pudeur d'emprunt.

—

Brillant de son propre éclat, la pudeur commande à la fois l'admiration, le respect et l'amour;

elle est à la beauté ce que la modestie est au vrai mérite.

—

La pudeur est le plus bel ornement de la femme, malheur à qui la perd !

—

La pudeur est le secours que la nature donne aux femmes pour soutenir leur faiblesse.

—

La modestie naît du mérite, la présomption et l'orgueil naissent de la médiocrité.

—

La modestie est au mérite ce que les ombres sont aux figures d'un tableau.

—

La modestie est une qualité sociale indispensable aux hommes comme aux femmes.

—

La modestie, dans les bornes convenables, est

une heureuse qualité ; mais la modestie outrée est ou une affectation ou une faiblesse d'esprit.

—

La modestie extérieure ne prouve pas toujours qu'on soit exempt d'orgueil.

—

La modestie est, parfois, la coquetterie du mérite.

COLÈRE. — VANITÉ. — ORGUEIL.

La vanité, l'orgueil et la colère sont de grands défauts qui déparent la beauté.

—

La colère devrait être expulsée, par la raison, du cœur des femmes, parce qu'elle altère leurs traits et trahit leur caractère. La femme sage sait réprimer les emportements de l'amour-propre blessé.

—

La femme orgueilleuse est insupportable, même à ses rares amis ; la femme vaniteuse n'est jamais

satisfaite : plus elle reçoit d'hommages, plus elle en désire.

—

La vanité fait faire aux femmes plus de chutes que l'amour.

—

Les vertus de la femme sont d'autant plus estimables, qu'elles ne sont point stimulées par des récompenses qu'obtiennent les hommes en pareil cas.

DIVERSES.

L'empire que la femme aura fondé sur la douceur et l'indulgence sera durable et puissant.

—

La femme vertueuse et résignée finit toujours par avoir une grande influence sur l'homme le plus méchant.

—

La conduite d'une femme estimable la dispense de se justifier des calomnies dirigées contre elle.

—

La femme a sur l'homme le même empire que le cœur a sur l'esprit.

—

Ce n'est jamais par les sens que se perdent les femmes; la cause de leur chute est toujours le cœur, l'imagination ou la vanité.

—

Une femme honnête, sensible et jolie, est un des chefs-d'œuvre de la nature ; c'est le plus beau présent que le ciel ait fait à l'homme ; il doit donc en sentir tout le prix, et s'en rendre digne tous les jours de sa vie.

—

Un des rôles de la femme est de plaire, car en plaisant elle se fait aimer, et être aimée est tout pour elle.

—

Rien n'embellit plus une femme que le désir de plaire puisé dans le besoin d'aimer.

—

Les désirs sont les ressorts qui mettent les pas-

sions en mouvement. Otez à la femme le désir de plaire, alors elle devient maussade, car c'est ce désir qui la rendre aimable, gracieuse et adorable.

—

Les femmes ont, en général, un désir de plaire qui l'emporte sur tous les autres. Ce désir, de même qu'une affection héréditaire, se transmet de la mère à la fille et de la sœur à la sœur.

—

O femmes ! cherchez toujours à plaire, et vous serez toujours aimées.

—

La destination des femmes étant de plaire et d'être aimables, les hommes indifférents à ces qualités sont des êtres bornés.

—

La flatterie est un encens perfide que les hommes, et surtout les femmes, respirent avec bonheur. On a l'air de mépriser les flatteries, et personne ne se fâche sérieusement contre les flatteurs.

—

Les hommes éprouvent tous les jours qu'il est plus facile de médire des femmes que de ne point les aimer.

—

La flatterie est un dangereux poison pour les femmes : une femme qui aime à respirer l'encens que lui prodiguent de fades adulateurs, et qui se complaît dans les adorations des hommes, est une femme qui se prépare des regrets pour l'avenir.

—

Si les femmes pouvaient se persuader que la flatterie est le voile de la fausseté, elles se défieraient des flatteurs.

—

Les femmes rencontrent parmi les hommes plus de flatteurs que d'amis, et parmi les femmes plus d'envieuses que d'amies. Or, les flatteurs sont à craindre et les envieux à redouter.

—

L'indiscrétion, plus transparente que le cristal, trahit les secrets. C'est pourquoi les indiscrets sont à fuir.

—

Une femme doit respecter l'opinion, parce qu'une femme est perdue lorsque l'opinion publique est contre elle.

LE CŒUR DES FEMMES.

Le cœur de la femme est un mystère dont il ne faut point chercher l'explication.

—

Le cœur de la femme est un abîme qu'on ne peut sonder ; c'est bien souvent une mine féconde que l'homme ne sait pas exploiter.

—

Si parfois la femme est dissimulée, la faute en est à l'homme.

—

La femme doit toujours se défier de son cœur, à cause de son excès de tendresse et de sensibilité.

—

Le cœur d'une femme peut se fermer à l'amour, à la coquetterie jamais.

—

La femme a naturellement le cœur plus républicain que l'homme.

—

Plus les femmes sont oisives, et plus leur cœur est occupé.

—

Chez les femmes, le langage du cœur est des plus éloquents ; il ne faut qu'un peu de sensibilité pour le comprendre.

—

Le miel se trouve dans le calice des fleurs et sur les lèvres de la femme ; l'abeille s'attache aux unes, les hommes aux autres.

—

Le soleil et la femme se complètent mutuellement : l'un fait naître les jours, la femme les embellit.

—

La femme est le doux astre qui échauffe la vie de l'homme ; sans elle la vie n'aurait point d'excitant et s'écoulerait dans l'indifférence.

—

SUR L'IMAGINATION.

La femme a plus d'imagination que de raisonnement, et cela parce qu'on cultive l'une et qu'on néglige l'autre.

—

C'est dans l'imagination qu'existent toutes les nuances insaisissables de la beauté des femmes.

—

L'imagination restitue aux femmes ce que le positivisme leur enlève. En étendant les bornes des perfections de la femme, l'imagination recule celles de son empire.

—

L'homme qui n'a point d'imagination pour les femmes est une brute; car c'est l'imagination qui pare la beauté de tout le piquant des grâces, de tous les attraits de la volupté.

—

L'imagination des femmes une fois exaltée, les entraîne vers l'homme sans mérite, quelquefois vers l'homme vicieux; elles en font leur idole et se préparent alors un avenir de douleurs.

—

Chez beaucoup de femmes, l'imagination fait office du cœur et des sens.

—

Beaucoup de femmes prennent les élans de leur imagination pour les impulsions du cœur, et croient éprouver les transports de l'amour lorsqu'elles ne font que les rêver.

—

Il serait aussi difficile de fixer l'imagination des femmes que de fixer les modes.

DIVERSES

Les femmes courent incessamment après l'idéal et poétisent l'inconnu, c'est pourquoi leurs déceptions sont nombreuses et amères.

—

Les femmes attirent par le plaisir, mais ne retiennent que par le refus.

—

Les femmes ne doivent jamais abuser des plaisirs, parce que cet abus est à l'esprit ce qu'une

indigestion est à l'estomac. Aussi, voit-on beaucoup de femmes du monde s'ennuyer d'être heureuses.

—

Il ne faut point toujours juger les femmes d'après leurs premiers pas dans la vie : telle a paru avoir l'âme vicieuse, qui n'avait qu'une imagination déréglée ou une faiblesse de caractère cédant au mauvais exemple.

—

La femme la plus galante peut devenir, par ses seules réflexions ou par une circonstance fortuite, la femme la plus vertueuse et la plus fidèle.

—

L'exemple est la plus sûre, la meilleure des leçons ; c'est pour cela que l'homme qui possède une femme aimable, aimante et bonne, doit toujours lui donner l'exemple des vertus.

—

L'éloge d'une femme par une autre femme cache souvent une perfidie.

—

La femme ne sert jamais plus mal ses intérêts que quand elle veut changer le rôle de son sexe.

—

L'homme qui n'est point l'ami des femmes donne une aussi triste idée de son esprit que de son cœur.

—

Les femmes se présentent sous tant d'aspects variés, qu'on ne doit pas s'étonner d'entendre divaguer les hommes sur leur compte.

—

L'étude de la femme est très-difficile à l'homme du monde, qui rarement vient à bout de la connaître ; les femmes, au contraire, n'ont pas besoin d'étudier l'homme : le plus souvent elles le devinent

—

L'esprit religieux dégénère souvent, chez la femme, en bigoterie, quelquefois en fanatisme : alors, c'est l'abrutissement de l'esprit.

—

La bigote est haineuse, méchante ; la fanatique est emportée, furibonde; la vraie piété est calme, indulgente et discrète.

—

On rencontre des tigresses parmi les femmes fanatiques ; la raison dit de les fuir.

—

Une femme pieuse et éclairée aime Dieu et son mari ; une dévote n'aime que son confesseur ; une bigote aime son confesseur et ses amants.

—

Les femmes sont rarement incrédules sur le compte de leurs charmes.

—

La femme la plus sévère est favorablement disposée pour ceux qui font l'éloge de sa beauté.

—

Ce n'est presque jamais par les sens que faiblissent les femmes, car elles peuvent leur com-

mander. Il n'en est pas de même des hommes; c'est toujours par les sens qu'ils sont faibles.

—

La plupart des femmes succombent plutôt par faiblesse que par passion, d'où il résulte que les hommes les plus entreprenants et sans amour, réussissent bien mieux que les hommes timides et véritablement amoureux.

—

Le grand ridicule de vieilles femmes qui ont été jolies, c'est d'oublier qu'elles ne le sont plus.

—

Les femmes remontent rarement aux causes, mais elles devinent les effets avec une étonnante sagacité; c'est pour cela que les anciens leur accordaient l'esprit prophétique.

—

Le caprice est parfois un auxiliaire de la beauté. Une femme capricieuse ressemble à ces temps de giboulées pendant lesquels il pleut, grêle, vente et

tonne à la fois ; mais bientôt le ciel s'éclaircit, et l'on peut de nouveau en contempler le riant azur.

—

On a dit, peut-être avec raison, que les femmes ne s'aiment ordinairement entre elles que lorsqu'elles ont dit adieu à l'amour.

—

Si l'amitié des hommes se rompt par une femme, l'amitié des femmes se brise plus facilement par la présence d'un homme.

Deux poules vivaient en paix;
Un coq survient t la guerre s'allume.

Chez la femme on doit rechercher l'amour à dix-huit ans, l'amitié à trente, et la bienveillance à quarante.

—

L'absence est l'époque de l'inconstance des femmes, le retour est l'époque des regrets.

—

On veut généralement que la curiosité soit un

des défauts de la femme ; mais combien d'hommes y sont enclins !

—

La curiorité est le plus cruel antagoniste de la modestie.

—

L'homme est peut-être encore plus que la femme un mélange de vertus et de vices, de force et de faiblesse, de talents et d'ignorance, d'orgueil et de modestie, de grandeur et de bassesse.

—

La générosité de l'homme n'est souvent qu'une ambition déguisée, laissant de côté de petits intérêts pour de plus grands ; tandis que la générosité de la femme est toujours désintéressée.

—

La femme est généralement bienfaisante, parce qu'elle tire de son cœur les vertus que l'homme n'obtient que de la philosophie.

—

La bienfaisance est, pour les hommes, un devoir ; pour les femmes, elle est un besoin. La femme assiste et console. L'homme est bienfaisant par raison, la femme est bienfaisante par instinct.

SUR LE MARIAGE.

Le mariage est pour les femmes le complément de la vie. Chez la plupart des nations, la femme mariée est honorée, la vieille fille est mal regardée. La première commande le respect, la seconde n'inspire que pitié. (Voyez la *Philosophie du Mariage* (1).

—

La bonne mère est l'honneur de son sexe, l'idole de sa famille, l'objet des plus doux égards. — La mauvaise mère était figurée, chez les anciens, par le génie du mal.

—

Pour être heureuse en mariage, les femmes de-

(1) *Philosophie du Mariage*, intéressant ouvrage qui devrait être lu de toutes les personnes mariées, parce qu'il est le Code du bonheur conjugal.

vraient enfermer leurs maris dans des cages et non les retenir dans des filets.

—

Une femme ne saurait posséder d'art plus agréable que l'art de plaire à son mari par des occupations utiles.

—

La jeune fille doit se défier de son cœur et mieux écouter la raison; car c'est le cœur qui aime lorsque la raison défend d'aimer.

—

En affaire de mariage, la jeune fille doit écouter les conseils de ses parents qui ont l'expérience des choses du monde. C'est surtout lorsqu'à leur insu l'amour est venu embraser le cœur de la jeune fille, que leurs conseils sont d'une nécessité absolue, afin de la diriger dans la vie nouvelle où elle doit bientôt entrer.

Le mariage est l'acte le plus grave ; c'est pour la vie qu'on est lié, pour la vie entière!... Plus de repos ni de refuge pour celle qui a mal choisi ; le malheur, les chagrins dévorants accompagneront

la pauvre enfant jusqu'au jour où la tombe s'ouvrira pour l'engloutir (1) !... Oh ! si la tombe s'ouvrait pour laisser parler les victimes d'un mauvais choix, que de jeunes filles effrayées feraient taire leur amour pour écouter la voix de la raison. Elles comprendraient que si un père ou une mère refusent de les unir à l'objet de leur passion, c'est qu'ils ont de puissants motifs contre cette union. En effet, les bons parents aiment leurs enfants plus qu'eux-mêmes; ils n'ont qu'une seule pensée, une seule ambition, c'est leur bonheur dans l'avenir. Or, la jeune fille prudente et de bon sens sait cela; confiante dans la tendresse de ses père et mère, elle se laisse diriger par eux; et plus tard elle s'applaudit, se trouve heureuse de les avoir écoutés. Au contraire, l'enfant qui méprise et ne fait aucun cas des conseils paternels, et qui, aveuglée par le bandeau de l'amour, suit la pente qui l'entraîne, cette fille-là se prépare d'affreux malheurs; car, presque toujours, la déception arrive, et avec elle le repentir, les regrets... Mais il est trop tard ! Le bonheur et l'espoir se sont enfuis pour toujours; la malheureuse fille entre dans le sombre domaine des existences brisées à leur matin...

(1) Les jeunes personnes devraient lire la *Philosophie du Ma riage* avant de prononcer le serment qui les lie à tout jamais.

Voici un fait qui s'est passé récemment : une jeune et jolie demoiselle, fort bien élevée et d'un esprit cultivé, n'avait jamais rien caché à son père qu'elle affectionnait passionnément. Éprise tout à coup d'un homme qui avait le double de son âge, elle commit l'immense faute de tenir cette inclination secrète, et il était trop tard lorsqu'elle en fit l'aveu à son père. Deux larmes brûlantes coulèrent sur les joues du vieillard, qui, loin de maudire sa fille et de l'accabler de son mépris, lui tint ce langage :

« Ma fille, que j'aime toujours, tu compteras au nombre des jours néfastes de ta vie, le triste jour où tu manquas de confiance en ton père ; car ce jour-là tu brisas l'avenir de gloire et de bonheur que j'avais rêvé pour toi. L'amour a couvert tes yeux de son épais bandeau ; le cœur, en absorbant la tête, a fait taire la raison. Hélas! pauvre enfant, tu parcours en aveugle un chemin qui n'a pas d'issue. Tu crois marcher sur des fleurs ; mais ces fleurs se changeront demain en épines pour te déchirer. Si tu pouvais entrevoir l'avenir gros d'orages qui t'est réservé ; si tu pouvais mesurer la profondeur du gouffre entr'ouvert sous tes pas, tu reculerais d'effroi !... Crois-en mon expérience, les serments d'amour sont trompeurs ; on les tient

aujourd'hui, et demain on les oublie. O ma fille! écoute la voix de ton vieux père, et par un suprême effort, déchire, arrache le bandeau qui te cache la lumière ; reviens à la raison. Regarde ton pauvre père désolé ; ses bras te sont ouverts... »

La jeune fille garda le silence, et, baissant la tête, ne vit pas les yeux de son père pleins de larmes.

Alors le vieillard ayant perdu tout espoir, prononça ces dernières paroles : « Hélas, pauvre enfant, puisque l'affreuse fascination qui te domine l'emporte sur ta tendresse filiale, éloigne-toi, pars!... Que mon absence te soit légère; que mon souvenir ne pèse point sur toi comme un remords... Et lorsque le jour, qui n'est pas éloigné, sera venu, où, désillusionnée, déçue sans retour, tu reconnaîtras ton aveuglement, songe àon père qui n'a cessé de t'aimer; car le cœur d'un bon père aime toujours, il ne maudit jamais!... »

Quelques mois après, la prédiction du vieillard s'accomplit : la pauvre enfant, abandonnée, n'osait se présenter au toit paternel. Poussée par le désespoir, elle allait éteindre au fond du fleuve ses regrets et ses remords lorsque tout à coup, saisie

par le bras et retenue sur la berge, elle entendit ces mots : « Le passé n'est plus; le temps l'a dévoré... Le présent s'offre à toi pour consoler ton vieux père, et l'avenir prouvera que tu ne cessas jamais de l'aimer...

CHAPITRE V

SECTION PREMIÈRE

DE LA COQUETTERIE

La coquetterie est un art qui a ses éléments, ses progrès et sa perfection. Il y a manière de marcher de parler, de chanter, de soupirer, de sourire, de bouder, de diriger ses regards, de placer un ruban, de poser une aigrette, de mettre un chapeau, d'arranger ses cheveux, de la grâce aux plis d'une écharpe, d'une draperie, enfin d'imprimer un attrait aux moindres mouvements.

La coquette est tantôt froide, réservée, tantôt expansive, sémillante ; aujourd'hui elle feint de bouder, et demain de vous aimer à la folie. Tou-

jours maîtresse de son cœur, elle résiste à toutes les attaques et ne se rend jamais : elle vous attire, vous séduit, vous enchante, et vous retient malgré vous dans ses filets. On peut comparer le manége de la coquette à un feu d'artifice, qui commence par une étincelle, devient étoile, gerbe, et finit par de la fumée.

—

Le poëte Dufresny a fait l'apologie d'une aimable coquette, dans les vers suivants :

Par coquette, j'entends une fille très-sage,
Qui du faible d'autrui sait tirer avantage,
Qui, toujours de sang-froid au milieu du danger,
Profite du moment qu'elle a su ménager,
Et sauve sa raison où nous perdons la nôtre.
Une coquette est sage, et plus sage qu'une autre,
Puisqu'étant exposée elle a plus combattu.
On ne peut le nier, la plus forte vertu
Est celle qui soutient l'épreuve la plus rude :
La coquette a des droits bien plus beaux que la prude;
Le beau droit que celui de faire des heureux!
Une prude, en sa vie, épouse un homme ou deux ;
Mais la coquette habile, en n'épousant personne,
Flatte, fait espérer, promet, jamais ne donne;
Et, laissant à chacun l'amour et ses désirs
Par sa sagesse enfin fait durer les plaisirs.

—

La nature ébauche les coquettes, et l'art les achève.

—

La coquetterie n'est que le fard du sentiment.

—

La coquetterie est une espèce de féodalité qui a ses vassaux, dont elle exige soumission, foi et hommage.

—

Bien des femmes ne sont coquettes que parce qu'elles n'ont pu être sensibles.

—

Les plus habiles politiques ne possèdent pas la moitié des ruses d'une coquette.

—

La coquetterie sauve les femmes des grandes passions.

—

La femme coquette veut plaire quand même ; la

femme galante veut séduire; la femme du monde veut briller.

—

Une coquette délaissée est plus humiliée qu'affligée.

—

Semblable à une énigme, la femme coquette cesse de plaire quand on l'a devinée.

—

Considérées en masse, les femmes conduisent le monde. Cependant, il faut le dire, l'homme échappe souvent au pouvoir individuel des femmes, non par sa raison, mais bien par leurs défauts; ainsi, une coquetterie outrée refroidit l'homme le plus passionné et finit par le guérir de sa fièvre d'amour.

—

La coquetterie est, à Paris, comme les jeux de hasard : l'on y gagne ou l'on y perd en proportion des fonds qu'on y risque.

Madame de Sommery disait qu'il n'y avait rien de bon à attendre d'une coquette ; et La Rochefoucauld répétait que le moindre défaut d'une coquette était d'être coquette. Cependant, nous croyons qu'un petit grain de coquetterie, mais de coquetterie de bon goût, ne sied pas mal à une jeune femme.

—

Une femme sage est attentive à sa conduite, à sa maison, à ses devoirs ; une coquette n'est attentive qu'à son miroir, qu'à sa toilette.

—

Ce désir de plaire à tous et de plaire plus que les autres ; ce silence du cœur, ce dérèglement de l'esprit, ce mensonge continuel appelé *coquetterie*, se rencontre, en général, chez les femmes oisives et qui n'ont rien de sérieux dans la tête. Ce défaut, étendu et fortifié par la pauvre éducation donnée aux filles, ne peut être détruit que par un effort de raison ou une grande chaleur de sentiment.

—

SECTION II.

CAPRICES. — DÉSIRS.

Les jolies femmes sont capricieuses ; cette épithète est loin de s'appliquer à toutes, et cependant elle est restée proverbiale.

—

Il est des femmes qui plaisent plus par leurs caprices que par leur beauté.

—

Chez les femmes, on obtient plus souvent du caprice que de l'amour.

—

Les caprices des femmes ressemblent à des feux follets, qui se montrent et disparaissent promptement.

—

Le caprice réveille l'amour et refroidit l'amitié.

—

Les désirs et l'espérance sont deux vertus nécessaires à la traversée de la vie.

—

Plus on sème de désirs, moins on récolte de bonheur.

SECTION III.

BONHEUR. — PLAISIRS. — AMITIÉ.

Le bonheur est une ombre après laquelle courent tout les mortels.

—

Le bonheur est moins dans les richesses que dans le calme du cœur et dans la santé.

—

Le vrai bonheur existe dans l'amour partagé et soutenu par l'estime.

—

Le plaisir c'est le bonheur localisé.

—

Chaque âge de la vie a ses plaisirs, de même que chaque saison a ses fleurs. L'inappétence au plaisir est un symptôme d'indifférence, et l'indifférence est un signe de maladie ou de satiété.

—

Parmi les plaisirs, il ne faut choisir que ceux qui vous sont utiles et qui ne peuvent nuire à personne.

—

Les plaisirs sont comme les aliments, plus ils sont simples et moins on s'en dégoûte.

—

Le plaisir est une fleur délicate, qui demande à être délicatement cueillie.

—

La privation est l'excitant du plaisir.

—

Les plaisirs du cœur sont plus durables que ceux des sens.

—

L'excès tue le plaisir ; la modération, au contraire, en prolonge la durée.

— —

L'amitié est le mariage de deux cœurs, mais ce mariage est sujet au divorce.

—

La fortune nous procure de faux amis, et l'adversité nous en délivre.

—

La mauvaise fortune est la pierre de touche de l'amitié.

—

Les vrais amis peuvent être comparés à des creusets à l'épreuve. Les faux amis ressemblent à l'ombre que la flèche projette sur un cadran : cette ombre arrive avec le soleil et disparaît avec lui.

SECTION IV.

GRACES

Nous revenons encore une fois sur les grâces,

parce que les grâces sont à la femme ce que le parfum est à la fleur ; parce qu'il n'est pas de parures qui puisse leur être comparées ; parce qu'enfin elles gazent les imperfections du corps et font bien souvent oublier la laideur.

—

Les anciens poëtes grecs avaient personnifié les grâces ; ils les nommaient : *Aglaé* (beauté brillante), *Euphrosine* (beauté tendre), *Thalie* (beauté vive et légère). Toujours jeunes et riantes, simples et modestes, les trois Grâces se tenaient par la main et ne se quittaient jamais.

—

Les grâces peuvent se rencontrer dans toutes les manifestations de la vie physique et morale ; car l'esprit possède ses grâces aussi bien que le corps. Il y a une grâce attachée à chaque trait, à chaque mouvement, à chaque expression, et ce sont ces grâces isolées ou réunies qui répandent tant de charmes sur sa personne. Si les Françaises, sans être les plus belles, l'emportent sur les autres femmes du monde, c'est parce qu'elles sont les plus gracieuses. C'est surtout à Paris que les grâces se montrent entourées de toutes les séductions,

Dans le langage, le regard, le sourire; dans la démarche, les poses, les attitudes et tous les mouvements; dans la manière de porter un chapeau, une parure, de tenir un éventail, un bouquet; enfin jusque dans l'inconstance et la moquerie, dans la ruse et l'artifice, dans l'abandon et les larmes, dans la résistance ou la chute, la Parisienne met une grâce qu'on ne rencontre nulle part.

—

La grâce est pour la femme une parure naturelle, et cette parure est si attrayante qu'elle n'en aurait pas besoin d'autres pour conquérir tous les cœurs.

—

Les grâces accompagnent la femme dans les différents âges de la vie : Les grâces de l'enfance sont dans la gentillesse; — à seize ans dans la timidité, la pudeur; — à vingt ans, les grâces se multiplient, prennent mille formes, offrent mille séductions; — un peu plus tard, les grâces deviennent habitude et rendent le commerce des femmes aussi doux qu'agréable; — les grâces de l'âge mûr sont plus réservées, parce qu'alors la femme a des devoirs à remplir, des droits à

défendre ; — enfin, jusque sous les rides de la vieillesse, on découvre encore quelques débris des grâces d'autrefois.

—

Quoique les grâces soient un don de la nature, nous pensons, néanmoins, qu'elles peuvent s'acquérir au contact prolongé des personnes gracieuses, de même qu'on acquiert de bonnes ou de mauvaises habitudes. Nous conseillons donc aux personnes affligées de rudesse, d'âpreté dans le langage ou les manières, de fréquenter les sociétés où brillent les grâces du corps et de l'esprit.

CHAPITRE VI.

DE LA BEAUTÉ

La beauté étendit, de tous temps et sur tous les mortels, son doux empire. Les poëtes la firent descendre des cieux et la divinisèrent. Aujourd'hui, comme autrefois, la beauté triomphe des plus austères, enflamme les plus indifférents ; elle range également sous ses lois le sage et le fou, le puissant et le faible. De toutes les qualités de la femme, c'est la plus éclatante, mais aussi la plus fragile. En face de la beauté, le sage oublie la sagesse, l'être le plus féroce s'amollit, et le plus orgueilleux s'humilie. Achille laissa tomber sa fureur aux pieds de Polyxène, et le grand Condé oubliait sa gloire aux genoux de Ninon de Lenclos.

Aspasie, Laïs, Rhodope, Thaïs et une foule de femmes également célèbres par leur esprit et

leur beauté, virent à leurs pieds des rois, des princes et les plus austères philosophes. Elles furent la gloire et l'ornement de leurs siècles, et l'histoire en a perpétué la mémoire (1).

La beauté, pour les femmes, est un don précieux de la nature; celles qui la possèdent s'en applaudissent et ont raison de la cultiver; celles qui en sont privées s'en attristent, la convoitent et ont raison de chercher à atténuer leurs imperfections par tous les moyens possibles (2).

—

Les prétendus sages qui insinuent que la beauté physique est une bagatelle à laquelle on ne doit point prêter attention, ressemblent à ces prédicateurs qui, au sortir d'une table plantureuse, prêchent l'abstinence et le mépris des biens de la terre. Pour nous, la beauté est une vertu extérieure comme la vertu est une beauté intérieure.

—

(1) Voyez, à ce sujet, *Les Nuits Corinthiennes*, ouvrage des plus intéressants et des plus agréables à lire. — Dentu, éditeur, Palais-Royal, Paris.

(2) Voyez l'ouvrage intitulé : *Hygiène et Perfectionnement de la Beauté humaine, spécialement chez la femme.*

La beauté de la femme est au genre humain ce que le soleil est à la nature. La beauté est la fleur du printemps de la vie ; son éclat éblouit, ses parfums enivrent ; mais elle se fane au souffle des passions et s'effeuille sous les doigts du temps.

—

Pour conserver la beauté, il faut fuir les excès en tous genres et mener une vie régulière.

—

Le plus vaste empire a ses bornes, celui de la beauté n'en reconnaît aucune.

—

Les grâces, chez la femme, sont le nerf de la beauté; nul ne saurait résister à la beauté relevée par les grâces.

—

Quelque indécis que l'on soit sur les attraits d'une femme, la moindre petite cornette suffit pour trancher la difficulté en sa faveur.

—

Beaucoup de femmes se font illusion sur leur beauté.

—

Les femmes qui se piquent d'avoir la taille fine et qui, pour y parvenir, se serrent à étouffer dans un étroit corset, font preuve de peu d'esprit; outre qu'elles ruinent leur santé, elles gâtent la belle nature en se coupant en deux comme une guêpe; ce qui choque la vue et attriste les personnes sensées (1).

—

Si la beauté, chez la femme, a l'avantage d'attirer les hommages et l'encens d'une foule d'adorateurs, elle a aussi le désavantage d'être enviée; et, pour peu qu'une femme se prévale d'être belle, les autres femmes se déchaînent contre elle et la déchirent à belles dents.

Une malheureuse histoire est sitôt tissue; la médisance et la jalousie l'acceptent avec tant d'em-

(1) Voyez l'*Hygiène de la Poitrine et de la Taille*, utile ouvrage où se trouve un chapitre entièrement consacré aux inconvénients du corset, que la mode impose aujourd'hui, et aux moyens d'y remédier par un *corset hygiénique* approuvé des médecins. — Chez Dentu, libraire, à Paris.

pressement, qu'une belle doit toujours craindre d'y donner sujet, aussi ne saurait-elle trop éviter les occasions d'humilier les autres femmes par les préférences que lui attire sa beauté.

—

La beauté a un droit naturel de commander aux hommes, tandis que la valeur n'a qu'un droit acquis par la force.

—

La beauté adoucit les cœurs les plus durs, les caractères les plus féroces ; fait descendre à l'humilité les hommes les plus fiers, les plus orgueilleux, et opère chaque jour de prodigieuses métamorphoses.

—

Achille, Pyrrhus, Thémistocle, oubliaient leurs grands noms et leur gloire aux genoux d'une femme.

—

Hercule filait aux pieds d'Omphale.

—

Alexandre, César, Auguste, Antoine, Sévère, Théodore, David, Salomon, etc., furent tributaires de la beauté.

—

Annibal, en dépit de sa haine contre les Romains, succomba sous les charmes d'une fille de Capoue.

—

Attila, ce tigre altéré de sang, devenait plus doux qu'un agneau devant une jeune prisonnière qu'il adorait.

—

Alaric, roi des Goths, vainqueur de l'Europe, fut vaincu lui-même par la beauté de Pinthia, et, pour lui complaire, il s'abaissait à nettoyer ses souliers.

—

Il est une foule d'exemples semblables que nous pourrions citer ; mais il nous suffira de dire avec le poëte Ducis :

O femmes! quel pouvoir vous fut donné sur nous!
Nous naissons vos amants, nous mourons vos époux;
Nous prenons, enchantés d'un regard, d'une larme,
Le bonheur dans vos yeux, des lois à vos genoux
Notre unique pensée est d'être auprès de vous,
C'est notre premier vœu, c'est notre dernier charme.

Compulsez l'histoire, partout vous verrez les grands hommes, les princes et les rois, subir l'influence de la beauté. Oh! si les femmes savaient employer utilement les armes de leur beauté, si elles s'en servaient pour diriger les hommes vers la moralité, il y aurait sur terre moins de vices, plus de vertus, et les femmes seraient plus heureuses.

—

Cet empire des femmes sur les hommes, cet ascendant de la beauté sur la force, ne se manifeste pas toujours par des résultats analogues. Quoique aujourd'hui l'amant ne porte plus les couleurs de la dame de ses pensées, comme aux temps de la chevalerie, il porte encore ses chaînes, il est toujours l'esclave de ses caprices. Les révolutions se succèdent chez les nations, nulle n'est à l'abri des secousses politiques; mais, l'empire de la beauté reste toujours debout au milieu des ruines, et ne change jamais que la forme de son influence.

La beauté naturelle, parée de son innocence et de sa candeur, ignore sa puissance, et, sans le savoir, s'attire hommages, amour et respect. Semblable à cette fleur nouvelle dont le velouté n'a essuyé aucun dommage, dont la fraîcheur et le coloris ne tiennent rien de l'art, telle est la beauté de cette jeune fille au matin de la vie. Mais, lorsque l'âge ou les abus auront porté atteinte à la fraîcheur du teint, à la blancheur, au poli de la peau, alors il faudra avoir recours à l'art pour arrêter et réparer les ravages ; malheureusement pour les femmes, la *cosmétique* ou art d'embellir, abandonnée à tort des médecins, est tombée dans le domaine de la parfumerie. Or, si nous avons un conseil à donner aux dames, c'est celui d'être complétement incrédules à l'action merveilleuse des produits que prône, chaque jour, le charlatanisme, pour blanchir les peaux jaunes, effacer les rides, rendre la fraîcheur aux visages fanés, embellir les laides, rajeunir les vieilles, etc., etc. Non-seulement tous ces produits sont stériles, mais il s'en trouve parmi eux qui peuvent être très-défavorables à la beauté, et même très-dangereux pour la santé. Voyez à ce sujet le chapitre de l'*Hygiène du visage et de la peau,* qui traite de la cosmétique (1).

(1) *Hygiène médicale du Visage et de la Peau*, 3e édition. — Chez Dentu, libraire, Palais-Royal.

Un poëte a dit :

Une femme, sans doute, à des traits de sagesse
Peut réunir les traits de la beauté,
Et, dans ce point d'égalité,
Elle inspire à la fois et vertus et tendresse.
Mais, de peur qu'aux regards de tous
Ce mérite ne se confonde,
Qu'elle soit seulement Vénus pour son époux
Et Minerve pour tout le monde.

COMPARAISONS :

FEMME VERTUEUSE . . *sensitive.*
FEMME SAGE . . . . . *Minerve.*
FEMME COQUETTE . . . *caméléon.*
FEMME A LA MODE. . . *feu d'artifice.*
FEMME CAPRICIEUSE. . *giboulées de mars.*
FEMME INNOCENTE . . *diamant non taillé.*
FEMME VICIEUSE. . . . *soulier qui blesse.*
FEMME RICHE . . . . . *terre grasse qu'on achète.*
FEMME PAUVRE . . . . *terrain pierreux qu'on évite.*
FEMME DOUCE . . . . . *agneau.*
FEMME MÉCHANTE. . . *ortie.*
FEMME INCONSTANTE. . *papillon éphémère.*
FEMME LÉGÈRE. . . . . *muguet.*
FEMME ÉLÉGANTE. . . . *oiseau de paradis.*
FEMME HYPOCRITE . . . *fruit véreux.*

FEMME CURIEUSE. . . . *chatte.*
FEMME INDISCRÈTE. . . *clochette.*
FEMME AIMANTE. . . . *lierre grimpant.*
FEMME PRODIGUE. . . . *panier percé.*
FEMME ÉCONOME, PRÉVOYANTE . . . . . . *fourmi.*
FEMME GOURMANDE. . . *chatte, enfant gâté.*
FEMME AIMABLE ET D'ESPRIT . . . . . . *parterre émaillé.*
FEMME DÉSAGRÉABLE. . *jours pluvieux.*
FEMME MODESTE. . . . *violette.*
FEMME ORGUEILLEUSE . *laurier rose.*
FEMME VAINE. . . . . *dindon faisant la roue.*

On pourrait prolonger ces comparaisons en les adaptant à chaque nuance d'esprit, de caractère et de mœurs ; le lecteur y suppléera.

—

En général, les affections des hommes dépendent de leur caractère, tandis que le caractère des femmes dépend de leurs affections.

—

Les femmes et les rois ont cela de commun,

qu'ils accordent leurs faveurs, non à ceux qui les méritent le mieux, qui en sont les plus dignes, mais à ceux qui les recherchent davantage; d'où il arrive que les uns et les autres sont si souvent trompés.

CHAPITRE VII.

L'AMOUR

L'AMOUR ! à ce nom, tous les cœurs battent, tous les seins palpitent; c'est qu'en effet, l'amour est ce doux sentiment, cette irrésistible attraction qui porte l'homme vers la femme. La nature a voulu que l'amour fût un des instincts de l'organisation humaine pour assurer la perpétuation de l'espèce.

L'amour, c'est l'ardente étincelle qui allume la vie; l'indifférence, c'est le souffle glacé qui précède la mort.

O amour ! ton culte est dans tous les cœurs, dans toutes les âmes.

Les arts consacrent tes miracles et même tes erreurs; pour toi le marbre s'anime et la toile respire; les théâtres retentissent de tes louanges; la

musique entraîne mollement les humains au pied de ton trône ; la poésie enflamme l'imagination et berce l'esprit au milieu des plaisirs que tu promets. Oui, tout se fait dans le monde pour l'amour ou par l'amour.

Est-il plus doux d'aimer que d'être aimé? *Aimer*, c'est la force active qui rayonne du cœur sur les sens ; *être aimé*, c'est comme un enivrant parfum qui émane d'autrui et vous inonde.

Les sens ne suffisent pas au véritable amour ; il lui faut encore le cœur et l'âme.

L'amour est grossier sans l'union des âmes, mais il est stérile sans la participation des sens ; l'amour purement platonique doit être relégué dans le monde des chimères ; car la dualité humaine, âme et corps, doit avoir deux impulsions, l'attrait physique et l'attrait moral. Ceux qui ont déclamé contre cet amour, qui ont cherché à dénaturer un sentiment sans lequel l'humanité est impossible, ne sauraient être que des fanatiques, c'est-à-dire des extravagants, des fous ! Il n'y a que des fanatiques, a dit Haller, qui aient pu imaginer de détruire l'amour ; il faut mépriser ces apôtres du néant ou les prendre en pitié. Le moraliste ignorant en politique, est un être dangereux dans un État, parce qu'en insinuant dans l'esprit des peuples des idées contraires à la nature il peut ren-

tre les hommes stupides et féroces. Méprisons donc ces apôtres du néant qui osent déclamer contre ce qu'il y a de plus saint sur la terre. L'amour a produit de tout temps et produit chaque jour plus de nobles actions, plus d'actes de dévouement que les autres passions. Platon disait : L'amour entreprend de grandes choses, il nous conduit dans le sentier de la vertu et ne souffre en nous aucune faiblesse.

Si l'amour fait souvent le malheur de la vie,
Si les jeunes mortels qui composent sa cour
Sont plongés dans l'erreur, sont atteints de folie,
La faute est aux amants et jamais à l'amour.

L'amour est, de toutes les passions, celle que les femmes éprouvent et expriment le plus vivement ; il fait le charme de leur vie, il est l'âme de leurs pensées et l'idole de leur cœur. La femme s'enflamme plus rapidement, et peut-être aime-t-elle mieux et plus longtemps.

Dominée par la pudeur et l'opinion publique, la femme nourrit son amour en silence; les craintes, les alarmes, les obstacles, en attisent le feu et le rendent toujours plus ardent.

Chez l'homme, il y a plus d'audace ; c'est ordinairement lui qui fait sa déclaration. Chez la

femme, il y a plus de timidité ; elle baisse les yeux, et son silence est un aveu.

Ce contraste, tout à l'avantage des femmes, leur vaut le doux empire des cœurs, dans lequel un signe est une loi, un geste est un ordre ; un regard, un sourire, sont une récompense pour l'homme qui aime sincèrement.

C'est dans ce sens qu'un poëte a dit aux femmes :

Si l'or   Destin vous mit sous notre empire,
Belles, consolez-vous ;
Un seul de vos regards, une larme, un sourire,
Vous font régner sur nous.

La femme doit bien étudier l'homme avant de lui donner son cœur ; car il est incontestable que le plus grand nombre, parmi les hommes, aiment l'amour et non l'amante. Lorsqu'on a été assez heureuse pour faire un bon choix, quand on a donné son amour à un être qui en est digne, on peut aimer avec confiance ; l'amour est alors un délicieux parterre embaumé de mille fleurs. Mais, si l'on a eu le malheur de faire un mauvais choix, ou bien encore, si l'on aime sans espoir d'un amour partagé, on doit écouter les conseils de la sagesse, et chercher, par tous les moyens possibles, à éteindre un feu qui tristement vous consume.

On évite la présence de l'objet aimé, on calme l'imagination, on se lance dans les distractions du monde; on va chercher ailleurs un cœur, une âme qui puissent vous comprendre, vous faire oublier les jours humides de larmes et sombres de chagrins. La lutte entre l'amour et la raison est quelquefois longue et indécise; mais on finit par triompher. Le calme succède à la tourmente; l'équilibre se rétablit enfin au physique et au moral.

—

Un point essentiel pour la femme est de bien placer son amour. Il est des hommes dont le physique est très-peu engageant, mais dont le cœur est tendre, l'esprit réfléchi. Ils scrutent la femme avant de l'aimer; ils supputent les avantages et inconvénients d'une affection bien ou mal placée; ils sont très-difficiles à se décider... Une fois leur détermination prise, ils se marient et font d'excellents époux. Pour peu qu'ils soient aimés, ils redoublent d'attention et de soins envers leurs femmes et aucun sacrifice ne leur coûte.

Il existe, au contraire, d'autres hommes au physique agréable, au cœur prompt à s'enflammer, aux désirs impétueux, qui aiment jusqu'à l'adoration et

renverseraient le monde pour posséder l'objet adoré. L'amour de ces hommes-là est un violent incendie qui dévore, s'éteint rapidement et ne laisse que des cendres. Point de délicatesse dans l'abandon, aucun souvenir du passé ; c'est la passion brutale qui, une fois satisfaite, va chercher ailleurs. Malheur à la pauvre femme qui se laisse prendre aux transports d'un tel amour !

On a dit et répété, bien des fois, que la vie de la femme se divisait en trois époques distinctes :

Dans la première elle rêve l'amour ;

Dans la seconde elle le goûte,

Et la troisième se passe à le regretter.

Donc, l'amour absorbe sa vie entière. Lorsqu'elle arrive à la troisième phase, elle croit se réveiller d'un doux rêve et doute encore si ce tendre amour, qui a caressé sa jeunesse, s'est enfui de son cœur.

La première phase est la poésie de l'amour pur ; c'est l'élan d'une âme sensible qui en recherche une autre pour se fondre en elle et n'en former qu'une seule.

La deuxième phase est remplie par le plaisir physique et moral que procure l'amour ; c'est l'époque du mariage, qui doit légitimer le plaisir ; car tout être y est instinctivement poussé par la nature. Le célibat, aux yeux du philosophe, est

une disgrâce, une infirmité ou un mensonge.

Dans la troisième phase, l'amour change de forme; ses feux sont éteints, mais ses cendres conservent de la chaleur. Alors il se manifeste par une amitié constante, par les sentiments affectueux, par une grâce, une délicatesse dans les relations amicales que l'homme ne saurait atteindre. Dans les yeux de la femme, dans son sourire et son langage, on aperçoit encore un reste d'amour.

—

Le véritable rôle de la femme est de plaire et de se faire aimer; les hommes qui ne les aiment pas ont encore plus tort que ceux qui les aiment trop.

—

Qu'est-ce que l'amour? une fièvre éphémère, brûlante à son début, enivrante pendant son paroxysme, et très-faible à son déclin.

—

L'amour est, à dix-huit ans, un sentiment vrai, une passion, un rêve délicieux; à trente ans, c'est

un culte sans croyance ; à quarante ans c'est une habitude, et à cinquante une sottise.

—

L'amour est à la jeunesse ce que le printemps est aux fleurs.

—

L'amour, considéré comme besoin, comme appétit physique, ne peut se nourrir longtemps de sa propre substance ; il commence par tout absorber et meurt ensuite faute d'aliment.

—

L'amour de ceux qui aiment sans espoir d'être payés de retour, est un amour véritable.

—

L'amour ne s'occupe que du présent, il cherche le plaisir actuel, oublie les maux passés, et n'en prévoit point dans l'avenir.

—

En amour, une femme fait abnégation d'elle-

même pour celui qu'elle aime; elle consomme des sacrifices devant lesquels l'homme se briserait comme un enfant.

—

L'homme aime moins profondément que la femme; celle-ci n'aime qu'une fois, tandis que l'homme compte toujours plusieurs amours.

—

Aimer, c'est remplir tous les instants de la vie; car la pensée est toujours active chez celui ou celle dont le cœur s'est fait comprendre d'un autre cœur.

—

L'imagination entre pour beaucoup dans l'amour; elle donne de l'attrait aux mots les plus indifférents, elle prête au cœur tous les sentiments dont elle a l'intelligence. Les amants sentent avec leur imagination, les époux apprécient avec leur jugement.

—

Avec l'amour il n'est point de contrée déserte,

point d'habitations vides, point de saisons tristes, point de jours nébuleux, point d'instants perdus.

—

Celui qui aime une femme aimable, sensible et douce, goûte ce que la vie peut offrir de plus délicieux.

—

La femme cherche à cacher son amour aux yeux de tous, tandis que la plupart des hommes sont fort indiscrets sur ce point.

—

L'amour est la plus impérieuse, la plus vive des passions humaines; mais, en revanche, c'est la moins durable.

—

On ne connaît jamais aussi bien l'amour que lorsqu'on en ressent les peines.

—

Les lettres sont d'un grand soulagement en

amour ; il semble qu'on y dépose le fardeau de ses peines. Lorsque la plume écrit des menaces, le cœur les dément.

—

L'amour est à la vie ce que le soleil est au jour. L'amour ressemble à la lune : il a ses phases de croissance et de décroissance.

—

L'amour sans crainte et sans désirs est un amour sans flamme.

—

Il est aussi absurde de dire, pendant la lune d'amour, qu'on aimera toujours, qu'il le serait de dire qu'on se portera toujours bien.

—

Pourquoi est-il plus blâmable à un sexe qu'à l'autre de succomber à l'amour ? S'il est vrai que les femmes soient plus faibles que les hommes, leurs chutes devraient être plus excusables.

—

La galanterie est à l'amour ce que la politesse est aux qualités sociales.

—

La femme la plus honnête est favorablement disposée pour ceux qui la trouvent belle et qui l'aiment; la dévote pour ceux qu'elle induit en tentation.

—

Gardez-vous bien de l'amour, lorsque l'objet aimé n'en est point digne.

—

Un des plus grands malheurs de l'amour, c'est de survivre à l'estime.

—

L'amour devrait finir où l'infidélité commence.

—

De toutes les passions, celle qui plaît le plus aux

femmes c'est l'amour; mais c'est aussi celle qui cause le plus de ravages.

—

Ainsi que pour séparer l'alliage de deux métaux, il faut l'intervention d'un troisième métal qui ait plus d'affinité pour l'un des deux premiers; de même, en amour, il y a rupture lorsqu'un autre objet a attiré vers lui un des deux amants.

—

La durée de nos passions ne dépend pas plus de nous que la durée de notre vie.

—

S'il n'était point décidé que les femmes aimassent plus sérieusement que les hommes, il est incontesté qu'elles savent mieux aimer.

—

L'homme cesse généralement d'aimer lorsqu'il a obtenu ce qu'il désirait; la femme, au contraire,

sent redoubler son affection pour celui à qui elle a accordé quelque faveur.

—

Dans tous les cas, la femme cède plutôt à l'amour qu'à l'argent ; c'est le contraire chez l'homme.

—

La femme qui fait payer l'amour, vend ce qu'elle ne possède pas ; c'est un vol qui rapporte encore plus de mépris que d'argent.

—

Deux passions triomphent de l'amour : l'ambition chez les hommes et la coquetterie chez les femmes.

—

Un cœur où l'ambition se loge n'a plus de place pour l'amour, parce que l'ambition en chasse l'amour comme un obstacle, ou s'en sert comme d'un moyen.

—

L'être indifférent, glacé, qui ne s'est jamais épanoui aux rayons de l'amour, est une bûche recouverte de l'enveloppe humaine.

—

La puissance de la vie se manifeste par l'amour ; l'indifférence en annonce la décadence.

—

La femme est égale à l'homme par l'intelligence ; mais elle en diffère par le cœur et le surpasse par l'amour.

—

L'homme sincèrement aimé d'une femme, n'a point de meilleur ami, comme aussi il n'a point de plus cruel ennemi lorsqu'il en est détesté.

—

Quand l'amour est vainqueur, — nous parlons du véritable amour, — il hérite des forces que lui a opposées la pudeur.

—

L'amour est pour les femmes ce que l'eau est pour les fleurs ; la fleur privée d'eau se dessèche, la femme privée d'amour languit et s'étiole.

—

Il est impossible d'aimer une seconde fois ce qu'on a véritablement cessé d'aimer.

—

On aime d'ordinaire les jolies femmes par inclination, les laides par intérêt, et les vertueuses par raison

—

La femme devrait juger de la pureté de l'amour par le degré des vertus de l'homme. Dans un amour

délicat, les sens sont traités en valet, le sentiment seul est le maître.

—

L'amour est l'histoire de la vie des femmes, c'est seulement un épisode dans celle des hommes. Réputation, honneur, estime, sérénité, tout dépend de la conduite qu'ont tenue les femmes ; tandis que l'opinion injuste absout l'homme de ses méfaits en amour.

—

L'amour des hommes s'affaiblit dès qu'ils ont atteint le but, celui des femmes acquiert une force nouvelle.

—

Dans le commerce de l'amour, les hommes ont l'habitude des beaux discours ; les femmes des demi-mots : cela tient à ce que les hommes veulent persuader, et les femmes refuser.

—

L'homme oublie ordinairement ses premières amours; la femme jamais.

—

Chez l'homme privé d'éducation, l'amour est grossier; chez la femme, au contraire, il épure les sentiments, élève l'âme et anoblit les manières.

—

L'amour produit dans les deux sexes des effets opposés: chez l'homme, l'agitation; chez la femme, la concentration, la rêverie.

—

Entre l'amour de l'homme et celui de la femme, il existe cette différence : l'un n'ambitionne que la possession, il est égoïste ; l'autre, au contraire, puise une nouvelle ardeur dans le bonheur qu'elle donne.

—

Dans l'amour, on distingue deux côtés : à l'un se reporte le plaisir sensuel, à l'autre les voluptés

de l'âme. Les hommes grossiers ne distinguent que le côté sensuel ; les cœurs sensibles n'aperçoivent que le côté sentimental.

L'amour offre mille nuances, selon les tempéraments, les nations et les climats :

Chez le sanguin, l'amour est léger, superficiel, exempt de jalousie, de haines et de vengeance. L'homme sanguin est aimable, mais volage, et très-souvent indiscret.

Chez le bilieux, l'amour est une fièvre ardente sujette à de violents paroxysmes. S'il est discret et sincère, il est aussi emporté, jaloux et despote. Son existence est semée d'orages ; chez lui, la passion laisse au cœur de profondes cicatrices.

L'amour du lymphatique est doux, tranquille, uniforme dans sa marche. Il est étranger à ces brûlantes ivresses qui dévorent la vie ; rarement la jalousie vient troubler le calme des sens et la sérénité de l'âme. Cet amour ressemble beaucoup à l'onde paisible qui s'écoule lentement sans ride à la surface.

Chez les Français, l'amour est vaniteux ; ils aiment qu'on admire la femme objet de leur choix ; ils se ruineraient en un luxe de bijoux et de toilette pour la rendre plus belle ; ils sont glorieux de la sensation que produit la femme qu'ils tiennent au bras ; et, plus l'admiration est générale,

plus leur amour-propre est flatté. C'est là un des côtés puérils du caractère français.

Les Anglais ne voient dans la jeune fille qu'ils aiment que leur épouse future ; ils exigent la femme pour eux seuls et fuient les occasions de la produire en public. Ils veulent une mère de famille, et non une femme qui se complaît dans la dissipation des sociétés et l'admiration des hommes ; en cela, ils sont sérieux et parfaitement logiques.

Les Espagnols se nourrissent et s'exaltent des refus qu'on prodigue à leur amour ; ils soupirent sous le balcon de la belle en attendant l'heure de la décision.

Les Italiens sont avides d'amour ; ils en épuisent les plaisirs sans songer à la réserve, et ont, en cela, un point de contact avec beaucoup de Français.

Les Allemands connaissent mieux l'amour en théorie qu'en pratique ; leurs manifestations amoureuses sont peu sensibles à l'extérieur ; ils les concentrent à l'intérieur et n'en sont pas moins amants sincères et bons époux.

Chez les Orientaux, l'amour est un appétit ; ils achètent et revendent les femmes, comme on le fait des meubles ; l'amour, dépouillé de toute

poésie, n'existe, pour eux, qu'au moment du contact.

—

En résumé, l'amour est le foyer de la vie ; c'est la condition d'existence indispensable des deux règnes, animal et végétal. Lorsque l'amour abandonnera notre planète, la vie cessera : alors, plus de voix mélodieuses, plus de bourdonnements d'insectes, plus de fleurs et de parfums ; alors, il n'y aura plus qu'un seul règne sur la terre, celui de la glace et des rochers.

Ame de la nature entière,
Amour, puissant amour! qui pourrait te braver?
Qui de tes traits vainqueurs saurait se préserver?
Sous l'humble toit de la chaumière,
Sous les lambris dorés où sommeillent les rois,
Tu fais également reconnaître ta voix.
Les oiseaux, les poissons, la brute, le reptile,
Sous ton joug attrayant courbent un front docile;
L'insecte imperceptible aux yeux,
Le cèdre qui s'élance aux cieux,
Les fleurs, les plantes les plus frêles ;
Enfin, tout ce qui vit dans ce vaste univers,
Depuis le firmament jusques au fond des mers,
Amour! tout est soumis à tes lois éternelles!

CHAPITRE VIII.

AUTEURS QUI ONT ÉCRIT EN FAVEUR DES FEMMES

La prodigieuse quantité d'ouvrages, tant anciens que modernes, en faveur de la femme, et le petit nombre d'écrivains qui se sont faits ses détracteurs, prouve d'une manière authentique le rôle important que jouent les femmes dans les sociétés. Chez les Grecs : Socrate, Platon, Épicure, Aristippe, Hypéride, etc., ont disserté sur les bonnes qualités de la femme. Chez les Romains : Sénèque, Cicéron, Virgile, Ovide, Tibulle, Properce, Catulle, etc., en ont parlé avec avantage.

Valère Maxime, qui écrivait du temps de Tibère, a loué, en plusieurs endroits de son ouvrage, les dames romaines.

Plutarque, ce grand panégyriste des hommes

célèbres de l'antiquité, n'oublia point les femmes ; il composa spécialement pour elles un ouvrage intitulé : *Les actions vertueuses des femmes*, qu'il adressa galamment à une dame nommée Cléa. Le philosophe de Chéronée se déchaînait contre les hommes qui ont voulu priver les femmes des éloges et hommages qu'elles méritent. « On pourrait, dit-il, faire entrer en parallèle Anacréon et Sapho, Sémiramis et Sésostris, Tanaquil et Servius, Brutus et Porcie ; les talents et les vertus peuvent être modifiés par les sexes et les circonstances, mais le fond reste toujours le même. »

Les Bardes, Trouvères et Troubadours chantèrent la gloire et la beauté ; il n'était de cour et de château où leurs poésies n'eussent accès, car elles étaient composées en l'honneur des héros et des belles.

Boccace et Pétrarque classaient très-sérieusement les femmes parmi les divinités, et les remerciaient de la protection qu'elles accordaient aux mortels.

Deu de Prade, prêtre et poëte, assurait qu'il refuserait sa place au ciel, si le Tout-Puissant ne lui accordait la faveur de la partager avec la femme qu'il aimait.

Après Boccace et de Prade, qui, dans leurs ouvrages, établissent que la femme est supérieure à l'homme en vertus, une foule d'écrivains se firent les panégyristes des femmes. On n'est nullement surpris de l'encens que leur prodiguèrent les poëtes de cette époque, puisqu'ils en étaient largement récompensés. Bientôt, la manie de chanter, de panégyriser le beau sexe devint générale ; les philosophes, les prêtres et une foule d'écrivains de tous genres célébrèrent emphatiquement ses hautes qualités, de telle sorte que les femmes, qui avaient été pendant si longtemps l'objet des satires et des brutalités de l'homme, devinrent tout à coup ses idoles.

Betussi, Serdonati, Philippe de Bergame, Capacio, Pinto, Domenicchi, Tomassini, Della Chiesa, etc., publièrent successivement de pompeux éloges sur les vertus et le mérite des femmes.

Le carme Louis Jacob et le minime Simon Martin composèrent une apologie des femmes illustres de l'Ancien-Testament ; et, tandis que Van den Busche donnait le relevé des femmes savantes qui s'étaient fait un nom dans les arts et les sciences, le père Lemoine construisait sa galerie des femmes fortes.

Corneille Agrippa composa, plus tard, un traité sur l'excellence de la femme, où il démontra sa supériorité par des preuves physiques, historiques, théologiques et cabalistiques.

Brantôme écrivit la vie des dames illustres, en homme de cour, c'est-à-dire qu'il ne parla que des reines et des princesses.

Hilarion da Costa, résolu d'effacer tous les panégyristes qui l'avaient précédé, publia deux énormes volumes in-quarto sur les vertus, mérite et qualités de toutes les femmes célèbres des quinzième et seizième siècles ; mais, animé du fanatisme religieux de son époque, il ne loua que les femmes catholiques et ne dit pas un mot des femmes célèbres des autres religions.

Paul Ribera nous a laissé sous ce titre : *Triomphes immortels et entreprises héroïques de huit cent quarante-cinq femmes*, un traité plus complet que ceux de ses devanciers.

A Venise, on publia, en l'année 1555, le plus étonnant des panégyriques féminins qui s'étaient faits jusqu'alors. Ce livre reçut le titre de : TEMPLE A LA DIVINE SIGNORA JEANNE D'ARAGON, *construit en son honneur, par tous les beaux esprits et dans*

toutes les principales langues du monde. L'hommage de ce temple poétique fut décrété, par l'académie de Dubiosi, à Jeanne d'Aragon, épouse du fameux Marc-Antoine Colonne, qui battit les Turcs à Lepante. Les langues latine, grecque, italienne, espagnole, française, esclavonne, polonaise, hongroise, turque, syriaque, hébraïque, chaldaïque, etc., servirent à la construction de ce monument, un des plus remarquables que la galanterie ait offert à la beauté.

Le temple poétique n'empêcha pas le cardinal Pompée Colonne, Portio, Lando, Mazzio, Bernardo Spina et beaucoup d'autres, d'écrire des ouvrages en vers et en prose sur les perfections de la femme.

Ruscelli, mecontent de la manière dont ses devanciers avaient soutenu l'excellence de la femme, fit paraître un ouvrage des plus bizarres, dans lequel, au milieu d'un fatras théologique et astrologique, il prétendit prouver que la contemplation de la beauté féminine pouvait seule rendre l'homme heureux sur la terre et lui donner une idée des voluptés du ciel.

Modesta di Pozzo, Vénitienne lettrée, publia,

quelque temps avant sa mort, une apologie des femmes, très-estimée.

Lucrezia Marinella soutint la même cause dans un ouvrage portant ce titre : *La noblesse et l'excellence de la femme, avec les défauts et imperfections des hommes.*

Christophe Bronzini écrivit sur la dignité des femmes, et Jean Spinosa sur leur bonté.

Marguerite de Navarre, tour à tour dévote et galante, composa un petit volume où elle établissait l'infériorité de l'homme et la supériorité de la femme.

En 1643, on publia à Paris un petit volume intitulé : *La femme généreuse, qui prouve que son sexe est plus noble, plus vaillant, meilleur politique, plus savant, plus vertueux et plus économe que le sexe masculin.*

Vers cette époque, un hommage à peu près semblable à celui qu'on avait offert à Jeanne d'Aragon, à Venise, fut renouvelé à Paris, en faveur de Julie d'Angennes, fille de la marquise de Rambouillet. Les peintres les plus habiles peignirent sur vélin de charmantes fleurs, et au bas de cha-

cune d'elles les grands poëtes du temps écrivirent un madrigal. Pierre Corneille en composa plusieurs et l'auteur du *Cid* en fit trois : l'un pour la *fleur d'oranger*, l'autre pour la *tulipe* et le troisième pour l'*immortelle blanche*. Ce précieux *album*, composé par les célébrités littéraires et artistiques de l'époque, fut nommé *la Guirlande de Julie*.

En 1630, Jacques del Pozzo soutint dans un ouvrage, que *la femme était meilleure que l'homme*.

En 1660, Jacques Scuderi énuméra les vertus et capacités de la femme dans un livre intitulé : *Femmes et filles illustres*.

En 1665, ce fut encore à une plume féminine qu'on dut le *Livre des femmes illustres, où il est prouvé, par de bonnes et fortes raisons, que les femmes surpassent les hommes*.

Quelques années plus tard, un ecclésiastique de Lorraine, nommé Poulain, fit paraître un petit ouvrage sur l'*égalité des deux sexes*, dans lequel il s'efforça de démontrer que la femme, loin d'être inférieure à l'homme, pouvait, au contraire, lui être opposée avec avantage.

Vers la fin du dix-septième siècle, mademoiselle

de Romieu défendit son sexe, dans une brochure pleine de finesse, et tâcha d'établir son égalité, sinon sa supériorité sur l'homme. Cette brochure inspira la plume vigoureuse d'un galant chevalier qui écrivit l'*Apologie des dames*.

Plusieurs ouvrages en faveur du beau sexe parurent successivement, entre autres : L'*Éloge des femmes*.—La *Défense des femmes*, du père Teijo. — La *Galerie des femmes fortes*, du père Lemoyne, etc., etc.

Le sensible La Fontaine louangeait, par instinct, toutes les femmes remarquables par leurs grâces et leur esprit.

Racine, plus courtisan que sensible, a fait le panégyrique de deux femmes, Henriette d'Angleterre et madame de Maintenon.

Quinault, sans en nommer aucune, les a toutes chantées.

Bossuet et Féchier en ont immortalisé plusieurs dans leurs oraisons funèbres

Descartes vantait l'esprit des femmes.

Huyghens et Newton ne craignirent pas de dé-

roger à leur caractère sérieux en leur apportant un tribut d'éloges.

En 1755, il parut un ouvrage en deux volumes intitulé : *Défense du beau sexe*, où l'auteur prouve, en opposant les facultés et qualités de l'homme à celles de la femme, que l'avantage reste souvent à cette dernière.

Dans son poëme des *Quatre âges de la femme*, le sensible Zaccharie a chanté le mérite et les vertus de la compagne de l'homme, avec autant de verve que d'élégance et de vérité.

Thomas, de l'Académie française, écrivit en 1772 un *Essai sur les femmes*, qui suffirait à lui seul pour faire la réputation d'un écrivain. Dans ce livre, un des plus remarquables par son esprit d'analyse et ses vues philosophiques, l'académicien prouve combien la femme a de droits à l'admiration et à l'amour des hommes, qui reçoivent d'elle leurs plus nobles impulsions.

L'abbé Fleury a démontré, dans ses *Etudes sur les femmes*, que le beau sexe, qui fait la joie et le bonheur de l'homme, doit marcher son égal et ne jamais être asservi.

En Angleterre, madame Wollstoncraft publia la *Défense des droits de la femme,* ouvrage dans lequel elle soutient, avec beaucoup de talent, la parfaite égalité des deux sexes.

Mademoiselle King écrivit, sous le titre d'*Appel aux hommes en faveur des femmes*, un ouvrage fort remarquable par la méthode, l'énergie et l'élégance du style.

Madame Randall, dans une brochure intitulée : *Lettre aux femmes d'Angleterre sur l'injustice et la subordination intellectuelle*, combat avec beaucoup d'esprit et de chaleur pour l'égalité des deux sexes.

La célèbre Anne Radcliffe a plaidé la cause de son sexe dans son : *Avocat des femmes, ou tentatives pour recouvrer les droits des femmes usurpés par les hommes.*

Plusieurs dames allemandes ont écrit des ouvrages aussi sérieux que logiques sur l'excellence de la femme et sa haute importance dans la société.

La signora Falliero, de Naples, a donné un très-bon traité sur l'*Education et le rôle des femmes.*

Une dame de Florence a également écrit un très-bon ouvrage sur l'égalité des sexes et la nécessité de réformer l'éducation des jeunes filles.

Ce fut surtout dans la seconde moitié du dix-huitième siècle, alors que le goût des lettres s'était répandu dans toutes les classes de la société, qu'une foule d'écrivains consacrèrent leur plume à l'éloge de la beauté. L'énorme influence qu'exercèrent les femmes, en France, dès le siècle de Louis XIV, ouvrit une ère d'idées nouvelles, et les philosophes qui s'efforçaient de les répandre, pensèrent que le meilleur moyen, pour arriver à ce but, était de plaire aux femmes, de les entourer d'égards et de les combler d'hommages. En effet, presque tous les écrivains du dix-huitième siècle ont parlé des femmes sur le ton du panégyrique et de l'apologie.

Saint-Lambert leur accorde une organisation privilégiée.

Bernardin de Saint-Pierre a fait leur éloge.

Montesquieu reconnaît leur influence.

Thomas loue leur dévouement et leurs vertus.

Voltaire, qui se moquait de tout et satirisait

tout, quoique ne leur ayant consacré aucun ouvrage spécial, briguait leurs suffrages.

J.-J. Rousseau les aima passionnément, et cependant les attaqua dans ses moments d'atrabile ; mais le sensible Marmontel se chargea du soin de les défendre.

D'Alembert, Diderot, Grimm, Condorcet, Chamfort, leur trouvaient toutes les aptitudes de l'homme et les croyaient capables de gouverner.

Les poëtes Chaulieu, Lafarre, Boufflers, Lachaussée, Panard, Piron, Destouche, Léonard, Castel, Roucher, Lefranc de Pompignan, Lamotte, Florian, Géraud, Mahul, Péricault, Grancher, Carbonell, Sanvigny, etc., etc., leur ont prodigué l'encens.

Montesquieu, Chastellux, Cantwel, Grégory, Kérivallant, Thomas, Castilhon, Condorcet, Fleury, Bernier, de Visien, mesdames de Staël et de Sommery, ont démontré leur puissante influence sur les mœurs et la destinée des empires.

La fin du dix-huitième siècle et le commencement du dix-neuvième ne sont pas moins fertiles

en écrivains qui ont consacré leurs plumes à l'éloge mérité de la femme.

Les savants physiologistes Roussel, Cabanis, Virey, Alibert, Richerand, Burdach, Müller, ont analysé leur organisation physique et morale.

Ségur, après l'académicien Thomas et Alexandre de ***, a fait leur histoire chez les différents peuples du globe.

Legouvé, dans un poëme immortel, a chanté leur mérite.

Chénier, Millevoye, Malfilâtre, Pinière, Dusauchoy, Stassart, Dumège, Lacaze, Ducis, Bertin et Parny, les gracieux interprètes de l'amour, Soumet, Baour-Lormian, de Chesnel, Lamartine, Victor Hugo, Hippolyte Lucas, Théodore Carlier, Laurent Pichat et une foule de poëtes contemporains les ont chantées dans leurs vers.

Les poëtes italiens Porzion, Christ, Bronzini, Grégor, Domenichi, Ortensio Landi, Maggi, etc., leur ont donné, dans leur enthousiasme, la prééminence sur l'homme.

Le mystique Sénancour s'est plu à décrire leurs grâces et leur amabilité.

Le fécond Michelet reconnaît leur immense pouvoir sur l'homme, et déplore la triste routine qui les livre à la superstition.

Mesdames de Staël, de Lambert, Necker, Rolland, de Beauharnais, de Lafayette, Guizot, Leprince de Beaumont, Tastu, Desbordes, Dufresnoy, de Salm, de Girardin, Briquet, de Rémusat, l'immortelle George Sand, Jeanne Deroin, Nathalie Lajolais, Mesdames Beaudoux et Benoist, et beaucoup d'autres, sont entrées dans de profonds détails sur la nature et le mérite des femmes. Mieux que les hommes, sans doute, elles ont pu apprécier tout ce qu'il y avait de sentiments nobles et généreux dans un cœur de femme, tout ce qu'il y avait d'amour et de dévouement dans ce mystérieux trésor que l'homme dissipe follement ou dont il brise imprudemment la clef.

Résumons. — Tous les écrivains qui se sont fait remarquer par la délicatesse de leur goût, par la finesse de leur esprit et l'élégance de leur style, ont dû ces qualités à la société des femmes. Les *Misogynes*, ou ennemis des femmes, se re-

connaissent, au contraire, par des formes âpres, un style rugueux, embarrassé, un goût peu développé, un esprit lourd.

C'est le désir de plaire aux femmes qui, dans tous les siècles, enfanta les merveilles de l'art, qui produisit l'épître, l'élégie, l'épithalame, la chanson érotique, et ce grand nombre d'écrits tendres et pleins de beaux sentiments, impérissables monuments de la puissance des charmes féminins sur le cœur de l'homme. Épicure, Aristippe, professaient leur profonde admiration pour le beau sexe, en disant que toutes les splendeurs de la création seraient bien pâles, sans la présence de la femme.

Diogène et Cratès, ces harceleurs de la société, prétendaient que l'homme était un féroce et stupide animal que la femme parvenait, non sans peine, à apprivoiser et à dégauchir.

Socrate et Platon avouaient aussi que la société des femmes adoucissait les mœurs grossières de l'homme.

Virgile, Horace, Lucain, ont chanté l'amour

Ovide s'inspirait de Julie, Tibulle de Délie.

Properce et Catulle écrivaient leurs poésies amoureuses sur les genoux de Cynthie et de Lesbie.

Tandis que la belle Fornarina immortalisait les pinceaux de Raphaël, la tendre Romanina embrasait la verve de Métastase.

Saint Jérôme et saint Augustin ont fait l'apologie des femmes.

Marot et Quinault rimaient incessamment en l'honneur de la beauté.

Racine dut ses chefs-d'œuvre au désir de plaire à madame de Maintenon ; et madame d'Houdetot ne fut pas étrangère aux lettres passionnées que J.-J. Rousseau écrivait dans la *Nouvelle Héloïse.*

Millevoye, Bertin, Parny, Legouvé, Lamartine, Hugo et tant d'autres grands poëtes, ne sont-ils point redevables de leurs plus belles inspirations à leur amour pour la femme ?

Enfin, dans toutes les compositions littéraires et dramatiques, on voit figurer la femme ; c'est tou-

jours la femme qui inspire, la femme qu'on chante, qu'on apothéose. Les compositions d'où la femme est exclue sont froides, inanimées; car, sans la femme, point d'amour; et l'amour doit être considéré comme la puissante étincelle qui échauffe la nature, qui donne la lumière et la vie.

CHAPITRE IX.

CALOMNIES. — VÉRITÉS.

Jusqu'ici nous avons montré la femme sous son aspect le plus beau; mais si, comme dit le proverbe, on retourne le tableau, la scène change, les teintes s'assombrissent, les jours manquent, on ne reconnaît plus la femme telle que nous l'avons dépeinte.

A toutes les époques de l'humanité, la femme a été l'objet d'une foule de critiques et de satires plus ou moins brutales; on l'a déchirée, calomniée, et ses détracteurs l'eussent rayée de la famille humaine, s'ils en avaient eu le pouvoir. Dans toutes ces satires, écrites par des hommes chagrins, des amants courroucés ou des vieillards trompés, si l'on trouve des vérités on rencontre aussi beaucoup d'exagérations. La femme est telle que l'homme l'a fait; les défauts qu'on lui reproche sont dus, en grande partie, aux sottises des hom-

mes. Dans une société où les hommes sont vicieux, les femmes deviennent vicieuses; les lois de la contagion s'appliquent également au physique et au moral de l'individu.

Dans ce chapitre, que nous abrégerons le plus qu'il nous sera possible, nous entreprenons, Mesdames, la pénible tâche de vous apprendre tout le mal qu'on a dit de vous; nous serons sincères et vous prions de nous pardonner.

Chez les Hébreux, qui nous ont transmis en partie leur religion et leurs préjugés, les femmes ne jouissaient point de cette considération que notre civilisation leur accorde. Ce peuple envisageait la femme comme un être inférieur à l'homme et la considérait comme une source intarissable de mensonges, de perfidie et de luxure. Lisez à ce sujet les livres de Moïse et des Prophètes.

Les Orientaux n'avaient d'attention pour la femme qu'autant qu'elle procréait des enfants; les femmes stériles menaient une vie malheureuse. Les Arabes étaient et sont encore imbus des mêmes idées : pour eux la femme est un moule à créature humaine. Despotes et barbares, ils n'ont d'égards pour elle qu'à l'époque de la fécondité; ce temps passé, la femme est employée comme bête de somme, parce que, prétendent-ils, elle ne peut que faire mal.

La plupart des historiens, poëtes et philosophes grecs ne sont nullement favorables au sexe féminin. Selon eux, le commerce des femmes est d'autant plus dangereux qu'il paraît plein de douceur. De combien de maux affreux les femmes n'ont-elles pas inondé la terre? Par combien de crimes n'ont-elles pas violé les lois de la nature? Il suffit de citer le collier d'Ériphile, la calomnie de Sténobée, l'inceste d'Europe, le festin de Philomèle et la barbarie de Progné qui égorgea son fils pour se venger de son époux. — Les malheurs que Briséis attira sur le camp des Grecs. — Hélène qui causa la perte de Troie et la mort de tant de guerriers. — Le meurtre de Candaule par une femme qu'il adorait. — Les amours et les artifices de Phèdre. — Le meurtre d'Agamemnon par Clytemnestre, son épouse. — L'infanticide de Médée... et tant d'autres attentats dont les femmes se sont rendues coupables.

L'irascible et bilieux Euripide se déchaîna contre les femmes et déversa sur elles l'âcreté de sa bile; mais Laïs vengea son sexe des injures du tragique, en lui donnant publiquement une leçon (1).

(1) Voyez le curieux ouvrage intitulé: *Laïs de Corinthe, ou les Courtisanes de l'antiquité*.—Chez Dentu, libraire à Paris.

Le voluptueux Anacréon lui-même, qui ne vivait que pour le vin et les femmes, leur adresse des reproches.

Le poëte Simonide lança contre elles une violente diatribe, dont voici la substance : — La nature de la femme est composée de dix éléments; en d'autres termes, il y a dix espèces de femmes. — La première, tient de la truie ; — la deuxième, du renard ; — la troisième de la chienne hargneuse ; — la quatrième, de la brute ; — la cinquième, de la mer capricieuse ; — la sixième, de l'âne entêté ; — la septième, de la belette voleuse ; — La huitième, du cheval à belle crinière ; — la neuvième, de la guenon méchante ; — la dixième enfin, de l'abeille écervelée.

Antisthène et Xénocrate s'enfuyaient à la vue d'une femme, pensant que son contact ne pouvait qu'être funeste. — Aristophane leur décochait les traits les plus acérés. — Le divin Platon, craignant de tomber entre les mains d'une mégère semblable à Xantippe, femme de son maître Socrate, ne voulut point se marier. — Diogène aurait voulu voir toutes les femmes pendues, à l'exception de Laïs. — Ménippe ne les aimait pas et Zénon ne pouvait les souffrir. — Alciphron e Athénée se sont complu à nous les montrer au milieu de leurs débauches. — Lucien a rapporté

sur leur compte des choses peu flatteuses. — Enfin, le seul Plutarque, dans la vie de ses *femmes illustres*, a voulu réparer les torts de ses devanciers.

Chez les Romains, Horace et Martial ont satirisé les femmes ; — Juvénal les considérait comme le plus grand des maux, et préférait la mort au mariage. — L'austère Sénèque gémissait sur les déportements des femmes et conseillait à la jeunesse de les fuir. — Gallien, témoin des emportements de sa mère contre ses esclaves, a mal parlé des femmes.

Chez les peuples soumis aux lois du Koran, la femme est une propriété, un objet pour la satisfaction du maître ; réduite au rôle d'esclave, elle en a toutes les ruses et les perfidies. — Publius Sylvius a écrit contre elles ces mots passés en proverbe : *Femme qui pense seule, pense mal.* — Grégoire de Naziance ne les a point épargnées. — Chez les Francs, nos ancêtres, les femmes n'étaient pas mieux traitées ; mais les Gaulois, également nos ancêtres, avaient plus d'égards et d'estime pour elles. Enfin, l'histoire de tous les peuples nous montre la femme sous un jour d'autant plus défavorable que ces peuples sont plus barbares.

Nous ferons observer ici, qu'en général les détracteurs de la femme sont de deux classes :

A la première appartiennent les hommes abandonnés de leurs maîtresses ou trompés par leurs femmes. Les motifs d'abandon ou d'infidélité sont presque toujours provoqués par la coupable conduite de l'homme, par les mauvais procédés, la jalousie et quelquefois par des actes de brutalité. La femme a-t-elle si grand tort de fuir ces êtres emportés, jaloux, haineux, ayant toujours l'injure et la menace à la bouche ?

La seconde classe comprend les hommes frappés d'une disgrâce, d'une infirmité physique, d'impuissance, et tous ces êtres au cœur glacé, qui, étrangers aux ineffables voluptés de l'amour, portent envie à ceux qui s'aiment et versent sur eux leur bile impure. Ces hommes-là médisent sans cesse de la femme ; ils trouvent défectueux ses charmes, ses attraits ; ils cherchent à ternir ses plus brillantes qualités et, dans leur haine aveugle, ils ne s'aperçoivent pas qu'on se moque d'eux et de toutes leurs satires ; ils oublient que la femme est une des merveilles de la création, et que le Créateur l'a dotée largement de tout ce qui était nécessaire pour la faire aimer. Voilà pourquoi on aima de tous temps les femmes et pourquoi on les aimera toujours.

Reprenons notre récit : Ce ne fut, en réalité, qu'à partir du règne de FRANÇOIS Ier, de galante

mémoire, que les femmes furent tirées de l'état d'abjection dans lequel le sexe fort les tenaient plongées. L'exemple des Français fut suivi de plusieurs nations, et, de ce moment, la femme cherche à se rendre digne de la position qu'on lui a faite.

Mais il faut croire que la femme abusa de sa liberté, puisque les historiens et chroniqueurs de ces époques l'accusent de félonie, d'adultère et de vices honteux. Il fallait avoir recours aux argus, aux verroux, aux ceintures cadenassées !... De nouveau, la femme devient la victime du sexe fort, qui employa tous les moyens pour la priver de la liberté dont elle mésusait. On enferma dans des couvents les récalcitrantes ; mais, loin de les rendre meilleures, on les rendit plus vicieuses. Que d'imprécations, que de cris de haine et de vengeance retentirent sous les voûtes de ces tombes à jamais refermées sur les vivants ! !... Que de larmes de désespoir en arrosèrent les dalles ! !...

Tout cela est-il calomnie ou vérité? Nous l'ignorons; ce qu'il y a de certain, c'est que cette accusation se retrouve chez la plupart des écrivains de ces temps. L'auteur de la *Forêt-Noire du mariage* se déchaîne contre les femmes avec des expressions si violentes, si peu mesurées, qu'on n'ose ajouter foi aux accusations dont il écrase les filles d'Ève.

Le siècle de Louis XIV affranchit de nouveau les femmes de leurs entraves; il paraîtrait qu'elles abusèrent encore de leur liberté. Boileau, Molière, Shakspeare, Lafontaine, Boccace, Voltaire et l'immortel Jean-Jacques, prouvèrent, non par des insultes, ainsi que l'avaient fait leurs devanciers, mais avec convenance, que la femme était faible, rusée et sujette à caution. Ils conseillèrent aux maris de se tenir incessamment sur leurs gardes, et de ne jamais accorder une confiance aveugle à un sexe qui chute et rechute toujours.

Vint la mémorable époque de la Révolution de 1793! La femme, dégénérée sous Louis XV, ainsi que nous l'avons déjà dit, sembla se retremper dans le sacrifice et le dévouement. Les traits de courage et d'héroïsme se multiplièrent parmi les femmes, au point d'effacer les plus beaux élans de patriotisme parmi les hommes.

Le dix-neuvième siècle a vu les femmes, surtout en France, arriver à leur apogée de gloire et de bonheur. Si elles montrent encore les défauts et les vices d'autrefois, c'est, nous le répétons encore, leur pauvre, leur détestable éducation qui en est la source; ce sont les banalités mondaines, les frivolités de la mode qui en font des coquettes et les perdent sans retour.

« Après les vices d'éducation, disait le docteur

Dunne, ce qu'il y a de plus dangereux pour les femmes, c'est l'oisiveté et la flatterie, Habituées dès leur jeunesse à des choses frivoles, elles n'ont d'autre moyen de se préserver de l'ennui que de courir les bals, les théâtres, les promenades publiques ou de lire des romans, seule lecture analogue à la fausse culture de leur esprit. C'est ainsi qu'elles entrent dans la carrière du vice, où les flatteries, les adulations des hommes aident encore à les précipiter. Si aux arts d'agréments, auxquels on donne tant d'importance dans leur éducation, elles joignent les avantages de la beauté, l'encens le plus grossier suffit pour leur faire tourner la tête. Elles se croient des êtres privilégiés devant qui tout doit s'incliner. Ce travers, qui les rend hautaines, dédaigneuses, vaines et, par conséquent, ridicules, est le résultat du défaut de jugement, précieuse faculté qui est restée inculte.

« Lorsque les rides viennent annoncer que la jeunesse s'est enfuie, on les déguise, on se farde, on se fait un visage menteur. Malheureusement, l'artifice ne tarde pas à être découvert, et un à un, les adorateurs disparaissent. Mais le vice a pris racine et ne peut plus s'extirper; on cherche alors un autre théâtre et l'on se jette dans la dévotion. Cette transition se borne presque toujours à un

changement de costume; la réforme ne va pas plus loin.

« Pendant la jeunesse, le tourbillon du monde, les désirs, les passions, n'ont pas laissé aux femmes le temps de calculer tout le prix de l'opinion. L'âge et l'abandon qu'il amène leur font sentir enfin la nécessité d'une bonne réputation. Mais comment renoncer à des penchants caressés si longtemps ? La dévotion leur offre alors son manteau, comme le seul moyen de se ménager, en public, les honneurs de la vertu.

« Avec ce nouveau masque arrivent les fausses dents, les chevelures artificielles, le blanc, le rouge, les pieuses grimaces et la sainte médisance ; la morale, longtemps insultée par des désordres secrets ou publics, reçoit, pour dernier outrage, l'hommage de l'hypocrisie. »

Voilà ce que disait, il y a trente ans, le docteur Dunne, et ces faits trouvent encore aujourd'hui leur parfaite application.

Au nom de votre dignité et de vos devoirs de mère, au nom du rôle important que vous êtes appelées à remplir dans la famille, ô femmes ! rejetez loin de vous ces vains hochets de la mode, ces oripeaux de la vanité ; abandonnez vos goûts frivoles ; réprimez les écarts de votre imagination pour laisser le champ libre à votre raison ; soyez

aimables et gracieuses sans afféterie ; spirituelles sans prétentions ; bonnes, douces, affables sans intérêt, alors vous n'aurez plus d'ennemis, vous régnerez sur les hommes, et les plus rebelles se soumettront à vos lois.

CHAPITRE X.

LES HOMMES ET LES FEMMES.

Les femmes sont criblées de vices, de défauts, d'imperfections cachées, disent certains hommes; les femmes se défendent en leur renvoyant l'argument, et elles ont raison. En effet, pour quelques atrabilaires égoïstes et rebutés qui ont épanché leur bile sur le beau sexe, qui ont écrit mille grossières sottises, une foule d'auteurs distingués ont fait justice de ces fausses imputations en glorifiant la plus aimable moitié du genre humain.

Les chroniques du dix-septième siècle rapportent qu'un jurisconsulte, malheureux en femme, délaya, contre toutes les femmes, son épaisse bile dans un ouvrage intitulé : *La Forêt-Noire du Mariage.*

Un jour qu'il se trouvait à Turin, les femmes le poursuivirent, le chassèrent de la ville, et ne lui permirent d'y rentrer qu'avec cet écriteau collé au dos :

Des femmes sommes tous venus,
Grands, petits, gros et menus;
C'est pourquoi celui qui les blâme,
Doit être réputé infâme.

Ce qui a toujours manqué aux femmes, c'est l'esprit de corps. Si toutes les femmes d'une ville, d'une contrée, d'un royaume, se soutenaient mutuellement, elles formeraient une corporation formidable, contre laquelle Messieurs les hommes seraient forcés de rendre les armes, de s'incliner.

Si un auteur obscur a barbouillé le *Démérite des Femmes*, brochure morte-née, un poëte célèbre a chanté leurs vertus dans le *Mérite des femmes*.

Pour quelques êtres impuissants, haineux, vexés ou éconduits qui, de temps à autre, déchirent les femmes de leurs méchantes épigrammes, un grand nombre de célébrités philosophiques et littéraires font leur apologie et leur payent un tribut d'hommages.

Dans ce conflit d'opinions, d'amour et de haine, de reconnaissance et d'ingratitude, au milieu de ces controverses, de ces disputes, l'avantage reste

toujours aux femmes, car une voix puissante s'élève en leur faveur, et cette voix c'est celle de la vérité.

Ah! messieurs les Misogynes (1), vous calomniez tout un sexe, en haine de quelques rares exceptions; vous aiguisez vos dards et décochez contre elles vos traits envenimés, parce qu'une femme, vous trouvant ou trop maussade ou trop tyran, ou trop vain ou trop brutal, vous a planté là pour un être plus sociable; et vous croyez avoir la raison de votre côté! Détrompez-vous; nous venons de vous prouver que le sexe barbu n'est nullement privilégié; que la femme l'égale en tout et pour tout, hormis les abus de la force : que la supériorité que vous vous arrogez sur elle n'est qu'illusoire; elle vous prouve tous les jours que, si vous prenez la plume pour l'attaquer, elle la manie aussi bien que vous pour se défendre.

Un auteur a écrit les lignes suivantes pour et contre les femmes.

« La femme est ce que l'homme peut avoir de mieux et de pire; elle est sa vie, son trésor, sa mort et son poison.

« C'est un vase qui contient la vertu, la bonté,

(1) *Misogynes*, mot tiré du grec, signifiant : ennemis des femmes.

mais aussi un venin qui égale celui de la vipère. Je signale au monde son prix comme réel, et je la condamne comme fausse.

« Elle nous donne son sang et nous nourrit; cependant le ciel n'a rien fait de plus ingrat; c'est quelquefois un ange et quelquefois un démon.

« Souvent elle est belle d'amour et de gentillesses; souvent ses méchantes actions la rendent affreuse. Enfin, la femme est comme la saignée, qui tantôt donne et tantôt fait perdre la santé. »

Lorsqu'on entre dans les détails de toutes les petites passions qui agitent les femmes pendant leur vie; de toutes les tracasseries qu'entraînent leur folle vanité, leurs caprices, leur perpétuelle indiscrétion; lorsqu'on réfléchit que malgré tous les défauts de leur esprit et les vices de leur cœur, elles exercent une énorme influence dans l'état social, on est tenté de justifier *Confutsé* et *Mohamed* de les avoir condamnées à la réclusion. Sans discourir sur les motifs de cette réclusion, nous pensons que ces législateurs ont voulu, en les séparant de la société, empêcher qu'elles contractassent les vices des hommes et les conserver dans leur pureté.

La Chimère et tous les monstres dont la fable nous parle n'étaient pas aussi à craindre que la femme. Des héros vainquirent ces monstres et furent vaincus par les femmes.

Parmi les êtres qui peuplent la terre, a dit un misogyne, il n'y en a aucun qui surpasse la femme en ruses, en perfidies, en méchancetés de toutes sortes. La vanité, l'orgueil, la coquetterie, l'envie, la jalousie, la colère, la vengeance, l'accompagnent toujours. Elle est bavarde, médisante, frivole, ignorante, imbue de mille préjugés; elle est égoïste, gourmande, hypocrite, bigote, parjure, etc., etc.; elle cache en elle tous les vices qui dégradent la nature humaine, et les pâles vertus qu'elle montre de loin en loin, ne sauraient établir une compensation.

Une femme d'esprit et de haute raison fit la réponse suivante, pleine de vérités :

« On reproche aux femmes des défauts que les hommes partagent avec elles. Il y a autant de bavards que de bavardes, d'indiscrets que d'indiscrètes, de menteurs que de menteuses; mais il y a beaucoup plus d'hommes égoïstes que de femmes égoïstes, plus de jaloux que de jalouses, plus de trompeurs que de trompeuses, plus d'impertinents que d'impertinentes, etc.

« Si les femmes sont tracassières, les hommes sont intrigants; si les femmes sont légères, les hommes sont inconstants; si les femmes sont fausses, les hommes sont hypocrites; si les femmes

sont perfides, les hommes sont traîtres ; si les femmes sont volages, les hommes sont parjures ; si les femmes sont jalouses, les hommes sont envieux ; si les femmes sont coquettes, les hommes sont fats ; si les femmes sont glorieuses, les hommes sont orgueilleux ; si les hommes ont plus de bravoure dans le danger, les femmes ont plus de courage dans le malheur, plus de patience dans les revers, etc., etc. »

« De grâce ! Messieurs les hommes, disait une dame, cessez de nous accabler, et, avant de nous noyer dans l'océan des vices, veuillez analyser les défauts de votre propre sexe.

« Vous possédez l'orgueil du bien, nous n'en avons que l'amour. Vous êtes les moralistes du genre humain, vous faites les lois et nous les suivons ; vous éclairez la société, et nous l'embellissons ; ce n'est pas la crainte, c'est le devoir qui nous soumet. Nous étouffons jusqu'aux cris du cœur pour vous plaire. Vous n'êtes point comme nous sous le glaive du public ; ce bon public, applaudit au séducteur et insulte la victime ; c'est pourquoi vous dites qu'il est juste.

« Nous n'avons point d'écoles de droit, où l'on apprend à être faux et injuste au besoin ; nous n'avons point d'écoles de théologie, d'où sortent des inquisiteurs qui brûlent les hommes pour leur gloire et pour la gloire de Dieu. Nous aimons votre

enfance, nous sommes le charme de vos belles années, nous consolons votre vieillesse et allons pleurer sur votre tombe. Toutes ces qualités ne peuvent-elles pas racheter quelques défauts et nous faire trouver grâce devant vous ? »

Une autre dame exhalait ainsi ses plaintes ironiques envers les hommes :

« Femmes vaniteuses, rentrez, je vous prie, dans la médiocrité intellectuelle dont on vous fait un devoir. Il ne nous appartient pas d'occuper les places que nos maîtres ont tant de peine à garder. Nos maîtres nous défendent d'être sérieuses, tâchons de leur devenir agréables ; ils nous y invitent par des raisons si logiques ?... Voyez leur indulgence ! Ils vous permettent de causer modes, théâtres, bals, concerts, etc. N'est-ce point assez pour remplir nos loisirs ?... Mais, nous occuper de questions sérieuses, meubler notre esprit de choses utiles, fi donc ! cela ne sied nullement à la jolie femme, qui doit être aimable et frivole avant tout. Oh ! les excellents hommes !... Et vous vous laissez prendre à ce charlatanisme intéressé, Mesdames, et vous ne voyez pas que l'homme veut par le vide complet de votre esprit, vous tenir en tutelle ?

« Non, Dieu n'a pas créé la femme pour en faire l'esclave de l'homme; il a voulu, de part et d'autre, l'égalité, l'amour. Il a dit à l'homme : « Je t'associe une créature en tout digne de toi; « Je n'ai plus rien à faire pour ton bonheur, ni « même pour ma gloire. » Et Dieu, après avoir créé la femme, ne fit plus rien. »

C'est ainsi que devraient penser et raisonner toutes les femmes; alors, les hommes rabattraient un peu de leur orgueil, et la condition sociale du beau sexe irait toujours en s'améliorant.

Les hommes, de leur côté, devraient bien graver ce proverbe dans leur mémoire : « Celui qui n'est pas l'ami des femmes, donne une fort triste idée et de son esprit et de son cœur. »

La nature semble avoir conféré aux hommes, avec la force physique, le droit de commander; mais la nature a aussi accordé aux femmes l'art de se soustraire au despotisme du plus fort. Les deux sexes ont réciproquement abusé de leurs avantages.

Les hommes, pour prouver leur puissance, ont fait des lois et obligé la femme à s'y soumettre.

Les femmes, en revanche, ont augmenté leur valeur personnelle par l'esprit, les grâces et mille autres attraits; elles ont, en outre, doublé le prix de leur possession, par la difficulté de l'obtenir.

De telle sorte, que si l'on demandait de quel côté est la servitude, on pourrait, sans être paradoxal, répondre : — elle est du côté de l'homme !

Pour celui qui a étudié le caractère féminin, il est bien avéré que l'autorité est le but où tendent toutes les femmes. Lorsqu'elles sont maîtresses de leur cœur, l'amour qu'elles donnent les conduit à ce but ; l'amour qu'elles demandent les en éloigne. Elles savent toutes cela. C'est pourquoi leur unique politique est d'inspirer l'amour sans l'éprouver ! ou de le cacher profondément si elles aiment. Plus elles attirent, plaisent et refusent, plus les hommes multiplient leurs moyens de séduction ; d'où il résulte que si ceux-ci sont habiles à l'attaque, celles-là sont maîtres passés pour la défense. C'est cet état de choses qui a engendré la courtoisie des temps modernes, et qui perpétue la politesse, les mille prévenances des hommes pour le beau sexe.

Nous pensons, avec plusieurs philosophes, que les législateurs ont commis une grave erreur à l'égard des femmes : au lieu de constituer leurs droits, ils ne leur ont imposé que des devoirs. La conséquence de cette erreur a été au profit de leur pouvoir naturel. En effet, ce défaut de justice leur a suggéré mille moyens de prouver leur valeur sociale, et leur pouvoir s'est encore accru des pas-

sions des hommes. Parmi ces moyens, il en est un qui manque rarement son but. En France, les hommes du monde considèrent la conversation comme un moyen de briller et de plaire ; c'est à qui l'emportera sur son concurrent, et ils déploient dans cette lutte, toutes les ressources de leur esprit. Comme c'est aux femmes qu'il appartient de décider de ce genre de supériorité, elles tiennent toutes les vanités sous leur domination ; de telle sorte que chaque concurrent, pour obtenir la victoire, flatte, adule la femme, l'entoure de mille soins et se soumet aveuglément à son empire.

Nous répéterons, avec *l'Ami des femmes*, ce que nous avons déjà dit plus haut, en d'autres termes :

« Les hommes doivent en grande partie, les avantages qu'ils ont sur les femmes, à la différence de leur éducation, qui, bien que défectueuse encore, l'est beaucoup moins cependant que celle donnée aux femmes.

« On éloigne les jeunes filles de toute occupation sérieuse, on les entretient de mille bagatelles, on les accoutume à mille délicatesses, le plus souvent ridicules. De là, résultent la frivolité, la légèreté et la faiblesse de leur caractère.

« C'est une erreur de croire que les hommes ont

une très-grande supériorité intellectuelle sur les femmes; mais il est très-vrai de dire que les femmes ont communément plus d'esprit que les hommes, plus de goût, plus de tact, plus de finesse. La pauvreté des études qu'on leur fait faire, les idées superstitieuses dans lesquelles on les élève, arrêtent les progrès de leur jugement; elles sont presque toutes superficielles, parce qu'on ne les a jamais accoutumées à réfléchir, à raisonner.

« Paraissent-elles dans le monde, les hommes mettent le dernier sceau aux vices de leur éducation en développant chez elles la vanité, la fausseté, la coquetterie, etc.; car, plus une femme a d'affectation, de manége, de minauderies, de caprices, plus elle s'entoure d'adorateurs.

« Celles qui résistent à tout ce qui conspire contre elles, ont de grands avantages sur les hommes les plus aimables : leur conversation est séduisante, leur imagination plus vive, leur cœur plus sensible, leur amitié plus tendre, leurs procédés plus délicats, leur attachement plus sincère. »

La femme serait bien plus parfaite encore, si les vices de l'éducation qu'on lui donne n'arrêtaient son élan vers la perfection intellectuelle; malgré les torts de l'homme à son égard, et en dépit des entraves et des ténèbres dont on environne sa rai-

son, elle conserve toujours son caractère de bonté, de douceur.

« Tout est admirable dans la femme; et Dieu, qui s'est repenti d'avoir fait l'homme, ne s'est jamais repenti d'avoir fait la femme. »

Quant à ces hommes qui ne considèrent jamais que le côté défectueux des femmes et qui ne cessent de les poursuivre de leurs sarcasmes, d'énumérer leurs défauts, leurs faiblesses ; il serait curieux de mettre au jour leurs ridicules, les basses courbettes qu'ils ont faites auprès de ces mêmes femmes, et les humiliations qu'ils en ont reçues. Il ne faut pas s'y tromper, ce sont toujours des hommes intolérants, injustes, impuissants, trompés ou éconduits, qui parlent mal des femmes : on reconnaît facilement, chez eux, le défaut de la cuirasse. Les hommes, au contraire, qui ont étudié la nature et le caractère de la femme, admirent ses vertus et plaignent ses erreurs.

De même que le printemps a ses orages, l'humanité a ses faiblesses.

Un poëte a eu raison de dire :

Contre les femmes, oui, tel se permet d'écrire,
Qui tomberait à leurs genoux,
S'il avait pu savoir combien il est plus doux
De les aimer que d'en médire.

Hommes! soyez donc de bonne foi : la femme n'est-elle pas, à votre égard, ce que vous la forcez d'être ?

Vous vous appliquez sans cesse à la séduire, à la tromper ; et, si parfois elle vous trompe, vous la maudissez! Vous lui donnez souvent l'exemple d'une conduite équivoque, et vous êtes scandalisés si elle le suit! Vous vous moquez de vos serments, et vous voulez qu'elle garde les siens! Vous êtes parjures, et vous exigez qu'elle soit fidèle! Vous brisez ses affections, ses plus chères espérances, et vous demandez que son cœur n'en éprouve aucune atteinte! Enfin, vous la délaissez, vous l'oubliez pour d'autres, et, lorsqu'elle vous rend la moitié de votre pièce, vous entrez en fureur, vous lu jetez l'anathème! Cela est-il conséquent? est-il juste, répondez?

Ah! cessez, Messieurs les hommes, d'accabler les femmes de vos injustices; cessez de les poursuivre de votre quinteuse humeur. Les femmes sont plus sensibles, plus aimables, et valent mieux que vous; tous les défauts que vous leur reprochez ne font pas tant de mal qu'un seul de vos vices; et ces défauts. c'est encore vous qui les faites naître par votre orgueil et votre despotisme. Au lieu dei désapprécier la femme, souvenez-vous qu'elle est une des conditions nécessaires à votre bonheur.

Promenez vos regards sur les scènes riantes de vos premières amours ; évitez de les arrêter sur les endroits sombres, et vivez incessamment bercés par ces doux souvenirs.

O hommes ! aimez, adorez toujours les femmes ; car, sans elles, votre vie serait une affreuse solitude !...

CHAPITRE XI.

LE MARIAGE.

Le mariage est le but vers lequel sont instinctivement poussés tous les êtres qui ont atteint le complément de leur organisation. Nul ne peut se soustraire à cette grande loi de la nature, sans en être puni par une foule de maladies, d'affections physiques et morales qui rendent la vie amère et abrégent sa durée (1).

Si la perfection pouvait exister ici-bas, on la rencontrerait plutôt dans l'état de mariage que dans l'état opposé. En effet, le mariage suppose la famille, et la famille suppose les vertus nécessaires à l'éducation, à la direction des enfants vers le

(1) Avant de se vouer au célibat, on ne saurait trop engager les jeunes femmes à consulter un médecin. Nous pensons aussi qu'il leur serait très-utile de lire l'ouvrage intitulé : *Philosophie du Mariage*.

bien. Ces vertus ne sauraient être pratiquées par le célibataire, qui végète seul. — La famille donne des citoyens à l'État, des bras à l'industrie ; elle renaît sans cesse et donne toujours. Le célibat, au contraire, isolé dans le cercle étroit de son égoïsme, ne produit rien, ne donne rien à la société, et meurt sans laisser le rejeton qui devrait le remplacer.

Chez tous les grands peuples de l'antiquité, le célibat fut flétri et le mariage honoré. La civilisation moderne, tout en respectant la liberté individuelle, encourage néanmoins les mariages et offre des primes à la fécondité. La nation aime à citer les familles qui lui ont fourni des grands hommes. — Le père s'enorgueillit des qualités de son fils, et la mère des vertus de sa fille. De quoi peut s'enorgueillir le célibataire? — Les enfants font la joie de leurs parents et soutiennent leur vieillesse. Les célibataires connaissent-ils ces joies, peuvent-ils espérer un appui dans leurs vieux jours? — Enfin, le mariage est un des bonheurs de la vie ; le célibat n'en est que l'amertume.

Mariez-vous, mariez-vous, jeunes filles! le mariage est la plus sainte, la plus ancienne de toutes les institutions.

Mariez-vous! car la femme a besoin d'un appui et l'homme d'une compagne, pour traverser plus courageusement les épreuves de la vie.

Mariez-vous, pour agrandir le cercle de vos affections et developper vos sentiments.

Mariez-vous, car les joies du cœur sont plus pures lorsqu'elles sont partagées.

Mariez-vous, parce que dans les grandes infortunes qui empoisonnent l'existence, c'est au sein de la famille que vous retremperez votre courage, que vous puiserez de nouvelles forces et des consolations.

Mariez-vous! pour éviter les tristes et nombreuses maladies qu'engendrent le célibat, et dont voici seulement quelques-unes :

1 Hypochondrie.
2 Hystérie.
3 Vapeurs.
4 Catalepsie.
5 Mélancolie.
6 Dégoût de la vie.
7 Cauchemars.
8 Insomnie.
9 Rêves érotiques.
10 Épilepsie.
11 Manie.
12 Folie, etc., etc.

Le célibat exerce une si funeste influence sur les facultés intellectuelles de la femme, que le nombre des aliénations mentales, chez les vieilles filles, dépasse toute proportion. Ainsi, dans le rapport fait, en 1832, sur l'hospice de la Salpétrière, à Paris, on remarque ces chiffres :

Sur 1,726 femmes aliénées, 1,276 étaient filles. Devant cette désolante statistique, qui oserait se faire l'apologiste du célibat?

Oui, le mariage c'est l'amour qui rayonne et propage la vie; c'est l'heureuse expansion de toutes les facultés affectives; le célibat, c'est l'égoïsme, la mort, c'est le néant!...

Mariez-vous donc, jeunes filles, parce que la nature vous a organisées pour le mariage; et sachez bien qu'on ne transgresse jamais impunément ses lois.

Dans le mariage, l'homme personnifie la force; — la femme personnifie les grâces et l'amour.

L'homme est le soutien de la jeune famille; la femme en est la fleur et le parfum.

L'homme travaille pour assurer l'existence de la famille; — la femme l'élève, et, mère vigilante, l'entoure de son inépuisable sollicitude.

Ainsi donc, le mariage développe et fortifie l'amour de la progéniture; il met en jeu les forces physiques et morales; il fut toujours considéré comme la base des sociétés et la sauvegarde des bonnes mœurs.

Maintenant, observez les filles qui ont vieilli dans le célibat; analysez leur physique et leur moral, leurs qualités et leurs défauts; vous y rencontrerez toujours une lacune et serez forcé de donner la prééminence à la femme mariée.

La vieille fille est intolérante, acariâtre, toujours disposée à mordre, à déchirer autrui; elle est mes-

quine, égoïste dans ses actions, souvent impitoyable pour les erreurs des autres; envieuse d'un bonheur dont elle a été sevrée, ses journées s'écoulent tristement au milieu des regrets. Ni les égards, ni les prévenances, ni les plaisirs de la vanité, ni les douceurs de la fortune, rien ne peut la consoler de son état de vieille fille; son caractère dénote un fond de sécheresse, de jalousie et d'aigreur qui est la preuve la plus convaincante contre le célibat et en faveur du mariage.

Vous le voyez, ô femmes! tous les priviléges sont pour le mariage, toutes les disgrâces pour le célibat. Après cette courte énumération des avantages de l'un, des hontes et des misères de l'autre, hésiteriez-vous encore à vous marier?

Et lorsque vous serez mariées, ô femmes! vous aurez acquis de nouveaux droits à la considération, à l'estime; mais, vous aurez de nouveaux devoirs à remplir. Vos droits, c'est l'égalité de pouvoir dans la communauté; vos devoirs, c'est d'aimer votre époux et de le rendre heureux; c'est d'utiliser votre temps et vos facultés à la bonne direction du gouvernement domestique, à la prospérité de la maison; c'est surtout l'obligation stricte d'élever vos enfants dans la pratique des vertus sociales, pour en former des citoyens utiles et distingués. Voilà,

Mesdames, la noble tâche que vous avez à remplir. C'est en la remplissant dignement que vous serez aimées, honorées et respectées de tous.

Nous prions nos jeunes lectrices de lire, avec la plus grande attention, le chapitre suivant, spécialement rédigé pour assurer leur bonheur dans le mariage.

CHAPITRE XII

LECTURE TRÈS-IMPORTANTE POUR LA FEMME MARIÉE.

La femme mariée, la mère de famille, doit connaître toute l'étendue de ses devoirs envers son mari et ses enfants. La pratique de ces devoirs la fait aimer et respecter de toutes les personnes qui l'entourent. Parmi ces devoirs, il en est qu'on ne saurait enfreindre sans porter atteinte à la dignité du mariage et à la morale ; tels sont, par exemple, la *bonne conduite*, la *fidélité* conjugale, *l'amour* et l'*éducation* des enfants.

La raison dit qu'il devrait y avoir égalité parfaite entre le mari et l'épouse ; malheureusement il n'en est pas toujours ainsi. L'homme fait parfois sentir la force qui lui est dévolue ; souvent il exige que la femme reconnaisse son infériorité, sa faiblesse. C'est alors que la femme doit faire usage

de toute la force de sa raison, pour réprimer victorieusement son amour-propre blessé ; c'est alors qu'elle doit déployer toutes les ressources de son esprit pour paraître résignée à la volonté de celui qui s'impose en maître. Il faut qu'elle sache obéir aujourd'hui pour commander demain. La sagacité, la finesse d'esprit qui lui sont naturelles, lui feront découvrir mille petits détours pour arriver au but. Ainsi, l'homme veut ; on lui cède, et il croit qu'on lui cédera toujours ; mais il se trompe, car la femme saisit habilement les rémittences de la volonté de son mari pour lui imposer la sienne. Ce qu'elle veut n'est rien, ou du moins si peu de de chose, qu'il est bien facile de la contenter ; et puis, elle récompense si agréablement les plus petites complaisances de son mari, que celui-ci finit par tout accorder. Il est surtout important de ne jamais contrarier les vieilles habitudes du mari ; ce n'est qu'avec le temps qu'on peut s'en rendre maître. La femme doit savoir s'arrêter à propos, se replier pour mieux avancer ; elle veut toujours, mais étant la plus faible, elle ne marche que lentement, sans jamais compromettre le travail commencé. Elle fait suivre des voies indirectes à son mari, qui s'y croit entraîné par hasard ou librement ; et c'est ainsi qu'il obéit lorsqu'il croit commander,

Mais si, par un de ces incidents malheureusement assez fréquents, un homme, d'ailleurs estimable, privait sa femme de son amour, de sa tendresse, pour aller se jeter dans les bras d'une autre femme ; l'épouse doit se conduire avec réserve et dignité. Elle bannira de son cœur tout désir de vengeance ; elle comprimera sa douleur, sans pourtant affecter une indifférence qui pourrait blesser le mari. Aucun reproche, aucun sourire amer, aucune parole mordante ne devront s'échapper de sa bouche ; elle ne se plaindra à personne ; ce serait inutile et très-imprudent. Elle sera sobre de caresses pour exprimer son affection conjugale ; car rien ne fatigue autant l'homme que les caresses d'une femme qui a cessé de lui plaire. Elle ne s'abandonnera pas non plus aux larmes, au désespoir ; ce serait le moyen de se rendre encore plus à charge à son époux. Le seul artifice qu'elle puisse employer, et qui n'a rien de contraire à sa dignité, c'est de se parer de tous les charmes de l'esprit, de tous les attraits de la vertu, pour faire oublier la femme que son mari lui préfère ; c'est d'opposer la douceur et les manières prévenantes au peu d'égards ; c'est, enfin, de rehausser les agréments de sa personne par le bon goût dans sa toilette et l'extrême propreté du corps.

Ces deux derniers points ont une grande impor-

tance, et les femmes ne devraient jamais les négliger. Elle doit se rappeler que la nécessité de plaire est imposée à la femme du moment qu'elle s'est choisi un époux : or, si le bonheur domestique prend sa source dans l'attachement réciproque de deux époux, il est logique de resserrer les nœuds de cet attachement par tous les moyens de plaire et de prolonger l'amour. L'amour est volage par nature, pourra-t-il s'arrêter longtemps sur la couche nuptiale si l'on ne fait rien pour le fixer ? L'amour abhorre l'esclavage, et l'habitude l'affaiblit, le refroidit bientôt. La femme évitera donc de rendre son mari esclave, et tâchera d'éloigner de lui tout ce qui est monotone ou ennuyeux.

Si la femme n'emploie pas tous ses soins à donner un nouvel aliment à l'amour de son mari ; si elle ne met continuellement en jeu ses charmes, ses grâces, son esprit, pour ranimer son ardeur ; si elle n'est pas propre et soignée dans sa personne, le mari se dégoûte, s'éloigne, hélas !... et, des riantes fleurs du mariage, il ne reste plus que les épines.

Femmes injustes, pourquoi vous plaindre de l'inconstance de vos époux, si vous-mêmes vous négligez les moyens faciles de les fixer ?

Madame de Genlis a donné les conseils suivants aux femmes mariées :

« Que votre mari soit bien convaincu que sa présence vous est toujours agréable ; le plus sûr, le seul moyen de le fixer près de vous, c'est de montrer toujours un égal plaisir à le voir... Il est impossible de calomnier une femme qui, loin de fuir et d'éviter son mari, le désire pour témoin de ses actions... Profitez de l'empire passager, mais sans bornes, que l'amour vous donne sur votre mari, dans les premiers temps du mariage, pour lui parler avec franchise de ses défauts ; mais toujours avec le ton du plus tendre intérêt. Si vous voulez que votre mari suive vos conseils, ayez l'air de désirer les siens. Pour obtenir sa confiance il faut lui donner la vôtre... S'il arrive entre vous quelques petites contestations, ce qui est inévitable, jamais d'aigreur dans vos paroles ; montrez de la déférence et cédez plutôt que de résister... Plus vous montrerez d'égards pour votre mari, plus il en aura pour vous... etc. »

La femme mariée doit s'éloigner, autant que possible, des folles dissipations du monde ; sans être toujours sérieuse, elle doit néanmoins se recueillir et penser à sa famille, à sa maison et à cette foule de questions accessoires qui s'y rattachent. La femme distraite, évaporée, qui néglige son intérieur pour les plaisirs mondains, ne sau-

rait longtemps conserver l'amour et l'estime de son époux.

Une jeune femme impressionnable et dont l'imagination travaille, doit se garder de la lecture des romans; car cette lecture lui fait bientôt oublier les réalités de la vie et l'égare dans le monde des chimères. Alors, les détails de l'intérieur lui deviennent fatigants, à charge; elle interrompt la tâche qu'elle avait commencée, pour lire le feuilleton d'un journal où se déroule une intrigue d'amour. Elle se passionne pour les héros de romans; néglige ses devoirs de mère de famille, et ne voit plus dans son mari qu'un être fort ordinaire. De ce moment, plus de bonheur pour elle dans le mariage; victime des folles idées qui lui ont échauffé le cerveau, elle ne tarde pas à se croire malheureuse, et attribue secrètement à son mari la cause de son malheur. Si, par hasard, la femme ainsi gâtée rencontre un de ces jeunes séducteurs qui font métier de plaindre et de consoler les épouses éplorées; hélas? c'en est fait de sa vertu... Le remords naît aussitôt après la faute, et, de ses ongles de fer, déchire incessamment le cœur de l'adultère.

Une foule de pièces, jouées sur certains théâtres, ne valent pas mieux que certains romans. Ces pièces sont généralement immorales et pervertissent l'esprit des femmes en les habituant à voir

des maris trompés, des épouses séduites, des tartufes de mœurs, d'aimables libertins, etc. Nous ne prétendons pas interdire le théâtre; mais, avant d'y aller, la femme doit choisir les pièces et s'abstenir de celles qui peuvent fausser son caractère d'épouse.

Les bals et beaucoup de soirées sont des foyers d'intrigues et de perdition ; on doit également s'en abstenir, ou n'y aller qu'accompagnée de son mari.

Une jeune femme qui se jette, sans nulle expérience, dans le dangereux tourbillon du monde, finit presque toujours par succomber aux séductions de l'amour, de la vanité et des cadeaux. Les épouses qui veulent rester fidèles à leurs devoirs, doivent se retrancher derrière leurs maris, où l'ennemi n'osera point les y venir attaquer.

La jalousie, cette affreuse maladie, doit être complétement bannie du cœur des époux, autrement le mariage serait un enfer. Voyez, à ce sujet, notre ouvrage intitulé : *Philosophie du Mariage*, où se trouvent de fort curieux détails sur cette malheureuse passion et sur les moyens les plus efficaces pour la combattre.

Il ne faut pas qu'il y ait de maître dans le domaine conjugal ; l'autorité doit s'y établir par la confiance et l'estime. Lorsque l'un des époux veut s'arroger des droits exclusifs et commander en

maître, l'harmonie est troublée. La tyrannie déplaît en grand comme en petit; elle fait crouler les gouvernements, de même qu'elle porte la désunion dans les familles.

La beauté, les grâces, l'esprit, la sagesse, la modestie attachent l'homme à sa compagne; mais les attentions de la femme pour son mari, ses soins empressés, ses égards, ses procédés empreints de délicatesse, son attachement et sa fidélité lui assurent pour jamais le cœur de l'homme qu'elle s'est choisi, et le mariage devient pour elle une source de bonheur.

Nos lectrices trouveront le complément de la conduite conjugale dans l'*Hygiène* et la *Philosophie du mariage* (1); ces deux ouvrages, aussi intéressants qu'utiles, ont séché bien des larmes et prévenu de grands malheurs.

(1) Chez Dentu, éditeur, Palais-Royal, à Paris.

CHAPITRE XIII.

DÉFAUTS ET VICES DE LA FEMME, SELON LES MILIEUX OU ELLE VIT.

Dans le règne végétal, comme dans le règne animal, tout être offre des imperfections, des vices, des défauts. L'espèce humaine, plus que toute autre, semble être la démonstration de cette loi poussée à l'extrême; c'est-à-dire qu'elle surpasse en défauts et en vices toutes les autres espèces. Or, après avoir fait l'éloge des bonnes qualités de femme, notre travail resterait incomplet si nous omettions de jeter, çà et là, les ombres qui ternissent parfois les vives lumières du tableau. Mais, que cela ne vous effraie point, Mesdames, car les défauts que nous allons relater sont aussi ceux des hommes, et nous n'entreprenons cette tâche que dans le but de vous rendre plus parfaites. Nous ne

ferons qu'esquisser rapidement les défauts et vices principaux.

FRIVOLITÉ. — Ce défaut provient directement de la pauvre éducation qu'on donne aux demoiselles. Il semblerait qu'on ne les élève que pour arranger des chiffons, poser des rubans, des dentelles ; enfin, pour parader, se faire belles et plaire aux hommes : l'instruction solide est oubliée. L'imagination travaille, se développe outre mesure, au détriment du bon sens ; elles ne pensent plus qu'à la toilette, qu'aux moyens d'attirer les yeux, et de se faire admirer. Alors, l'esprit se ferme à tout ce qui est sérieux ; les notions du bien et du mal s'effacent ; le mauvais exemple des femmes du monde, affichant le luxe, leur sourit et ne tarde pas à les perdre.

Songez-y, Mesdames, cette frivolité vous rabaisse au-dessous de l'homme et vous fait perdre les prérogatives intellectuelles dont vous devriez être jalouses. Un homme qui entreprend un voyage a généralement un but, et c'est vers ce but qu'il marche. Une femme oublie le but et pense aux divers incidents qu'elle pourra rencontrer sur la route, à l'impression qu'elle produira sur ses compagnons de voyage. Elle pense aux robes et parures qu'elle emporte et qui font

partie d'elle-même ; elle se complaît dans l'idée qu'attifée selon la mode la plus récente, elle fera sensation et que les autres femmes en seront jalouses ; mille autres futilités de cette nature remplissent son esprit et n'y laissent point de place pour ce qui est sérieux. O femmes ! songez-y, la dignité d'âme, le sentiment de votre valeur dans la société s'effacent, chaque jour, devant de semblables puérilités.

Coquetterie. — Selon l'Académie, la coquetterie est le désir immodéré d'attirer les regards, de plaire, de séduire, d'exciter à l'amour avec l'intention de ne pas y répondre ; c'est le papillonnage du vice. La coquette cherche, par tous les moyens possibles, à être distinguée des autres femmes, à les éclipser, à se faire une cour d'adorateurs. Elle enlève sans pitié l'homme à ses devoirs, le mari à sa femme, l'amant à sa maîtresse, et, lorsqu'elle est parvenue à les enchaîner, à les réduire en esclavage, elle jouit quelques jours de son triomphe, puis les abandonne pour faire d'autres victimes.

Ce manége exige une foule de petits détails, de ruses, de combinaisons qui rendent la femme incapable de penser à autre chose ; d'où sa nullité complète pour la société. C'est un bien affreux défaut que ce genre de coquetterie. Mais, tôt ou tard,

la coquette reçoit le châtiment des maux qu'elle a causés.

Amour des louanges, des adorations. — Ce défaut est celui qui fait les coquettes.

Amour de la toilette et des parures. — C'est encore la coquetterie qui donne naissance à ce défaut.

Amour des plaisirs du monde. — Les femmes du monde n'ont point d'occupations assez sérieuses pour faire contre-poids à l'amour des plaisirs ; de telle sorte que toute la vivacité de leur imagination s'éparpille sur un cercle de petits soins et de petites passions complétement stériles pour la famille et la société.

Lorsque la passion des soirées, des bals, des théâtres, etc., s'est incrustée au cœur de la femme, adieu aux joies pures et tranquilles du foyer domestique ; elle ne rêve et ne désire plus que plaisirs bruyants et tumultueux, dissipations folles et sans cesse variées. Les travaux de l'intérieur, les choses usuelles de la vie lui deviennent insipides, elle s'ennuie et s'impatiente jusqu'à l'heure du bal ou du théâtre ; hélas ! la malheureuse, qu'elle est à plaindre !... Et son pauvre mari !... Le résul

tat forcé de ce défaut est la ruine d'une maison... Mais, là ne se borne point le résultat; une foule d'autres vices naissent de l'amour des plaisirs du monde, dont on ne peut plus se passer ; on veut les satisfaire... quand même... Et c'est ainsi que la démoralisation naît et grandit au sein des sociétés.

VANITÉ. — La vanité est le défaut des petits esprits, des cerveaux étroits. Les personnes vaniteuses cherchent à attirer les yeux par le pompeux étalage de leurs toilettes, de leurs parures; je parle ici de la vanité du vêtement; elles veulent toujours être plus richement mises que les autres femmes, et font des folies pour les surpasser. Leurs prétentions fatiguent, et l'on finit par en rire.

ORGUEIL. — Placé au nombre des sept péchés capitaux, l'orgueil est l'écueil de toutes les vertus ; il en altère le principe et en corrompt la source. On ne saurait trop tôt et trop énergiquement combattre le penchant à ce vice.

JALOUSIE. — C'est la plus féroce des passions, celle qui, dans les paroxysmes de sa fureur, emploie le fer et le poison et porte l'épouvante par-

tout où elle passe. La jalousie est un affreux délire, une fièvre ardente qui dessèche et consume le cœur, et contre laquelle la médecine morale est souvent impuissante. Il n'y a qu'une violente secousse qui puisse la combattre. O femmes ! gardez-vous à jamais de cette triste maladie !

Médisance. — Lorsque le poison de la médisance s'est infiltré au cœur de la femme, elle devient le fléau de la société ; on la craint, on la redoute, on s'en éloigne comme d'une source empestée qui donne la mort. Massillon a dit :

« La médisance jette partout la dissension, les haines et la vengeance. Tout ce qui en part est infecté et corrompt tout ce qui l'environne. Ses louanges mêmes sont empoisonnées et son silence criminel. »

On devrait punir la médisance plus rigoureusement que le larcin ; car il est plus difficile de se garder d'un médisant que d'un voleur.

Haine et vengeance. — Deux vices dont les conséquences sont toujours funestes et qu'il est de la plus haute importance de réprimer. Les personnes haineuses et vindicatives sont un véritable fléau ; on doit les éviter et ne jamais lier commerce

avec elles ; car, tôt ou tard, on deviendrait leur victime.

COLÈRE. — Vice affreux, qui défigure l'individu, le rend méconnaissable et le fait redouter des personnes qui l'approchent. Lorsqu'une femme est dans un accès de colère, on devrait la forcer de se regarder dans un miroir ; il y a tout à parier, qu'effrayée elle-même de sa laideur, elle se corrigerait de ce vice. La femme doit régner par la douceur ; la colère lui aliène les cœurs.

INTEMPÉRANCE.— Si l'intempérance est affreuse chez l'homme, elle est hideuse chez la femme. Heureusement que ce vice est très-rare parmi le beau sexe, où on ne le rencontre que chez les êtres dégradés.

PARESSE. — Un des sept péchés capitaux dont on ne saurait trop promptement et radicalement extirper le germe. Une femme paresseuse, non-seulement n'est propre à rien, mais elle peut tomber dans une foule de fautes qui la rendent méprisable.

OISIVETÉ. — C'est la mère de tous les vices ; ce vieux proverbe est exactement vrai. En effet, une femme oisive ne peut que s'ennuyer en attendant

les distractions, les plaisirs qui doivent la tirer de l'ennui où elle est plongée. Mais, après la satisfaction de ces plaisirs, l'oisiveté reparaît avec l'ennui. Alors, on pense à de nouveaux plaisirs, on s'ingénie à les chercher ; les désirs se succèdent et, pour les satisfaire, il arrive bien souvent, hélas ! qu'on oublie ses devoirs, qu'on se laisse entraîner dans l'abîme. O femmes ! craignez et fuyez l'oisiveté, il y a tant de malheureuses qui ont été perdues par ce vice !

Faiblesses. — Ce qu'on entend par ce mot est souvent la cause du malheur de toute une vie ; parce qu'en perdant l'honneur on perd la considération dont on jouissait et le calme de sa conscience.

Infidélité. — Parjure. — C'est le serment violé, c'est l'abominable oubli de la foi jurée, pendant que celui qui a confiance dans le serment garde une religieuse fidélité. Le parjure et l'infidélité sont des crimes capitaux contre lesquels la loi devrait sévir avec une rigueur extrême. Sans foi ni honneur, sans respect pour eux-mêmes, les parjures sont des monstres que la société devrait diffamer et chasser à jamais de son sein. Malheur à la femme infidèle ! elle a beau cacher, refouler son crime dans les abîmes de son cœur, sa cons-

cience l'accuse et le remords ne tarde pas à l'écraser de tout son poids.

Avarice. — C'est un vice capital qui pétrifie le cœur et éteint tous les sentiments. Attirer tout à soi, n'importe par quels moyens; conserver tout pour soi, sans en jouir, sans jamais en faire profiter autrui, telle est la malheureuse passion de l'avare. Ce vice est assez rare chez les femmes; mais celles qui en sont entachées deviennent pires que les hommes. Leur existence décolorée se consume entre la crainte de perdre et l'envie d'acquérir.

Curiosité. — Défaut inhérent à la constitution féminine; qui fait commettre aux femmes une foule d'imprudences, qui les couvre de ridicule et les abreuve d'humiliations. On fuit la femme curieuse de même que la médisante; car, si la langue envenimée de l'une est à redouter, les inconséquences de l'autre sont également à craindre; à combien de déceptions, de honte et de regrets vous expose la curiosité! Le plus souvent elle fait naître de noires inimitiés et cause des malheurs irréparables. Les femmes doivent donc employer leur raison et l'énergie de leur volonté, pour effacer, détruire un défaut dont les résultats sont si funestes.

Hypocrisie. — C'est le masque trompeur de la vertu. L'hypocrite trompe toujours ceux à qui il veut plaire, en affectant des dehors honnêtes; de même que le flatteur trompe ceux qu'il veut séduire, en affectant de l'amour, de l'admiration pour leur personne. Les tartufes, à l'accent mielleux, au ton patelin, élucubrant quelque méchanceté, quelque noire calomnie quand leur bouche vous sourit, sont de dangereux hypocrites dont il faut se défier. L'hypocrisie est le vice incarné des âmes basses, méchantes et sournoises. C'est généralement parmi les bigotes qu'on rencontre ces odieux caractères. Voyez cette femme à l'air modeste; c'est à peine si elle lève les yeux, un rien l'effarouche et la fait rougir; on la cite comme un modèle de vertus. Mais écoutez-la, et vous saurez bientôt à quoi vous en tenir sur les vertus d'emprunt de cette mégère.

L'hypocrisie, haïe du ciel, méprisée de la terre, est à la fois une bassesse, un crime, une infamie!...

Bel esprit. — On entend, en général, par ce mot, le talent de dire agréablement des riens, d'avoir les réparties amusantes et de gais propos. Lorsque cet esprit, débité sobrement, se trouve en port avec les situations et circonstances, il est très-bon effet et devient amusant: mais lors-

qu'on le prodigue à tout instant, le bel esprit fatigue et laisse voir à nu toute sa frivolité. Il faut donc en être sobre et n'en user que de loin en loin ; alors on devine que le bel esprit est dirigé par un esprit juste. — Néanmoins, il faut le dire, ce genre d'esprit ne va qu'aux hommes et sied fort peu aux femmes ; or, ces dernières feront mieux de s'en abstenir. Plus la femme vise à l'esprit, moins elle exerce sa raison. Les femmes qui font profession de bel esprit sont rarement bonnes épouses et bonnes mères : c'est toujours la tête qui gâte le cœur.

Parmi les femmes qui visent à l'esprit, il en est dont les prétentions sont exagérées : elles aspirent à la réputation de savantes, à la gloire de poëtesses ! c'est généralement dans les soirées d'hiver que ces muses en corset débitent leurs poésies vaporeuses, où les mots : *ciel — miel — ange — âme — flamme — parfum du cœur, — sainte ivresse, — blond chérubin,* etc., sont de rigueur. L'applaudissement obligé suit nécessairement la tirade, et l'amour-propre se trouve satisfait. Ces muses de salon, très-estimables d'ailleurs, ignorent-elles que la femme vraiment instruite et savante, travaille dans son cabinet ; c'est le libraire et non pas elle-même qui doit se charger de publier ses travaux.

Nous engageons beaucoup ces dames à réserver leurs pièces de vers pour les séances académiques ; les personnes qui fréquentent les soirées, préfèrent aux récits poétiques, les mots à rire, les nouveautés, les anecdotes du jour ; enfin tout ce qui peut servir d'aliment à la curiosité et à la gaîté.

Tels sont les mauvais penchants, les défauts, les vices que les femmes devraient combattre à outrance, pour arriver au degré de perfection compatible avec l'organisation humaine. C'est lorsqu'elles auront atteint ce degré qu'elles seront estimées, honorées et respectées des hommes ; qu'elles seront aimées et adorées de ceux qui les approchent ; c'est alors qu'elles feront le bonheur de leurs époux et seront la providence de leurs familles.

CHAPITRE XIV.

TEMPÉRAMENTS. — PHYSIONOMIES. — CARACTÈRES.

Les anciens, meilleurs observateurs que les modernes, avaient fait une foule de curieuses observations, relatives à l'influence du tempérament sur le caractère. Les trois tempéraments, *bilieux, sanguin*, *lymphatique,* dont le mélange, à divers degrés, forme les *idiosyncrasies* ou tempéraments mixtes, avaient chacun leur physionomie propre.

Chez le sexe féminin, le tempérament bilieux était représenté par JUNON, déesse irascible, impérieuse, jalouse, vindicative; et, selon les circonstances, pétrie d'orgueil ou imposante de majesté.

HÉBÉ représentait le tempérament sanguin dans toute sa pureté; le coloris de la santé animait son visage; jamais de nuage sur son front ou de tris-

tesse dans ses yeux ; toujours gaie, folâtre et le sourire sur les lèvres, elle versait aux dieux le nectar et la joie.

Le tempérament lymphatique, froid, tranquille, exempt de passions violentes, avait MINERVE pour représentante. Cette déesse, toujours calme dans ses actions, réservée dans ses opinions, ses jugements, symbolisait la sagesse.

L'alliance du tempérament sanguin au lymphatique forme un tempérament mixte qui, à la délicatesse du coloris, unit l'élégance des formes : une peau blanche, un teint rosé, des membres potelés, des courbes ravissantes, des contours enchanteurs ! C'était le tempérament de VÉNUS, la déesse de la beauté ; c'est encore aujourd'hui le tempérament privilégié, réunissant toutes les richesses physiques de l'organisation féminine. — Les femmes de ce tempérament se font remarquer par leur douceur et leur modestie ; timides et tendres à la fois, elles sont exemptes de ces grandes passions qui laissent au cœur de profondes cicatrices ; elles suppléent, par leur désire de plaire et leur exquise tendresse, à leur défaut de vivacité.

Les deux plus beaux types de femme sont la *brune* et la *blonde* ; il existe ensuite mille nuances intermédiaires, qui toutes ont leurs charmes, leurs attraits.

La Brune petille d'esprit et de vivacité; ses regards, ses gestes, tous ses mouvements sont rapides; sa conversation est animée, fine, spirituelle, ses réparties sont heureuses et brillantes; mais souvent son imagination, sa pétulance l'emportent, et elle parle avant de réfléchir; de telle sorte qu'il lui arrive ce qui arrive aux personnes légères, qui mettent trop de précipitation dans leurs jugements. La brune se passionne facilement et s'enthousiasme de même; elle s'irrite et se désespère pour peu de chose. L'amour fait quelquefois d'affreux ravages dans son cœur, et bien souvent la haine remplace l'amour. La joie, les plaisirs, les chagrins, les douleurs, tout en elle est porté à l'extrême.

Douée d'un esprit moins brillant, mais d'un jugement plus sûr; d'un cœur moins ardent, mais plus tendre, la Blonde possède au suprême degré tous les attraits de son sexe. Selon plusieurs physiologistes, la blonde est plus femme que la brune, parce que le tempérament lymphatique et ses nuances représentent mieux la féminité.

Ses qualités morales les plus saillantes sont un naturel paisible et bienveillant, une heureuse égalité de caractère, une grande douceur dans tous ses rapports, une bonté qui va quelquefois jusqu'à la faiblesse.

Ses qualités physiques sont en harmonie parfaite

avec ses qualités morales. La blancheur de la peau, le vif éclat du teint, des formes plus développées, des mouvements plus lents, distinguent la blonde. On admire une belle chevelure blonde autant qu'une chevelure noire; celle-ci donne plus de piquant aux traits du visage, celle-là plus de douceur. Si l'étincelle de l'amour jaillit des yeux de la brune, dans les yeux bleus de la blonde se réfléchit la sérénité de l'âme et la bonté du cœur. Le sourire de la brune séduit, celui de la blonde vous charme. La vivacité de l'une vous plaît, les poses langoureuses de l'autre ont un attrait irrésistible; enfin, les goûts se partagent entre ces deux genres de beauté; la moitié des hommes est pour les brunes, l'autre moitié préfère les blondes.

La dispute au sujet de la prééminence de l'une de ces beautés sur l'autre restera à jamais interminable; parce qu'il faudrait, pour la terminer, unité de goût parmi les hommes, et cela est impossible. Celui-là préférera la blonde, et celui-ci la brune. Ce ne sont ni les yeux bleus, ni les yeux noirs qui embrasent les cœurs et troublent les têtes, ce sont ceux dont le langage nous est le plus sympathique. La beauté plaît, la physionomie subjugue. Par physionomie, nous entendons l'éloquence de l'expression, l'attrait qui séduit, le charme qui entraîne. Les deux portraits de la brune et de la

blonde se trouvant plus poétiquement tracés dans la seconde partie de cet ouvrage, nous y renvoyons le lecteur (1).

La nature fait les tempéraments, mais l'éducation les modifie, les réforme ; et, s'il est affligeant de dire que les défauts, les vices, dépendent du tempérament, il est consolant de savoir, par expérience, qu'une bonne éducation morale, débarrassée d'entraves superstitieuses, peut les combattre avantageusement, les vaincre et les effacer.

(1) *Hygiène et Perfectionnement de la Beauté humaine* **par A. Debay. Chez Dentu, libraire, Palais-Royal, à Paris.**

CHAPITRE XV.

PHYSIOGNOMONIE. — ART DE CONNAITRE L'HOMME INTÉRIEUR PAR L'HOMME EXTÉRIEUR; ÉTUDE DES PLUS UTILES AUX FEMMES.

Ainsi que chaque tempérament et chaque idiosyncrasie portent avec eux leurs avantages et leurs défauts, de même chaque physionomie offre, par des signes plus ou moins appréciables, les qualités physiques et morales de l'individu. La *physiognomonie*, ou art de connaître l'homme intérieur par l'homme extérieur, n'est pas aussi conjectural que beaucoup de gens le pensent; si parfois cet art est sujet à erreur, il a, dans d'autres circonstances, une exactitude presque mathématique ; mais, pour arriver à bien le posséder, il exige un esprit d'observation soutenu, et de longues études pratiques faites sur une grande variété d'individus.

Nous pensons que l'art physiognomonique est

d'une haute utilité pour les femmes qui fréquentent le monde, et nous ne saurions trop les engager à se livrer à l'étude de cet art afin d'en acquérir les notions principales; car la connaissance du caractère des hommes par leur physionomie, leur évitera des liaisons dangereuses et d'amères déceptions.

Toute personne possède involontairement l'expression physionomique de son caractère; et, malgré les changements, les altérations que la maladie, la volonté ou l'hypocrisie peuvent y apporter, cette expression ne saurait complétement s'effacer; il en reste toujours quelques traces pour le connaisseur.

L'initiation aux secrets physiognomoniques n'offre, en réalité, que des difficultés d'observation et d'application. Il faut donc s'appliquer d'abord à connaître les signes caractéristiques de chaque tempérament, de chaque physionomie, afin de ne point confondre l'air sombre avec l'air sérieux, l'air de l'indifférence avec celui de la douceur; afin de discerner l'étourderie de la vivacité, la timidité de la gaucherie, etc., etc.

L'homme sombre est ordinairement faux, méchant; l'homme sérieux est, au contraire, vrai, discret, on peut compter sur lui.

L'étourdi a rarement du caractère; sa con-

duite est inconsidérée, il peut vous compromettre.

L'homme vif a de l'esprit et de la sensibilité; l'indolent est doux, mais indifférent, etc.

L'homme d'un tempérament bilieux est concentré, patient, énergique; susceptible de grandes passions; il est opiniâtre à poursuivre une idée, à atteindre un but.

L'homme d'un tempérament sanguin est léger, ouvert, galant, empressé auprès des femmes, mais indiscret, volage; il recherche la variété dans les affections et les plaisirs.

Le lymphatique est lent, paresseux, égoïste, avare, sans chaleur ni passion; il vit dans l'indifférence, et si, parfois, un rayon d'amour vient réchauffer son cœur, il retombe bientôt dans son indifférence habituelle.

—

La physionomie indique très-distinctement certaines bonnes et mauvaises qualités, telles que la colère, la patience, la franchise, la fausseté, la modestie, la vanité, etc., etc. L'homme emporté est presque toujours franc, loyal, mais impérieux. L'homme faux se présente sous deux aspects : dans l'un, il est timide, il évite les regards, craignant d'être deviné; sous l'autre aspect, il est hardi, ef-

fronté, il cherche dans les yeux d'autrui si aucun doute ne s'élève contre lui. Cependant, si on l'observe attentivement, on finit par reconnaître soit une effronterie, soit une indécision qui ne laissent aucun doute à son égard ; la fausseté de l'homme hypocrite est toujours accompagnée de ruses, de mensonges gazés, d'airs feints, d'expressions de commande, de flatteries insidieuses ; avec un peu d'attention, on n'est jamais dupe de la fausse piété, ni de la fausse tolérance, pas plus que des fausses joies et des fausses douleurs ; la vérité a son cachet qu'on ne saurait contrefaire.

—

SIGNES TIRÉS DE LA COULEUR DE LA PEAU.

Les physionomistes ont observé qu'une peau blanche, un teint pur, étaient l'indice d'un esprit gai, d'un bon caractère ; une peau jaune, un teint sombre, annonçaient, au contraire, un esprit concentré, chagrin, un caractère peu communicatif. — Un teint pâle indique l'indolence physique et morale ; — un teint rouge, l'emportement, la colère.

—

SIGNES TIRÉS DES TRAITS DU VISAGE, DU TIMBRE VOCAL, DES MOUVEMENTS, ETC.

Les divers organes et traits du visage fournissent des signes sur lesquels on peut établir de fortes probabilités, sinon une certitude.

Une grosse tête annonce un esprit paresseux ou entêté ; — une petite tête, une imagination vive, un esprit léger ; — une tête moyenne, un esprit ge, un caractère égal.

Un front large est le signe d'une large intelligence.

Un front petit, bas, est l'indice d'ur esprit étroit, d'un caractère hypocrite.

Cet axiome : les yeux sont les miroirs dc l'âme, est d'une incontestable vérité. En effet, les yeux ne trompent jamais, même en cherchant à tromper ; mais il faut une grande habitude pour lire distinctement dans les yeux d'un homme qui cherche à déguiser ses regards.

De grands yeux dénotent un caractère bon et

un esprit médiocre · — de petits yeux brillants, un esprit vif, beaucoup de pénétration, mais un caractère léger, taquin.

Les yeux gros et humides décèlent un esprit faible, un tempérament voluptueux.

Les yeux noirs et brillants annoncent une imagination vive, une grande activité d'esprit.

Les yeux gris, ternes, fauves, trahissent un cœur égoïste, un esprit froid, un caractère obstiné, opiniâtre.

Les yeux bleus révèlent un excellent cœur, une âme tendre, un caractère confiant.

En général, les yeux qui se meuvent avec rapidité annoncent un esprit vif; ceux, au contraire, qui se meuvent lentement, indiquent un esprit paresseux.

Ne craignez point les hommes à petites oreilles, ils sont ordinairement doux et timides; fuyez les hommes à grandes oreilles aplaties et débordées, car ils sont peu aimables, indociles, opiniâtres et rageurs.

Un grand nez annonce un bon naturel; un petit nez indique souvent le contraire.

Le nez camard dénote la vanité, l'impertinence ; — le nez retroussé, la frivolité, la moquerie, l'inconstance.

La bouche a ses signes physiognomoniques très-distincts :

Une grande bouche annonce l'intempérance; une petite bouche la timidité.

Les lèvres fines et horizontales sont l'indice d'un bon caractère, d'un esprit gai.

Les lèvres minces trahissent l'avarice, la méchanceté; — les lèvres épaisses, un caractère lent, un esprit paresseux.

Les commissures de la bouche relevées dénotent un caractère froid, dédaigneux.

L'arc de la bouche dont la convexité est tournée en bas, trahit un esprit sarcastique, un caractère faux, une âme vile.

Le menton long et carré est un signe d'indiscrétion, de curiosité; — le menton rond, caractère doux et timide; — le menton creusé d'une fossette, caractère aimable, esprit gai.

Les mains petites, à doigts effilés, ainsi que les pieds étroits et petits, annoncent un caractère généreux.

Les grosses mains, à doigts courts, dénotent l'avarice, l'égoïsme et de vils sentiments.

De gros pieds larges ou mal faits sont un signe de vulgarité, d'appétits grossiers.

La voix mérite une attention particulière dans l'étude des signes physiognomoniques, car la clef, le ton, le timbre et le son de la voix, correspondent aux diverses nuances d'esprit et de caractère.

Une voix grave, uniforme, révèle un esprit solide, un caractère ferme.

Une voix aiguë, à timbre criard, dénote un esprit difficile, un caractère pointu.

Une voix douce et sonore se rencontre généralement chez les personnes affectueuses, aimables, bienveillantes.

La voix double, dans la même personne, c'est-à-dire tantôt grave, tantôt aiguë, annonce un caractère à deux faces.

Une voix qui monte en parlant, fait pressentir un caractère facile à s'emporter; une voix qui baisse graduellement dénote un esprit faible qu'un rien peut décourager. Enfin, les changements fréquents de ton et de timbre annoncent de fréquentes inégalités dans l'esprit et le caractère.

Les divers mouvements du corps, les gestes, les attitudes, le maintien, la manière de marcher, de saluer, etc., ont aussi leur valeur physiognomonique.

Les mouvements brusques, saccadés, anguleux,

annoncent un caractère maussade, un esprit grossier.

Au contraire, les mouvements doux, arrondis élégants, indiquent un esprit cultivé, un caractère aimable.

Les petits mouvements, coquets, prétentieux, donnent la mesure de la vanité du caractère et de la pauvreté de l'esprit.

Les mouvements graves se rencontrent chez les esprits sérieux; — les gestes vifs, multipliés, chez les personnes irritables, emportées.

Les fréquents changements de gestes, de mouvements, d'attitudes, dénotent une très-grande mobilité de caractère.

En général, les grands mouvements doivent être considérés comme défavorables; les petits ne valent guère mieux; les mouvements modérés et bien liés aux circonstances, nous semblent les seuls propres à donner une idée favorable de la personne.

Telle est l'esquisse rapide de l'art physiognomonique que nous offrons à nos lectrices, et au moyen de laquelle il leur sera possible de connaître les bons et mauvais penchants des hommes. Nous leur recommanderons, toutefois, d'être réservées dans leurs conclusions; car, si la physiognomonie,

sagement appliquée, obtient d'excellents résultats, son application légère ou intempestive peut donner lieu à de graves inconvénients. Du reste, pour s'éclairer complétement sur cette question, nous les engageons à consulter l'ouvrage intitulé : *Hygiène et perfectionnement de la beauté humaine*, où elles trouveront de plus amples détails.

CHAPITRE XVI

CONSEILS UTILES AUX FEMMES.

La beauté, l'esprit et les grâces sont des qualités qui font aimer les femmes ; si la nature vous refusa la première, tâchez d'y suppléer par les deux autres.

La beauté reçoit l'encens des hommes ; l'esprit et les grâces rendent les femmes aimables et les font rechercher ; mais un des plus grands charmes de leur caractère, est cette modestie qui évite les regards du public et rehausse le prix de la beauté.

Quelque belle que soit une femme, elle ne doit jamais s'en prévaloir ; quelque empire qu'elle ait sur ceux qui l'admirent, elle doit toujours rester modeste et réservée. La présomption ne sied à

personne, mais moins encore aux jeunes femmes.

La louange est un parfum que les femmes aiment avec passion; quoiqu'il ne faille point lui être complétement insensible, parce qu'on cesserait alors d'être aimable, on doit bien se garder de l'aspirer avec trop d'avidité ; car son ivresse est à craindre : semblable aux odeurs fortes, la louange peut troubler le cerveau.

On se rend ridicule en courant trop après la louange ; et vous savez, Mesdames, combien est terrible l'arme du ridicule en France.

Soyez toujours aimables, puisque l'amabilité est toujours sûre de plaire.

Évitez ces rires immodérés et continuels qui annoncent la pauvreté d'esprit; surtout ne riez jamais mal à propos :

L'on rit souvent d'une sottise,
De même qu'on rit de bons mots ;
Mais c'est toujours une bêtise,
Que de rire mal à propos.

Soyez simples dans vos goûts et modérées dans vos désirs ; c'est un excellent moyen d'être heureuses.

Soyez résignées dans le malheur et modestes dans la fortune, vous serez aimées et admirées.

N'oubliez jamais que les richesses et la beauté sont deux choses périssables; tandis que les vertus ne craignent rien du temps.

Ne soyez jamais vaines de vos qualités physiques et morales, jamais orgueilleuses de votre position ; car l'orgueil et la vanité sont deux vices qui refroidissent l'amitié et font des ennemis.

N'ayez d'amour-propre qu'autant qu'il en faut pour vous conduire dignement.

Ne soyez jamais indiscrètes ni curieuses; l'indiscrétion éloigne la confiance, et la curiosité attire des malheurs.

Un ancien poëte a dit :

Le secret, pour certaines âmes,
Est un pesant fardeau, surtout parmi les femmes ;
Curieuses jusqu'à tel point,
Qu'un moyen sûr, pour leur déplaire,
C'est de commencer le récit d'une affaire
Et de ne l'achever point.
D'ailleurs, elles n'en sauraient faire,
Sans quelque malin commentaire.

16.

Affranchissez-vous d'un défaut commun à tant de femmes, celui de trop parler; écoutez longtemps, parlez peu, soyez réservée dans vos paroles, ayez de l'aménité dans vos répliques; évitez d'offenser l'amour-propre de votre interlocuteur; sachez garder le silence à propos, et ne heurtez jamais l'opinion des autres.

Ne prenez jamais la parole lorsque quelqu'un est en train de parler; ne l'interrompez point, cela est impoli.

N'affectez jamais de mystère,
Soyez naturelle et sincère,
Mais, au premier venu n'ouvrez point votre cœur.
On ne risque rien à se taire,
Et l'on s'expose à tout quand on est grand parleur.

Fermez l'oreille à la médisance, à la calomnie et à tous les propos qu'invente la haine pour déchirer autrui. Si l'on médit contre vous, sachez qu'il y a de la générosité à ne point parler mal de ceux qui disent du mal de vous.

Méprisez les caquets qui portent atteinte à la réputation de vos amis; soyez toujours disposées à plaindre ou à excuser les erreurs et faiblesses des autres.

Ne vous offensez point des injures ; armez-vous de patience ; méprisez, ainsi qu'ils le méritent, les médisants et les calomniateurs ; oubliez tout ce qu'ils ont dit, tout ce qu'ils ont fait contre vous, et pénétrez-vous bien de cette vérité : — les injures ne déshonorent que ceux qui les profèrent.

Ne vous emportez jamais contre autrui, et, si, malgré vous, la colère vous saisit, attendez pour agir que l'accès en soit calmé.

Ne faites jamais vos visites lorsque vous êtes de mauvaise humeur ; alors, on vous interroge, vous parlez, et presque toujours on apprend de vous ce que vous auriez dû taire.

Fermez votre cœur à la jalousie et tout sentiment hostile ; car l'hostilité est un venin, la jalousie un poison qui dévore.

Fermez votre esprit à la superstition, mère du fanatisme ; fermez votre cœur à l'intolérance, et ouvrez-le à l'amour du prochain.

Inculquez dès le bas-âge à vos enfants, et pratiquez vous-même ces deux grands principes : — Ne jamais faire aux autres ce que nous ne voulons

pas qu'on nous fasse, et leur faire ce que nous voudrions qu'on nous fît. — Là est toute la morale et la plus sainte religion des hommes. Ceux qui marchent dans la vie guidés par ces principes, doivent être aimés, respectés et immortalisés, pour servir d'exemple.

Aimez la vertu et la cultivez, mais n'en faites point parade.

Ayez toujours présent à l'esprit que l'honnêteté et la fidélité font partout la gloire des femmes, tandis que la légèreté, l'inconstance et la frivolité, occasionnent maintes chutes à leur réputation.

Cultivez toujours en vous et dévoloppez les sentiments de générosité et de reconnaissance. La générosité est une noble impulsion, la reconnaissance est un sentiment nécessaire ; car s'il n'y a rien de plus digne d'admiration que la générosité, il n'est rien de plus odieux que l'ingratitude.

Mettez de la prudence dans toutes vos actions ; la prudence est un guide sûr avec lequel on devrait toujours marcher.

Consultez toujours la raison avant d'agir ; la

raison est un frein qui modère l'essor de l'imagination et les emportements de l'esprit. N'entreprenez ni ne décidez jamais rien sans la consulter.

Fuyez l'oisiveté, qui engendre les vices; soyez laborieuses, vigilantes et toujours disposées à occuper vos loisirs.

L'oisiveté traîne toujours l'ennui à sa suite, et, si l'on scrute le cœur humain, on découvre que l'ennui est la cause d'une foule de maux.

Éloignez-vous des tourbillons du monde ; soyez sobres de dissipations et de plaisirs, parce qu'ils usent le corps et l'esprit.

Les voluptés sensuelles sont à craindre; sans les mépriser complétement, il ne faut pas s'y abandonner. On voit souvent, dans le grand monde, de ces femmes qui courent après tous les plaisirs, qui voudraient tout éprouver, tout sentir, tout épuiser! Mais bientôt, fatiguées, usées par l'abus, tout leur déplaît, tout leur devient insipide. Une vieillesse prématurée survient, et trop tard, hélas! elles déplorent leurs amères folies.

Le commerce corrupteur que l'or, l'oisiveté, le

désir de briller, la vanité du luxe et de la parure établissent entre les deux sexes, est plus funeste à la réputation des femmes et à la paix des familles que tous les vices réunis. La passion des parures, des toilettes; le défaut de la coquetterie et du désir immodéré des louanges a sa source dans un esprit étroit. Une femme de bon sens, qui pense et réfléchit, ne donne aux colifichets de la mode que l'attention nécessaire pour ne point paraître ridicule aux yeux des autres femmes.

N'ambitionnez jamais un grand nombre d'amis; surtout ne les prenez jamais parmi les personnes d'une moralité douteuse.

Fuyez ces coureuses de théâtres et de bals; car une femme avide de plaisirs mondains ne saurait posséder les vertus de famille.

Fuyez les coquettes; car la coquetterie est un de ces défauts qui ont toujours nui aux femmes dans l'esprit des hommes. Un poëte du dix-septième siècle disait à ce sujet :

Quand les femmes sont jolies,
Tout augmente leurs appas,
Jusqu'aux minauderies,
Qui, d'ailleurs, ne plaisent pas.

Mais une coquette usée,
Qui prend un air enfantin,
Par l'amour-propre abusée,
Nous témoigne son déclin.

Fuyez les émotions violentes ; car, de même que les violents exercices fatiguent le corps, les émotions laissent toujours une fatigue morale.

Étudiez longtemps le caractère et la moralité des personnes avant de vous lier avec elles.

Ne donnez jamais votre amitié qu'à des personnes qui en sont dignes.

Ressouvenez-vous que les femmes ont plus d'amants que d'amis, et que les amis sincères et dévoués sont très-rares, surtout parmi les jeunes femmes.

Respectez les secrets d'autrui, et ne confiez jamais les vôtres, si vous ne voulez point avoir des regrets.

En amour, un confident
Est quelquefois nécessaire ;
Les soins d'un ami prudent
Peuvent nous aider à plaire ;
Mais c'est un pas dangereux,
'il n'est fidèle et sincère ;
Les confidents, d'ordinaire,
Ne travaillent que pour eux

Ne portez jamais envie aux biens et au bonheur des autres.

Ne perdez jamais l'occasion de faire le bien ; le plaisir qui suit un acte de bienfaisance est, de tous les plaisirs, le plus doux, le plus pur.

Ne tirez point vanité de votre position, de votre fortune, et ne vous laissez point abattre par le revers. Dans les mauvais jours, sachez souffrir en patience ; la patience est fille du courage et de la raison.

Ne soyez jamais ambitieuses d'une position qui ne peut être la vôtre ; rappelez-vous toujours que l'ambition personnelle perd les femmes.

Ne soyez point trop avides de succès ; car, les succès d'une femme réveillent la jalousie des autres femmes.

Beaucoup de femmes se plaignent de n'être pas heureuses, et ne s'aperçoivent point qu'elles négligent tous les moyens de l'être. Au lieu de s'attendre à trouver un bonheur durable dans le monde les jeunes femmes devraient savoir que les plus heureux sont ceux qui ont le moins de peines et de tourments.

Les femmes mariées doivent toujours avoir présente à l'esprit cette maxime : « Si la fille doit être obéissante à sa mère, la mère ne doit jamais être brusque ni inflexible envers sa fille. »

Les mères devraient s'attacher de bonne heure à régler l'esprit et le cœur de leurs filles ; car, une des perfections de la femme, c'est d'avoir l'esprit juste et le cœur bon. Avec un esprit juste, on juge des autres et de soi d'une manière équitable ; avec un bon cœur, on comprend l'humanité et l'on en pratique les devoirs. Il importe beaucoup que le bon cœur soit guidé par la justesse de l'esprit ; sans ce guide toujours sûr, il serait bien souvent dupe.

Dans les circonstances difficiles où il s'agit d'un grand intérêt, soit pour votre avenir personnel, soit pour celui de votre famille, condamnez votre cœur au silence et laissez parler la raison ; au contraire, dans les actes d'amour et de bienfaisance, ne suivez que les impulsions de votre cœur.

L'esprit et la beauté, sans cesser d'être dignes d'admiration, peuvent cependant devenir méprisables, lorsqu'on en fait abus. La beauté perd de

son mérite en s'admirant trop; l'esprit s'égare et tombe à plat pour vouloir trop entreprendre.

Or, loin de parader avec votre esprit, n'en faites jamais usage qu'avec beaucoup de discrétion. Ayez toujours présent à la mémoire cet axiome, déjà cité : « Le bel esprit peut vous faire voguer un moment à pleines voiles ; mais le naufrage est à craindre au moindre écueil. »

Gardez-vous, par dessus toute chose, du malheureux calembour, qui dénote toute la pauvreté d'un esprit superficiel. Un ou deux calembours peuvent amuser, mais le troisième devient fatigant, surtout chez la femme. Laissez donc de côté ces frais d'imagination, en pure perte, pour cultiver votre jugement, faculté la plus précieuse de l'esprit.

Si une trop grande liberté d'expressions et de manières est un défaut, on ne doit point pécher par l'excès contraire. Une timidité extrême ferait croire à peu d'esprit ; une réserve outrée décèlerait cette prudoterie dont on aperçoit bien vite la ficelle. Les réponses sèches, les mouvements d'impatience, qui annoncent qu'on vous est à charge, sont de mauvais goût ; une femme bien élevée doit scrupu-

leusement s'affranchir de ces défauts, si elle veut être aimable et aimée de tous.

Le temps de la jeunesse est un temps précieux pour apprendre et s'instruire ; profitez de ce temps pour faire provision de tout ce qui peut orner votre mémoire et agrandir votre intelligence.

Retenez bien et pratiquez ce qui suit :

Afin d'éclairer votre esprit et de fortifier votre raison, consacrez quelques heures, par jour, à la lecture des livres d'histoire, de morale, d'arts et de sciences à la portée des gens du monde. Ornez votre mémoire des chefs-d'œuvre de la littérature, et ne perdez jamais votre temps à lire des futilités qui n'ont même pas le mérite littéraire. Gardez-vous surtout des romans de notre époque, parce qu'ils sont remplis d'exagérations immorales sur les faiblesses humaines ; parce qu'ils dépeignent la vie sous un faux jour et préparent mille amères déceptions ; parce qu'en flattant les passions ils égarent la raison ; parce qu'enfin le cœur et l'esprit s'empoisonnent à leur lecture.

La femme qui s'occupe de bonne heure à cultiver son esprit, se prépare pour l'âge mûr des ressources contre l'ennui ; elle ne perd point, avec sa jeunesse, les moyens de plaire et d'être heureuse,

comme les femmes dont l'esprit est resté inculte et qui n'ont eu que le plaisir pour objet. Quand l'âge lui impose la nécessité d'une vie plus retirée, elle ne sera point forcée, pour remplir le vide de son cœur, de se jeter dans une dévotion sans lumières; elle ne se livrera point à cet esprit d'intrigue et de médisance qui rend si importunes et si dangereuses les vieilles femmes qui s'y abandonnent. Lorsque le temps des brillants plaisirs sera passé, d'autres plaisirs plus doux, plus tranquilles, leur succéderont. Jeune, elle régna par la beauté et l'amour; plus âgée, elle régnera par l'esprit et n'aura rien à regretter.

L'*économie*, l'*ordre* et la *propreté*, sont trois qualités essentielles à la femme. Un proverbe dit « Une femme *économe* vaut mieux que richesse. » — L'*ordre* est le plaisir des yeux; c'est aussi l'économie du temps. — La *propreté* est doublement salutaire à la beauté et à la santé. Le désordre et la malpropreté nuisent aux charmes du corps et éteignent l'amour dans le dégoût. Femmes! méditez sur ce dernier paragraphe; il est pour vous d'une haute importance.

L'habillement et la parure occupent une grande place dans la vie des femmes; la raison doit ré-

gler leurs dépenses en ce genre, et le bon goût présidera aux divers ajustements, de façon à cacher les imperfections et à faire ressortir les beautés. Il faut du tact et de la délicatesse dans l'art de la toilette : une femme habile sait tirer parti de ses moindres agréments et montrer ses charmes sous le jour le plus favorable, tout en ayant l'air de vouloir les cacher.

Que vos soins pour la toilette ne se bornent point aux circonstances où vous devez paraître au dehors; faites-vous une habitude d'élégance et de propreté, de sorte que, dans votre intérieur et aux heures où vous vous attendez le moins à une visite, vous ne soyez jamais honteuse de vous montrer. Une élégante simplicité dénotera la délicatesse de votre goût et rangera l'opinion en votre faveur.

N'oubliez pas que, si la propreté, l'élégance et le goût dans le choix et la pose des vêtements sont des qualités, donner un temps trop long à sa toilette est un défaut.

Ayez le bon esprit, la ferme volonté de vous affranchir de certaines modes dangereuses qui, non-seulement gênent vos mouvements et vous

privent de grâce, de souplesse, mais qui occasionnent d'affreux ravages dans le domaine de la santé et de la beauté (1).

N'ayez jamais l'amour-propre d'effacer les autres femmes par le luxe de votre toilette, car cet amour-propre cause souvent la ruine d'une fortune.

Affranchissez-vous du défaut, si commun aux femmes, de critiquer la mise des autres.

Pour plaire, en société, il faut s'occuper de tout le monde et de toute chose; il faut savoir donner de temps en temps une louange si délicate qu'elle ne puisse être comprise que de ceux à qui elle s'adresse.

Pour se faire aimer et estimer de tout le monde, il faut rendre à chacun ce qu'il a droit d'exiger de nous.

Habituez-vous à pardonner les offenses, et chassez de votre cœur tout désir de vengeance.

(1) Nous recommandons à ce sujet la lecture de l'*Hygiène de la Poitrine et de la Taille*, ouvrage des plus intéressants et des plus utiles aux mères et aux jeunes filles. — Prix : 2 fr. 50 c. (*Note de l'Éditeur.*)

Soyez calme dans la discussion et n'imposez jamais impérieusement votre opinion. Quand bien même la raison serait de votre côté, cédez à un adversaire opiniâtre ; c'est une preuve d'égards et de bonne éducation ; plus tard on vous en tiendra compte.

Ressouvenez-vous toujours qu'hommes et femmes sont égaux par droit de nature ; que les membres de la famille humaine ne diffèrent entre eux que par les degrés d'intelligence, la moralité et la position sociale. N'oubliez pas que les vertus sont les premières des richesses ; que l'homme pauvre et vertueux est bien au-dessus du riche immoral.

Dans toute circonstance, que vos rapports avec des inférieurs soient empreints de douceur et de bienveillance. Dans vos rapports avec des égaux, soyez aimable et délicate. Dans vos rapports avec des supérieurs, montrez de la déférence et de la dignité.

Recherchez les bons et fuyez les méchants ; néanmoins, s'il était en votre pouvoir de combattre les mauvais penchants de ces derniers, ne négligez

aucun des moyens qui pourraient les faire rentrer dans le sentier de la vertu,

Enfin, conduisez-vous toujours de manière à conserver l'estime et le respect des autres; et que votre conduite privée soit, dans toutes les épreuves de la vie, aussi irréprochable que si elle devait être connue de tous.

CHAPITRE XVII.

SECTION PREMIÈRE.

CONSEILS HYGIÉNIQUES RELATIFS A LA CONSERVATION DE LA SANTÉ ET DE LA BEAUTÉ.

La santé est, sans contredit, le premier de tous les biens; ce n'est ordinairement qu'après l'avoir perdue qu'on en apprécie toute la valeur.

Si le soin de la santé n'était un instinct, il serait commandé par le devoir, parce que la mauvaise santé influe toujours sur l'esprit et le caractère. Or, pour conserver la santé, il est indispensable de pratiquer les préceptes de l'hygième physique. Ces préceptes se trouvent exposés avec détail et clarté dans l'utile collection intitulée : *Encyclopédie hygiénique de la beauté*, dont la liste se trouve

à la fin de cet ouvrage ; nous nous bornons ici à relever quelques-uns des préceptes les plus essentiels.

VÊTEMENTS. — Les femmes doivent proscrire les vêtements qui, par leur compression et leurs ligatures, s'opposent à la circulation du sang et au libre exercice des fonctions organiques. (Voyez, à ce sujet, l'*Hygiène vestimentaire.*)

AIR ATMOSPHÉRIQUE. — L'air pur étant nécessaire à la santé, elles auront soin d'habiter des locaux suffisamment spacieux, et, en cas d'insuffisance, d'ouvrir souvent les croisées pour renouveler l'air.

Elles éviteront les variations brusques de température, de même que le trop chaud et le trop froid, parce que ces deux extrêmes nuisent à la fraîcheur de la peau et gâtent le teint.

ALIMENTATION.—La nourriture doit être saine réglée, et en rapport avec les besoins de l'organisation. Tous ces gâteaux, pâtisseries, sucreries, ces thés, ces punchs, etc., partie obligée d'une soirée, fatiguent le palais et l'estomac ; les femmes devront en user sobrement et se retirer de bonne

heure des soirées, bals, théâtres et autres lieux de réunion où l'air est épais, chaud, malsain ; où le sang s'échauffe et la beauté se fane. Observez les femmes qui vivent la nuit et dorment le jour, et vous verrez à combien d'indispositions elles sont sujettes ; combien sont fréquents les dérangements de leur santé. La plupart des constitutions étiolées, chlorotiques ; la paresse et la débilité de l'estomac ; les migraines, les névralgies et la triste cohorte des maladies vaporeuses, n'ont, bien souvent, pas d'autre cause. Voici, en abrégé, les préceptes d'hygiène alimentaire :

Choisir des aliments de bonne qualité et d'une digestion facile.

Régler l'heure des repas et ne jamais manger lorsqu'on n'en sent pas le besoin.

Manger lentement et n'avaler les aliments qu'après leur complète mastication, afin de donner moins de travail à l'estomac.

Laisser entre chaque repas un intervalle de cinq à six heures, parce que l'estomac a besoin de repos, de même que tous les organes à fonctions intermittentes.

Entremêler toujours les viandes aux végétaux ; car, une nourriture exclusivement animale ou exclusivement végétale, n'est pas aussi favorable au

maintien de la santé que ces deux genres de nourriture combinés.

— Ne jamais manger avec excès ; un estomac trop chargé se fatigue et peut être affecté d'indigestion. Il est sage de quitter la table avec une légère appétence.

Rejeter les aliments faisandés, de haut goût ou fortement épicés ; ces aliments altèrent la membrane muqueuse de l'estomac ; ils finissent par rendre les digestions paresseuses, et, qui pis est, par développer une gastrite.

Éviter les repas plantureux ; une trop grande variété de mets est nuisible.

User modérément du vin et proscrire toute liqueur forte. Ne jamais boire lorsqu'on n'a point soif.

Prendre un léger exercice avant et après le repas : avant, pour aiguiser l'appétit ; après, pour favoriser la digestion ; nous disons un léger exercice, parce que tout exercice violent, immédiatement après le repas, est des plus nuisibles.

Enfin, les personnes qui ont l'habitude du souper doivent le faire très-léger et, au moins, deux heures avant de se coucher.

SOMMEIL. — Depuis le végétal jusqu'à l'homme

tous les êtres sont soumis à la loi du sommeil (1). Accordez donc au sommeil le temps nécessaire pour réparer les pertes faites pendant la veille. Le sommeil est d'autant plus réparateur qu'il est plus calme, plus tranquille; s'il est agité, pénible, il ne répare nullement les pertes, et l'économie ne tarde pas à s'en ressentir.

Le temps que l'on doit consacrer au sommeil est indiqué par la nature elle-même. Ainsi, depuis l'heure où le soleil se lève jusqu'à celle où il se couche, c'est le temps de la veille; les heures de la nuit sont le temps du sommeil. Dormir le jour et veiller la nuit n'est point la même chose pour la santé.

En général, la durée du sommeil est fixée à six ou sept heures, jamais au delà de huit; cinq à six heures de sommeil pour les personnes âgées, six à sept heures pour les jeunes personnes. — Dormir huit heures, c'est accorder une heure à la paresse.

Pour obtenir un bon sommeil, on ne doit jamais se coucher avec l'estomac trop plein; il faut que

(1) Dans un petit ouvrage intitulé: LES PARFUMS ET LES FLEURS, nous avons donné de fort curieux détails sur la *sensibilité*, le *sommeil* et le *réveil* des plantes. Le lecteur y trouvera, en outre, l'explication des mystérieux phénomènes des *amours*, du *mariage* et de la *fécondation* des fleurs.

la chambre soit spacieuse, exempte d'humidité et d'odeurs; mais la condition essentielle, c'est l'activité physique pendant la journée et le calme de l'esprit en se couchant.

Exercices physiques. — L'exercice est indispensable aux dames des villes, surtout à celles qui, par leur position sociale, mènent une vie sédentaire. L'exercice, réparti à toutes les parties du corps, est, pour elles, d'un effet inappréciable, parce qu'il active les diverses fonctions du corps, favorise leur jeu et rend la santé plus florissante. Mais, il ne faut point perdre de vue que l'exercice doit être gradué et proportionné aux forces de la personne.

Les diverses promenades à pied, en voiture, à cheval, sur un terrain uni, conviennent parfaitement aux personnes qui ne peuvent prendre qu'un exercice modéré.

Les promenades, sur le flanc des collines, dans les montagnes, interrompues de temps à autre par une course lorsqu'on est arrivé à une pente rapide, sont très-favorables à la santé des personnes qui ne peuvent se livrer à des exercices plus actifs.

Enfin, pour les personnes dont la constitution

peut s'accommoder à une dépense de forces plus considérable, le saut, la course, la natation, l'équitation au trot, au galop, sont des exercices éminemment utiles.

On ne saurait trop recommander aux dames la natation et l'équitation ; le premier de ces exercices possède l'immense avantage d'exercer les muscles des membres, de leur donner du ton et de la vigueur ; le second, communique aux divers organes de légères secousses des plus favorables à à la digestion et à la nutrition.

La danse, à l'exception de la valse et de ses analogues, peut être considérée comme une promenade, puisqu'aujourd'hui elle se résume en quelques pas en avant, en arrière, et dans quelques tours pour revenir en place. Cet exercice, qui sourit tant aux jeunes personnnes, devrait toujours avoir lieu en plein air ou dans des salles spacieuses et d'une aération facile. La valse est dangereuse à certaines organisations pléthoriques, parce que le mouvement giratoire étourdit et peut amener une congestion cérébrale.

L'utilité de la danse existe dans les mouvements qu'elle imprime aux divers organes de l'économie ;

l'art réside dans la bonne exécution des diverses figures, dans l'élégance des poses et la facilité des gestes et mouvements. Nous exigerions d'une danseuse de la souplesse, de l'aisance, des grâces et un peu de vivacité, ce qui n'est guère possible avec un corset baleiné et busqué.

Une recommandation essentielle et de la plus haute importance, pour la santé des danseuses, c'est de ne jamais prendre de boissons glacées lorsque la peau est en moiteur, et de ne point s'exposer aux courants d'air, parce qu'il pourrait en résulter les graves accidents de ce qu'on nomme *sueurs rentrées.*

SECTION II.

CONSEILS SPÉCIALEMENT ADRESSÉS AUX DAMES DU GRAND MONDE.

Dans les hautes régions de la hiérarchie sociale, et, par imitation, dans la classe industrielle enrichie, la femme s'est faite une existence artificielle : vie de plaisirs, d'oisiveté, de mollesse, avec intermittence de surexcitation et d'activité anormale ; se reposer le jour et vivre la nuit est son habitude. Recluse dans ses appartements, au milieu des fleurs, des parfums enivrants, les croisées fermées, les

rideaux tirés, elle respire un air vicié et reste privée de la bienfaisante influence de la lumière solaire. Elle ignore qu'un air pur, traversé par un beau rayon de soleil, est nécessaire à la santé. L'air frais et pur, exempt de poussière, d'humidité, d'émanations odorantes, est infiniment préférable à l'air chargé de parfums et de calorique. L'usage de quitter son appartement pour monter en voiture ; de descendre de voiture pour s'enfermer de nouveau dans un appartement, est des plus préjudiciables à la constitution. L'abus du repos détruit l'énergie physique ; les membres sont faits pour être exercés. Ce genre de vie, longtemps continué, amène infailliblement une surexcitabilité nerveuse qui ne tarde pas à dégénérer en *névropathie*, ou maladie de nerfs des plus tristes, pour le physique comme pour le moral.

Les femmes nerveuses ont généralement la face pâle ; la peau, plus souvent brune que blanche, est sèche, froide ou brûlante. Leurs regards sont tantôt vifs, tantôt languissants ; leur physionomie se fait remarquer par une mobilité extrême. Leurs mouvements, en rapport avec l'état actuel du système nerveux, sont ou nonchalants ou précipités, brusques, saccadés ; au plus profond abattement, succède parfois une énergie qui vous frappe et vous étonne. Leur imagination s'enflamm très-facile-

ment et presque toujours éclipse la raison : voilà pourquoi elles sont crédules, enthousiastes et se jettent tête baissée dans les croyances les plus absurdes. Elles s'expriment avec chaleur, s'animent dans le discours, et montent, par degré, aux sphères de l'inspiration : voilà pourquoi, chez les anciens, le rôle de Pythie, de Pythonisse, était spécialement dévolu à la femme. — L'exagération du sentiment et de la faculté imaginative est, pour la femme, une source intarissable d'espérances et de déceptions, de joies et de souffrances, de vie et de mort !...

Lorsque, par suite de la vie anormale que lui a faite la civilisation, la femme du monde est arrivée à la surexcitation nerveuse, elle s'irrite à la moindre contrariété, tressaille au moindre choc, se trouve mal, étouffe... Et voyez, cependant, quelle bizarrerie, quelle aberration de l'esprit; cette femmelette qui défaille à la plus légère secousse physique ou morale, court au devant des émotions les plus violentes; elle souffre à chaque émotion, mais elle préfère souffrir que de rester indifférente. C'est cette avidité de sensations, ce besoin irrésistible de plaisir ou de douleur, qui poussait les anciennes dames romaines aux jeux sanglants du Cirque. Aujourd'hui, ces jeux barbares sont repoussés de nos mœurs, voyez les

femmes se presser sur les bancs des tribunaux où se déroule une affaire scandaleuse ; où l'on frissonne aux détails d'un crime atroce; et, sur les places où la justice humaine s'accomplit par la main du bourreau, les femmes sont toujours en plus grand nombre que les hommes. Si l'on recherche cette insatiable avidité d'émotions, on la trouve d'abord dans l'excessive curiosité naturelle à l'organisation féminine; ensuite, dans l'oisiveté, le désœuvrement et l'ennui où languissent beaucoup de femmes favorisées de la fortune; ces femmes-là saisissent toutes les occasions qui se présentent pour occuper leur temps et varier leurs sensations.

Jusqu'ici, point de graves désordres dans la santé; mais, lorsque après des années, la surexcitabilité passe à l'état de *névropathie*, ou maladie nerveuse proprement dite; alors, plus de repos pour la femme, les journées s'écoulent dans la souffrance et la vie devient un fardeau.

La *névropathie* revêt mille formes, s'offre sous mille nuances : tantôt ce sont des palpitations violentes, des agacements, des suffocations, des vertiges, des syncopes ; tantôt ce sont des bouffées de chaleur étouffantes auxquelles succède le froid, le frisson; puis, des douleurs lombaires intolérables, le brisement des membres, la prostration, l'anéan-

tissement. D'autres fois, c'est l'hystérie, se manifestant par des symptômes aussi variés qu'affligeants, qualifiés du nom de vapeurs (1).

Parmi les nombreux ravages que fait la névropathie, un des plus graves, des plus difficiles à combattre, est la *gastralgie* ou affection nerveuse de l'estomac, qui se propage presque toujours aux intestins. La gastralgie flatulente altère profondément les forces digestives, détruit l'appétit ou provoque une faim dévorante. Aussitôt qu'on a mangé, un énorme développement de gaz a lieu dans l'estomac, et ces gaz sollicitent des éructations incessantes qui fatiguent beaucoup. L'épigastre et le ventre se ballonnent, les gaz montent, descendent, se déplacent en produisant un bruit sourd (*borborygmes*), sans pouvoir être expulsés. C'est comme un orage qui gronde et mugit, enfermé dans le ventre; la constipation est opiniâtre; le caractère devient sombre, on est triste, morose, irascible, à charge aux autres et à soi-même.

Aux *époques néfastes*, évitez soigneusement toutes les influences physiques et morales qui pourraient causer une *suppression*, et si cette suppression arrive sans cause connue, hâtez-vous

(1) Voyez à ce sujet, l'*Histoire naturelle de l'Homme et de la Femme*, du même auteur, 1 fort vol. avec gravures.

de consulter votre médecin. Ainsi qu'une machine compliquée ne fonctionne plus régulièrement dès qu'un rouage se dérange, de même, dans la machine humaine, une suppression ne saurait avoir lieu sans de graves altérations pour la santé. (Voyez la 25e édition de l'*Hygiène du Mariage.*)

Gardez-vous des attitudes vicieuses et des différents tics qui altèrent ou dégradent la beauté ; on les prend très-facilement, et, une fois que l'habitude les a familiarisés, il devient très-difficile de s'en débarrasser.

Cultivez incessamment, au physique et au moral, toutes les qualités qui charment et vous font aimer. — Donnez à votre chevelure tous les soins hygiéniques nécessaires à sa conservation ; car une belle chevelure a le double avantage de l'utilité et de l'ornement.

Entretenez la fraîcheur de votre peau, de votre teint ; cultivez la beauté de vos yeux, de vos dents, de vos lèvres, de vos mains, de vos pieds et de toutes les parties du corps ; parce que les soins que vous prenez de leur beauté contribuent aussi à leur état de santé.

EXERCICE DE L'INTELLIGENCE.

Il nous reste encore un dernier conseil à donner aux femmes, celui d'employer leurs loisirs aux divers exercices de l'intelligence.

La culture de l'esprit développe la mémoire, le jugement, le raisonnement, etc., elle agrandit l'âme, ennoblit le cœur, développe les beaux sentiments et dirige dans la voie du bien. Elle rend bon, aimable, utile à nos semblables, resserre les liens qui unissent la femme à son mari, et fournit les moyens de donner une bonne éducation aux enfants. Enfin, la culture de l'esprit est la source d'une foule de distractions agréables, de plaisirs dont est privée la personne ignorante.

O femmes! cultivez, exercez votre esprit, surtout que ce soit dans un but moral. On peut briller par la beauté, par la toilette et les parures ; mais on ne plaît véritablement que par l'esprit et les grâces.

CHAPITRE XVIII.

DE LA PROPRETÉ.

La propreté est une qualité indispensable pour toute personne qui se respecte. Comme puissant auxiliaire de la santé et de la beauté, la propreté devient, pour la femme, une nécessité absolue. Ne pouvant traiter ici que très-sommairement cette importante question, nous renvoyons le lecteur à notre ouvrage intitulé : *De la Propreté en général et en particulier*; *de son influence sur la santé, la beauté et la longévité.*

On distingue deux sortes de propreté :

1° La propreté corporelle.

2° La propreté du vêtement et de l'habitation.

PROPRETÉ DU CORPS.

Les divers organes du corps doivent être soumis

à des soins de propreté journaliers ; quelques organes exigent que ces soins soient répétés plusieurs fois par jour ; c'est ce que nous allons démontrer.

LA PEAU. — De tous nos organes la peau est celui qui offre le plus de surface et, par conséquent, le plus d'étendue. La structure de la peau est complexe ; voyez-en la description dans notre *hygiène du visage et de la peau.* En elle s'opère trois importantes fonctions : *l'exhalation* ou transpiration, *l'absorption* et la *sensibilité tactile.*

La transpiration apporte incessamment à la surface de la peau des produits excrémentitiels qui finiraient par l'irriter s'ils n'étaient pas enlevés. La poussière et autres corps étrangers qui se déposent continuellement sur elle, peuvent en boucher les pores et déranger ses fonctions, si l'on néglige de la nettoyer. Or, les bains partiels et les bains généraux sont d'une incontestable utilité pour favoriser le jeu des fonctions cutanées et prévenir les maladies ; c'est une vérité qui n'a plus besoin d'être démontrée. Voyez notre *Hygiène* des baigneurs où cette question est traitée avec tous les développements qu'elle mérite.

CUIR CHEVELU — CHEVEUX. — Le démêloir, le peigne fin et la brosse sont les conservateurs na-

turels de la chevelure. On doit, chaque jour, en faire usage pour débarrasser le cuir chevelu des *squames* ou pellicules épidermiques qui, réduites en poussière blanchâtre, ternissent la beauté de la chevelure, et dont l'accumulation forme un enduit fort nuisible à la vitalité des cheveux. L'expérience a démontré que les personnes qui donnent chaque jour des soins intelligents à leur chevelure, la conservent intacte et belle pendant longtemps ; les personnes, au contraire, qui négligent ces soins, ou qui font usage d'eau et de pommades préconisées par le charlatanisme des journaux, perdent peu à peu leurs cheveux et finissent même par être frappées de *calvitie*. Voyez pour tout ce qui regarde l'hygiène et la médecine des cheveux, l'ouvrage intitulé : *Hygiène médicale des cheveux et de la barbe.*

Les yeux. — Le rôle important que jouent ces organes dans la vie de relation, les recommande assez à nos soins hygiéniques, sans qu'il soit besoin de le démontrer. C'est avec les yeux que nous contemplons les richesses de la nature ; que nous admirons la voûte étoilée et le brillant soleil des beaux jours ; c'est avec les yeux que nous caressons les lignes harmonieuses d'un charmant corps de femme ; c'est encore les yeux qui transmettent

à notre âme les impressions de joie et de bonheur... Sans les yeux, hélas! on ne saurait avoir aucune idée des magnifiques effets de la lumière et des couleurs. Tout est noir pour l'aveugle; tout est plongé en de profondes ténèbres.

L'hygiène recommande d'éviter toutes les causes qui peuvent porter atteinte à l'intégrité des fonctions de ces organes: fumée, poussière, corps irritant, vulnérants, compressions, coups, etc., etc... travail à la lumière trop longtemps soutenue; veilles prolongées, etc., toutes causes préjudiciables à la vue qui peuvent, à la longue, l'affaiblir, l'altérer.

La toilette la plus naturelle des yeux est le lavage à l'eau fraîche. Lorsqu'on éprouve des picotements dans ces organes et un sentiment de cuisson aux paupières, c'est un signe de fatigue; le repos devient nécessaire et dissipe promptement ces symptômes. Lorsque, par une cause quelconque, les paupières ou le globe de l'œil s'enflamment, c'est l'invasion d'une ophthalmie; le secours de l'art est urgent; on doit immédiatement recourir au médecin. Dans notre *Hygiène du visage*, on trouve tous les moyens employés contre les affections légères de l'œil et des paupières).

Nez. — Le nez remplit plusieurs fonctions qui

ont leur importance : il sert d'abord à la respiration, et le plus léger obstacle dans son conduit, gêne cette fonction. Il est ensuite chargé de transmettre au cerveau les émanations odorantes des corps. La perte de l'odorat est un accident très-grave, puisqu'il entraîne la privation complète des odeurs et nuit considérablement à la sensation des saveurs ; enfin, le nez sert d'émonctoire aux mucosités surabondantes sécrétées par la membrane qui tapisse intérieurement les fosses nasales. Dans l'état de santé la propreté du nez n'exige que le secours du mouchoir ; mais, lorsqu'une irritation quelconque donne naissance soit à des boutons, soit à un rhume de cerveau ; alors, il est nécessaire d'aspirer une eau émolliente tiède et d'essuyer la partie avec un linge usé très-fin. Des onctions de crême-neige à l'ouverture extérieure des fosses nasales et sur les ailes du nez, procurent de très-bons résultats. On ne doit jamais se gratter le nez intérieurement, c'est malpropre ; si quelques parcelles de mucus épaissi amenaient de la gêne dans la respiration, il s'agirait simplement de renifler un peu d'eau tiède, puis de se moucher fortement ; le corps étranger serait aussitôt expulsé. Les personnes qui ont la mauvaise habitude de prendre du tabac, doivent se laver le nez et changer souvent de mouchoir, si elles ne veulent pas répandre une

mauvaise odeur; car l'haleine des priseurs qui négligent ces soins de propreté, est repoussante.

La Bouche. — De toutes les régions de la face, la bouche est celle qui exige les soins les plus assidus. En effet, son double rôle dans la mastication et la respiration, la mettant en contact avec l'air et les aliments, il est de toute urgence de la soumettre à des soins de propreté renouvelés plusieurs fois par jour. C'est à ces soins éclairés que l'on devra la conservation d'une haleine pure et des dents, organes essentiels pour opérer une bonne digestion. Nous ne pouvons en donner ici, qu'un résumé fort succinct. Le lecteur trouvera dans notre *hygiène du visage* tout ce que la science et l'art ont découvert de plus efficace pour la conservation et la guérison des organes contenus dans la bouche. Cet ouvrage est à consulter, car il peut rendre de grands services.

Aussitôt après son lever, on doit se laver la bouche avec de l'eau aromatisée de quelques gouttes de *philodontine.* Les dents seront brossées avec une *brosse douce*, chargée de poudre de charbon et de quinquina. Cette poudre est le meilleur de tous les dentifrices, et nous engageons les dames à ne jamais user de poudre ni d'opiat que prône

le charlatanisme, si elles tiennent à conserver leurs dents.

On ne mangera et on ne boira jamais trop chaud ou trop froid. On évitera aussi de boire et de manger des substances trop acides qui compromettent l'émail des dents.

Après chaque repas, il est recommandé de se rincer la bouche et de chasser au moyen du cure-dent, les parcelles d'aliments engagées entre les dents.

Les lèvres et les coins de la bouche seront également lavés et essuyés.

Lèvres. — Les lèvres qui revêtent une belle couleur rouge, sont les plus estimées ; les coquettes à lèvres pâles les colorent avec du carmin.— Lorsque ces organes deviennent le siége de boutons, de gerçures, crevasses etc., le moyen le plus rationnel de les guérir, se trouve dans les onctions répétées de pommade de concombre ou de *crème-neige*.

On évitera soigneusement de se servir de verres et autres ustensiles de table, après une personne dont les lèvres sont atteintes de l'une des affections citées. Les sujets malades, ceux de constitution scrofuleuse, ou affligés d'un mal qui peut se communiquer, devraient être assez raisonnables pour

ne jamais embrasser les jeunes personnes et surtout les enfants.

En résumé, la bouche est d'autant plus attrayante qu'elle est l'objet de soins assidus; qu'elle offre des dents blanches, des gencives roses et une haleine pure. Au contraire, une bouche malpropre inspire le dégoût. Lorsque, par une coupable et longue négligence, on a laissé les dents s'encroûter de tartre; lorsqu'une ou plusieurs dents sont rongées par la carie; alors, la bouche est un affreux émonctoire, d'où sort une haleine fétide, repoussante; on craint de voir s'ouvrir une bouche si dégoutante et l'on en redoute les paroles.

Aujourd'hui, les femmes comprennent la haute importance d'une bouche bien soignée; le nombre des dentistes s'est considérablement augmenté, et l'on pourrait dire, qu'en France, toute femme bien élevée, donne chaque jour, à la toilette de sa bouche, le temps et les soins qui lui sont nécessaires.

Poitrine. — De toutes les régions du corps, la poitrine est celle qui offre les formes les plus attrayantes, les plus charmants contours; c'est aussi la région qui renferme les organes les plus essentiels à la vie, les poumons et le cœur. Ces considérations puissantes devraient ouvrir les yeux aux

femmes, et leur faire éviter scrupuleusement toutes les causes qui peuvent altérer la délicatesse du sein, s'opposer à son développement, chez les jeunes filles; dégrader sa beauté et nuire à la liberté des fonctions pulmonaires et circulatoires. Les corps baleinés, les corsets, les liens et toutes les compressions amènent ces résultats : nous prions instamment nos lectrices, et particulièrement les mères de famille, de se procurer l'*Hygiène de la poitrine et de la taille*, ouvrage des plus utiles, où elles puiseront tous les enseignements à leur portée, qui touchent à la grave question de la santé et de la beauté de ces précieux organes.

Mains. — Ces merveilleux organes auxquels notre espèce doit, en quelque sorte, sa suprématie sur les autres espèces d'animaux, exigent des soins de propreté sans cesse renouvelés. En effet, les mains étant continuellement en contact avec tous les corps, s'imprégnent de leurs odeurs et de leurs diverses molécules; il est de toute nécessité de les débarrasser, par le lavage, de toute souillure, de toute impureté. On se sert généralement, pour se nettoyer les mains, de savon ou de pâte d'amandes; cette dernière a la propriété d'adoucir la peau. On doit rejeter les savons trop chargés de potasse,

parce qu'ils irritent la peau, la durcissent et souvent la rendent farineuse. Les savons fins dits *dermophiles* de la parfumerie **PINAUD**, sont ce qu'il y a de meilleur pour les peaux délicates et la barbe.

Les mains sont sujettes à une foule de petits accidents qui peuvent en altérer la beauté et, parfois, porter un grave préjudice à la liberté de leurs mouvements : les coupures, brûlures, piqûres, contusions, etc.... Elles sont, en outre, sujettes à des affections plus ou moins graves et douloureuses, qu'il importe de combattre et de guérir artistement, c'est-à-dire sans qu'on en aperçoive les traces ; tels, par exemple, que panaris, phlegmons, dartres, gâle, abcès, etc... On trouvera dans notre *Hygiène des mains et des pieds,* les meilleurs traitements pour tous ces genres d'accidents et de maux.

Ongles. — L'ongle est l'ornement des doigts dont il augmente la force et qu'il protége contre les corps durs. La taille des ongles est une petite opération qu'on doit pratiquer de temps à autre, pour la propreté comme pour la commodité des mouvements. Il ne faut ni les couper trop courts, ni les laisser trop longs ; ces deux extrêmes ont leurs inconvénients. Sous l'extrémité libre de l'on-

gle il s'accumule incessamment des matières étrangères qui noircissent et sont désagréables à la vue. Le nom *d'ongles en deuil* a été donné aux ongles bordés d'un cercle noir, qui indique le peu de soin qu'on en prend. Le cure-ongle est aujourd'hui un instrument indispensable.

On doit se laver les mains avant et après le repas ; pendant le jour, le lavage est nécessaire toutes les fois qu'on a touché des substances impures ou qu'on s'est livré à un travail manuel. La monnaie de cuivre qui passe par tant de mains sales et dégoutantes, est très-souvent la cause de boutons au nez, aux lèvres et autres parties délicates, lorsque, sans les avoir lavées, on a touché ces parties. Il est des peaux si délicates, que le moindre contact impur y développe une irritation. Or, il est de la prudence et de la propreté de se laver les mains après les cas que nous venons de mentionner.

Les mains, particulièrement chez les jeunes personnes, se couvrent d'engelures, de boutons, de verrues, etc. Un traitement local devient nécessaire pour les en débarrasser. Voyez ce traitement dans l'*Hygiène des mains*.

Les Pieds. — Ces organes méritent une attention toute spéciale. Ce sont eux qui servent de base

à la charpente humaine; toujours enfermés dans des bas et des chaussures, ils sont le siége d'une sécrétion plus ou moins abondante et souvent d'une odeur désagréable. De fréquents *pédiluves* sont nécessaires pour les débarrasser de l'enduit formé par les sécrétions et la poussière.

On rencontre des sujets chez lesquels la sueur des pieds est une véritable infirmité; la forte odeur qu'elle exhale lui a fait donner le nom de *sueurs fétides*. Dans ce cas, fort heureusement assez rare, de fréquents lavages, le renouvellement de la chaussure, plusieurs fois par jour; sont de rigueur. On conseille aussi plusieurs poudres, celles d'iris, de violette, de mélilot, etc., pour masquer cette repoussante odeur. La lecture de l'hygiène des *Pieds et des mains* sera des plus utiles aux personnes affligées de ces sueurs; car, elles y trouveront les divers traitements *palliatifs et curatifs*, dirigés contre cette triste infirmité.

Les cors. — Une affection des plus communes et quelquefois très-douloureuse, a sa cause dans l'épiderme durci par la compression ou le frottement qui donne naissance au *cor*. Les racines du cor s'enfoncent dans les chairs et peuvent atteindre l'os! alors, les douleurs sont intolérables. *L'hygiène des pieds et des mains* donne des moyens

sûrs pour extirper et guérir radicalement les cors les plus anciens.

Les *engelures* sont aussi une affection des pieds, et se traitent de la même manière que celles des mains. Ce court et rapide aperçu des diverses régions du corps n'a été placé ici que pour annoncer au lecteur tous les avantages qu'on peut retirer de la lecture des traités complets d'hygiène des diverses parties du corps, dont la réunion forme *l'Encyclopédie hygiénique de la beauté.* Cette lecture offre le double avantage d'être intéressante et de faire connaître les procédés les plus efficaces pour combattre victorieusement les nombreuses affections externes qui dégradent l'édifice humain.

PARFUMERIE ED. PINAUD

BOULEVARD DES ITALIENS, 9, A PARIS.

PRODUITS COSMÉTIQUES

NOUVEAUX ET RAISONNÉS

LES PLUS FAVORABLES A LA BEAUTÉ ET A LA SANTÉ DU CORPS

Propriété exclusive de la maison PINAUD et Ce.

Placée au premier rang des parfumeries parisiennes, la maison Ed. Pinaud expédie ses produits sur tous les points du globe. Cette maison, depuis longtemps renommée pour la supériorité de ses produits, est encore sans rivale pour l'élégance et la coquetterie de ses modèles. Mais, la *parfumerie cosmétique* ne saurait se borner à la richesse de l'enveloppe, elle doit surtout connaître les propriétés chimiques des substances qu'elle emploie, et étudier les combinaisons les plus favorables à la beauté sans nuire à la santé. De même que toutes les branches de l'industrie, elle doit suivre le progrès des sciences, sous peine de rester en arrière. C'est ce qu'a parfaitement compris M. Ed. Pinaud, qui a eu le bon esprit de s'adjoindre des hommes

versés dans les sciences chimique, hygiénique et physiologique, dont le concours est indispensable à la fabrication raisonnée des *produits cosmétiques*.

Avec la collaboration de ces hommes spéciaux, M. Ed. Pinaud est parvenu à créer une *Parfumerie nouvelle*, tout à fait exceptionnelle et qui n'a point d'analogue dans la capitale. C'est dans sa maison seule qu'on trouve des *lotions*, des *hydrolés*, des *lyparolés*, des *philodermes*, des *crèmes* et autres substances onctueuses, dont l'efficacité contre les affections de la peau et du cuir chevelu peuvent rivaliser avec les préparations magistrales, et qui ont obtenu l'approbation des hommes de l'art.

C'est à la *Parfumerie* Pinaud seulement qu'on trouve des *essences* et des *extraits* chimiquement purs; des odeurs variées de *bouquet* d'une suavité sans égale; des *poudres*, des *pâtes*, des *eaux* pour le teint; des *glycérolés*, des *savons dermophiles*, etc., dont la qualité supérieure a acquis à cette maison-modèle une réputation justement méritée.

L'expérience ayant démontré que les *vinaigres* de toilette sont les ennemis de la peau, M. Ed. Pinaud leur a substitué des extraits lactescents complétement exempts d'acides et de corps résineux.

Les cold-cream, pommades aux concombres, poudres, pâtes pour les mains, généralement défectueuses et ne pouvant se conserver, possèdent ici toutes les conditions requises de qualités et de durée. Les pommades *régénératrices* et les *teintures pileuses*, toujours fétides et dangereuses, qu'exploite le charlatanisme, ont été l'objet d'études spéciales de la part du préparateur de la maison E. Pinaud. Ses connaissances en physio-

logie et en chimie l'ont dirigé et conduit à la découverte d'une teinture hygiénique dont les admirables résultats ne laissent plus rien à désirer. Les craintes légitimes, les répulsions des victimes des teintures usitées jusqu'à ce jour, tombent devant le KROMATOGÈNE, qui offre la garantie scientifique de son inventeur.

Quant aux *rouges* et aux *blancs de fard*, c'est tout un art nouveau que l'habile parfumeur a créé. Plus de ces sels de plomb, de bismuth, de chaux, etc., que la parfumerie routinière emploie depuis des siècles, faute de mieux, et contre lesquels les médecins de tous les temps n'ont cessé de lancer l'anathème. Le Blanc Ed. Pinaud ou *Blanc callidermique*, est un composé à base végétale, doux, onctueux et ne contenant que des substances dermophiles inaltérables. Ce blanc, considéré par les médecins comme une découverte éminemment hygiénique, fait oublier chaque jour les blancs les plus en renom. Les dames qui ont éprouvé les bienfaits du *Blanc callidermique*, votent, chaque jour, des remerciements à son inventeur.

Enfin, pour résumer toutes les qualités de la *Parfumerie nouvelle* de M. Ed. Pinaud, nous dirons que cet homme intelligent, tout entier à l'amour de son art, n'a d'autre ambition que d'attacher son nom à quelque découverte utile et d'être cité pour l'excellence de ses produits.

Dans le but d'être utile à nos lectrices, nous transcrirons quelques-unes des recettes les plus usuelles qu'on trouve préparées, Maison Pinaud, boulevart des Italiens, à Paris, avec des matières *extrà-fines* et de *premier choix*.

Crème-Neige

Blanc de baleine	100 gram.
Cire vierge	40
Huile fraîche d'amandes mondées	350
Glycérine blanche et inodore	50
Eau distillée de roses (double)	30
Essence de roses (vraie)	6 gouttes.

Préparez selon l'art et battez, au moins pendant deux heures, dans un mortier de marbre. Plus la crème-neige est battue, meilleure elle devient et plus longtemps elle se conserve.

La *crème-neige*, ainsi préparée, est un cold-cream sans égal pour nourrir, assouplir la peau, la purger de toute irritation et conserver la fraîcheur du teint. Les dames qui en font un usage journalier se font remarquer par l'éclat et le velouté de la peau; elle prévient les rides et les efflorescences.

Pommade trikophile.

Graisse de veau épurée et inodore	200 gram.
Blanc de baleine	100
Cire vierge	80
Huile d'amandes amères	250

Faites fondre au bain-marie et coulez dans un mortier de marbre; battez comme il vient d'être dit pour la crème-neige; triturez jusqu'à ce que vous ayez une pommade lisse et sans grumeaux

Aromatisez votre pommade en y ajoutant les essences et parfums de votre choix.

Cette pommade peut servir d'excipient aux diverses substances toniques et fortifiantes, telles que baumes, extraits de quinquina, tannin, etc., etc., ordonnés contre l'atonie du cuir chevelu.

Pommade éprouvée.

Contre la chute des cheveux

Graisse de veau purifiée.	500 gram.
Savon mou.	25
Sel de cuisine dissous dans eau de roses . . .	25
Baume Nerval.	50

Préparez une pommade sans grumeaux, par trituration dans un mortier:

Pommade soufrée.

Très-efficace contre les démangeaisons de la tête.

Graisse de veau purifiée.	400 gram.
Crême-neige	100
Soufre sublimé et lavé	100
Sous-carbonate de soude.	25
Huile d'amandes amères.	100

Triturez dans un mortier le soufre et la crème-neige; faites dissoudre la soude dans cinquante grammes d'eau de laurier cerise, et versez-la sur le soufre; triturez pour bien opérer le mélange. Cela fait, placez sur un bain-marie la graisse et l'huile, et, lorsqu'elle sera fondue, versez-la dans le mortier; triturez et battez jusqu'à ce que vous ayez une pommade bien liée. Aromatisez ensuite avec des parfums de votre choix. On frictionne le cuir chevelu avec cette pommade, et les démangeaisons se dissipent en quelques heures.

Lotion astringente.

Contre la chute des cheveux

Gros vin rouge.	500 gram.
Sel de cuisine.	30
Acide tannique..	10

Faites dissoudre et filtrez.

Cette lotion est très-efficace lorsque la chute des cheveux reconnaît pour cause la dilatation des conduits pilifères et les sueurs abondantes du cuir chevelu.

Pommade contre les engelures.

Cold-cream frais.	30 gram.
Acide gallique..	2
Eau d'amandes amères.	15

Triturez jusqu'à ce que vous ayez obtenu une pommade bien liée.

Lotion cosmétique.

Eau de roses.	500 gram.
— de laurier-cerise.	500
Beurre de cacao.	100
Crême de savon.	20
Acide benzoïque.	5

Triturez, dans un mortier de marbre, le beurre de cacao et le savon, ajoutez peu à peu l'eau de roses. Faites dissoudre l'acide benzoïque dans un peu d'alcool et versez dans le mortier. — Ajoutez ensuite l'eau de laurier-cerise, et battez bien la masse pour opérer le mélange de toutes ces substances.

Poudre callidermique.

Excellente pour rafraîchir la peau et la blanchir.

Poudre tamisée de guimauve.	500 gram.
Farine fraîche de seigle..	100
Dextrine purifiée.	50

Opérez le mélange et tamisez.

Le soir, avant de se coucher, on fait avec cette poudre et suffisante quantité d'eau d'amandes amères ou de laurier-cerise, une pâte demi-liquide et bien liée. On enduit le visage de cette pâte, de ma-

nière à former une couche de quelques millimètres, ou bien encore on l'applique sous forme de cataplasme. Le lendemain on la détache de la peau avec de l'eau tiède, et le visage est ensuite lavé avec de l'eau naturelle dans laquelle on a versé quelques gouttes de lait d'Hébé.

Cette petite opération renouvelée pendant quatre ou cinq jours, purge admirablement la peau de toutes rougeurs et boutons; elle enlève le hâle, nettoie, assouplit l'épiderme et lui donne une remarquable fraîcheur.

Pâte callidermique.

Pour nettoyer parfaitement, pour nourrir, adoucir et embellir la peau.

Les pâtes pour les mains sont très-nombreuses; chaque parfumeur est l'inventeur d'une pâte spéciale supérieure, selon lui, à celle de son confrère. Depuis la *pâte au miel*, qui poisse la peau sans la nettoyer, jusqu'aux *pâtes* transparentes, composées de savon et d'alcool, qui dessèchent et rudissent l'épiderme, l'industrie préconise une grande variété de pâtes, dont la composition est à peu près la même, et qui ne diffèrent entre elles que par le *nom* et *l'épithète*.

La *pâte callidermique* est tout à fait exceptionnelle; sa supériorité sur toutes les pâtes connues est désormais incontestable. Les substances onctueuses, balsamiques et gélatineuses qui la composent, additionnées de *saponine*, donnent à cette pâte trois vertus inappréciables : 1° nettoyer parfaitement l'épiderme en le purgeant de toute impureté; 2° le polir et le blanchir; 3° lui faire acquérir ce velouté qui est à la peau ce que les parfums sont aux fleurs.

Cette pâte, des plus remarquables par ses propriétés cosmétiques, ne se trouve que dans les magasins Éd. Pinaud. Son usage préserve la peau de toutes les affections qui peuvent l'affliger.

Pâte détersive.

Contre les tannes ou points noirs du visage.

Ainsi nommée, parce qu'elle enlève instantanémen

ces petits points noirs dont la peau du visage est piquée, particulièrement aux ailes du nez. De plus, cette pâte nettoie et lisse la peau d'une manière à étonner la personne qui en fait usage.

Savon dermophile.

A base de silice et d'albumine végétale, produit unique et inimitable, supérieur à tous les savons connus par ses propriétés lénitives.

La parfumerie est une des branches de l'industrie où le charlatanisme crie le plus fort : c'est un fait avéré, irrécusable. Aussi, lorsque vous lirez : Savon au mucilage, à la guimauve, à la gélatine, etc., vous pouvez être sûr que le principe émollient n'existe que sur l'étiquette. Le consommateur éclairé sait que la bonté des savons de toilette dépend du premier choix des matières premières, des soins apportés à sa fabrication et de sa neutralité; c'est-à-dire qu'un bon savon de toilette doit être exempt d'odeur de graisse, de rancidité et de causticité : un savon qui ne réunit pas ces conditions est nuisible à la peau.

Philodontine.

Eau conservatrice des dents, supérieure à l'eau de Botot.

L'eau de Botot a joui pendant longtemps d'une grande renommée; nous en avons donné la formule dans ouvrage intitulé : *Hygiène du visage*, et avons fait observer que la composition de ce dentifrice était la même que celle de l'*Eau impériale*, déjà connue il y a plus de cent ans. Nous avons également démontré que sa formule était incomplète, parce qu'il y manquait un principe astringent qui, en resserrant les gencives, pût s'opposer au déchaussement des dents. Or, l'*Eau philodontine* est supérieure à l'eau de Botot, parce qu'elle contient le cachou, le quinquina et la pyrèthre, indispensables à tout bon dentifrice. La formule suivante, adoptée par l'Académie de médecine est, sans contredit, la plus rationnelle et la meilleure.

Girofles concassés	50	gram.
Cannelle —	30	
Anis —	50	
Gayac —	50	

Quinquina —	30
Cachou en poudre	30
Poivre cubèbe	15
Alcoolat de pyrèthre	200
Eau distillée de menthe double	200
Essence de menthe	25
Alcool rectifié	1,000

Faites macérer pendant quinze jours : filtrez et ajoutez l'essence de menthe.

Eau des Hespérides.

Balsamique et Nervophile

Cette eau, éminemment tonique et bienfaisante, remplace avec avantage, et dans toutes les circonstances, les alcoolés connus sous le nom d'eau de Cologne. Les huiles essentielles des fleurs et fruits de la famille des hespéridées, les principes balsamiques et nervins qui entrent dans sa composition, l'ont fait mettre au premier rang des préparations aromatiques les plus favorables aux nerfs.

La composition de ce délicieux parfum étant très-compliquée, ne peut trouver place ici ; l'eau des hespérides se trouve dans la seule maison Éd. Pinaud, à Paris, boulevard des Italiens.

Blancs callidermiques

A base de silice, les seuls qui n'apportent aucune altération à la peau — Blanc liquide, en poudre, en pâte onctueuse.

Tous les blancs de la parfumerie, sans exception, sont composés de sels de plomb, de bismuth, de baryte ou de zinc; tous détruisent en peu de temps la fraîcheur de la peau et portent atteinte à la santé. Le seul blanc callidermique à *base de silice* peut être excepté de la proscription générale. (Voyez l'ouvrage intitulé : les *Parfums de la toilette*, où tous les blancs sont analysés.

Le Kromatogène (1)

Teinture hygiénique par excellence, pour teindre parfaitement, sans nul danger ni mauvaise odeur, les cheveux et la barbe.

Toutes les teintures pileuses en usage jusqu'à ce jour sont dé-

(1) Le mot *kromatogène* signifie *régénérer la couleur*. — Cette teinture hygiénique portait autrefois le nom de *mélanogène*; mais un perruquier s'étant emparé de ce mot en faisant des

fectueuses ou nuisibles, et d'une application aussi incommode que désagréable ; toutes sont composées de sels métalliques unis à la chaux, à la potasse, ou à des mordants acides qui corrodent la substance du cheveu, la rougissent et la brûlent.

Les teintures au *nitrate d'argent* sont infectes à cause de l'acide sulfhydrique employé pour sulfurer le métal. Cette odeur repoussante persiste dans les appartements et sur la personne soumise à l'opération, de manière à faire croire qu'elle a une infirmité.

Les teintures *au plomb* et *à la potasse* ramollissent le cheveu, le rendent gélatineux et le détruisent — Le *kromatogène*, au contraire, n'a aucune odeur et n'offre aucun danger. C'est une véritable conquête de la chimie : il colore le cheveu blanc sans altérer sa substance et lui conserve son brillant, sa souplesse ; il agit en quelques minutes à l'instar de la *galvanoplastie*.

Il est bon de faire observer au lecteur que les annonces de teintures *merveilleuses* dont les journaux sont remplis et les murs placardés, sont toujours faites par des perruquiers ou des épileuses qui ont l'audace d'usurper le titre de chimistes !... Or, je le demande, quelle garantie peuvent offrir ces industriels ignorants? Ne vous laissez donc point prendre à l'amorce de ce charlatanisme · avant de confier votre tête à l'un des procédés *annoncés*, informez-vous des titres de l'inventeur, et vous serez guéri de votre crédulité.

Nous ne saurions trop recommander aux dames de se procurer l'ouvrage intitulé : LES PARFUMS DE LA TOILETTE et d'en lire avec attention le contenu. Cet ouvrage, spécialement rédigé pour elles, leur sera d'un grand secours pour les soins hygiéniques qu'exige la toilette ; de plus, elles y puiseront une foule de connaissances aussi favorables à leur beauté qu'à leur santé.

---

annonces, on a été forcé, pour ne pas être confondu avec cet industriel, de lui substituer le terme de *kromatogène* qui, du reste, est beaucoup plus exact, puisqu'il indique toutes les nuances de couleur qu'on peut obtenir avec cette teinture.

ENCYCLOPÉDIE HYGIÉNIQUE DE LA BEAUTÉ.

Les divers ouvrages de cette utile collection résument tout ce que l'art et la science ont decouvert de plus efficace pour combattre les altérations de forme et de couleur, les vices et imperfections des systèmes pileux et cutané. Ces ouvrages, dont suivent les titres, devraient former la bibliothèque des dames, parce qu'elles y puiseraient d'excellentes notions d'hygiène domestique et seraient détournées d'une foule d'erreurs très-préjudiciables à leur beauté comme à leur santé.

HYGIÈNE MÉDICALE *des cheveux et de la barbe.*

HYGIÈNE *du visage et de la peau.*

HYGIÈNE *des pieds, des mains, de la poitrine et de la taille,*

HYGIÈNE *de la beauté humaine dans ses lignes, ses formes et sa couleur.*

HYGIÈNE *des baigneurs.*

HYGIÈNE *de la voix et des mouvements. — Gymnastique vocale, chant, danse.*

HYGIÈNE ET PHYSIOLOGIE *du mariage*, ouvrage remarquable, arrivé en quelques années à sa vingt-cinquième édition.

PHILOSOPHIE *du mariage*; profitable à l'esprit et au cœur.

HYGIÈNE VESTIMENTAIRE. *Modes et parures depuis l'antiquité jusqu'à nos jours; modes grecques, romaines, etc., costumes et parures des divers peuples du globe, etc., etc.*

Les parfums de la toilette, ouvrage dont la lecture est recommandée aux dames par les médecins, dans l'intérêt de leur santé et de leur beauté.

Les parfums et les fleurs *considérés comme auxiliaires de la beauté*. (Ce livre, sous une forme aussi amusante qu'instructive, relate toutes les merveilles qu'offre l'empire de Flore.

Histoire de l'homme et de la femme mariés, depuis leur apparition sur le globe jusqu'à nos jours. *Ouvrage des plus curieux*.

Physiologie des trente beautés de la femme.

Physiologie des facultés intellectuelles.

Laïs de Corinthe et Ninon de l'Enclos, mœurs élégantes de l'antiquité. *De l'Amour et de la Galanterie chez les anciens*, histoire secrète des courtisanes de l'ancienne Grèce.

Les Nuits Corinthiennes. Ouvrage des plus curieux, faisant suite aux Soirées de Laïs.

Hygiène alimentaire. Ouvrage des plus utiles aux personnes qui désirent perdre ou acquérir de l'embonpoint, aux personnes convalescentes, et à celles qui sont affectées de maladies chroniques. Ce volume donne l'histoire de tous les aliments connus et des divers genres d'alimentation propres aux âges, tempéraments, professions, etc.

